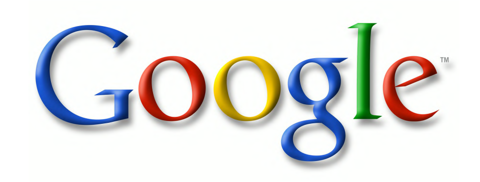





295. c. 26.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



THÉATRE DE SOCIÉTÉ,

NOUVELLE ÉDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

Liberius, si
Dixero quid, si fortè jocosius: hoc mihi juris,
Cum veniâ dabis.

Horat. Sat. IV. Lib. I.

TOME III.



A LA HAYE,

Et se trouve A PARIS,

Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXVII.

DUPUIS

ET

DES RONAIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

ET EN VERS LIBRES,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le dix-sept Janvier 1763.

les louanges. Les vôtres, MONSEIGNEUR, sont pourtant dans la bouche & dans le cœur de tout le monde. Pourquoi me sont-elles interdites? Je sens combien mon cœur seroit éloquent, mais il faut obéir, & me réduire ici à assurer VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME de l'inviolable attachement, de l'éternelle reconnoissance & du très-profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur
COLLÉ.

AVIS DU LIBRAIRE.

L'Accueil favorable que le Public a fait à la premiere Édition du *Théâtre de Société*, nous a engagé à réunir dans celle-ci, ce qui pouvoit contribuer à la rendre complette; en conséquence nous y avons inséré *Dupuis & Des Ronais*, Piéce que tout le monde a paru désirer.

Nous croyons que le Public fera le même accueil aux Chansons que l'Auteur a bien voulu permettre que nous mettions dans cette Édition. Nous avons apporté tous nos soins pour que la Musique en fût correcte. Quoique la plupart des airs soient connus, nous avons cru à propos de mettre le premier couplet de chaque Chanson en Musique, pour aider la mémoire de ceux qui ne se rappellent pas les airs sur les paroles d'indication.

PERSONNAGES.

Monſieur DUPUIS, homme de Finance, Pere de Mariane.

MARIANE ſa fille, amoureuſe de Des Ronais.

DES RONAIS, auſſi Financier, amoureux de Mariane.

CLENARD, ci-devant Précepteur du feu neveu de Dupuis.

GASPARD, Notaire.

LA VIOLETTE, Valet-de-Chambre.

LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, dans le Salon de Monſieur Dupuis.



DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant la Violette.*

IL doit être chez lui. — Tu n'es qu'un étourdi :
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, Monsieur, quelqu'un l'est venu prendre.
Mais, en sortant, Monsieur Dupuis
M'a répété, trois fois : (& j'ai bien dû l'entendre)

Si Monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
Je ne serai dehors, qu'une heure, si je puis.

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai. — Mon cher la Violette,
Peut-on voir Mariane ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette,
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi.
Monsieur Clénard, du moins, est-il ici ?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement. —Monsieur veut-il qu'on l'avertisse ?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir. (*La Violette se retire.*)

SCENE II.

DES RONAIS, *seul, & se jettant dans un fauteuil.*

QUE veut dire ceci :
Monsieur Dupuis voudroit, qu'à midi je le visse,
Lui ! qui ne voit jamais personne avant dîner !

De cet empressement, que dois-je imaginer? —

Il se leve avec vivacité.

Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille! ... Et qu'à la fin,
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage! —

(*Il se rejette dans son fauteuil.*)

Malheureux Des Ronais! tu te flattes en vain!
Les faux-fuyans qu'il se ménage
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent, depuis trois ans, l'espoir & le courage.
Hélas! je lui vois tous les jours,

(*Il se leve & se promenne.*)

Chercher des tours, & des détours,
Pour éloigner une union si belle.
Son prétexte, le plus commun,
(Eh! par malheur, il n'en a pas pour un!)
Mais le prétexte, enfin, qu'il renouvelle
Le plus souvent: ... c'est de me réputer,
Sans raison, le Héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très-brillantes,
Qu'avec art, sur mon compte il a soin d'ajuster;
Et tout en attendant les preuves convainquantes,
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par-là, trois mois, il sçait nous amuser. —
Ciel! qu'arriveroit-il, s'il sçavoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie, & qui m'a tourmenté;

Ma sotte intrigue avec cette Comtesse! —
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité!

SCENE III.

DES RONAIS, CLÉNARD.

DES RONAIS.

MAIS, c'est Monsieur Clénard, qu'ici je
vois paraître.
Bon jour, mon cher Monsieur, vous me direz
peut-être,
Pourquoi Monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui?

CLÉNARD.

Je l'ignore, Monsieur, il n'a rien fait connaître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien.
En l'attendant, en attendant sa fille,
Qui, dans ce même instant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il re-
grette,
Et dont vous étiez Précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison; — & qu'il vous traite

Plus en ami, qu'en Protecteur ;
Cette grande amitié, l'étroite intelligence,
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur ;
Je me cachois de vous, par excès de prudence. —
Mais j'ai depuis deux jours reconnu mon erreur ;
J'ai vu, de vous, un trait qui peint votre candeur ;
Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance ;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait : & commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourmens, que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis
Depuis cinq ans, me fait souffrir Monsieur Dupuis.

CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins ? — Je ne vois point vos peines. —

Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfére, pourtant, votre simple alliance
A des partis puissans, à des gens de la Cour....

DES RONAIS, *l'interrompant avec humeur.*

C'est depuis trop long-tems, Monsieur, qu'il me préfère;
Qu'il est prêt à finir; & qu'ensuite il différe:
Qu'il me promet sa fille, & ne prend point de jour;
Ne fixe point de tems; qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enleve, me rend, qu'il éteint tour-à-tour,
Et ranime mon espérance!

CLÉNARD, *reprenant vivement.*

Mais, tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence,
Délicat, comme il l'est.... en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très-bien, que le monde, aujourd'hui,

Dois croire votre hymen conclu dans sa tête?

DES RONAIS.

Oui,

D'accord.

CLÉNARD.

Eh bien! il a, je crois, eu la manie

De ces peres qui n'ont marié leurs enfans,

Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.

A cet égard, encor votre peine est finie:

Mariane, depuis huit jours,

Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Eh! ce n'est point son âge!

A ce moyen il n'eut jamais recours

Pour éloigner mon mariage.

Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,

Pour être à mon égard injuste & tyrannique;

Quelque motif caché, que je ne conçois pas.

Vous êtes son ami, son confident unique;

C'est où j'en veux venir. Il ne vous cache rien;

Vous devez être au fait; vous êtes serviable;

Daignez me découvrir...

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc; — Vous sçavez bien

Que c'est un homme impénétrable.

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, Monsieur, que vous n'êtes discret.

CLÉNARD.

Moi, Monsieur !

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, Monsieur, vous sçavez son secret,
En me le révélant, vous penseriez mal faire ?
Et moi, je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux.
Et je le prouve....

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver ; & là-dessus, de faire
Des raisonnemens merveilleux ;
Puisque je ne sçais rien ; — rien du tout, à la lettre. —
Car enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien ; — Il faut qu'on le pénétre. —
Il ne reste plus qu'à sçavoir
Si c'est une chose possible ;
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, & que vous connaissez ;
Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessez.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connais sa défiance...

CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien ? la connaissez-vous bien ?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien. —
Avez-vous eu la patience
De la bien observer ? — D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. — Il est d'une humeur libre & gaie ;
Mais je dis, d'une gaité vraie.
Malin, railleur ; aimant les traits plaisants ;
C'est sous ces dehors séduisants,
C'est sous un air ouvert en apparence,
Qu'il cache cette défiance. —
L'espèce de la sienne, à ce qu'il me paraît,
Ne porte point sur l'intérêt,
Mais sur les sentimens. — J'ai cru voir & je pense,
D'abord : .... qu'il ne croit point à la reconnaissance. —
Et puis, d'ailleurs inquiet, comme il est....

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi ! l'est-il sur les gens qu'il aime ?

CLÉNARD.

Précisément, & c'est son ami même,
Qu'à soupçonner, son cœur est toujours prêt. —

Je lui connais une ame si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou, point du tout. — Aussi dit-il qu'il désespere
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! Monsieur,
Doute-t-il que je l'aime, & le respecte en pere?
La défiance dans un cœur,
Peut-elle aller si loin? & d'où peut-elle naître?

GLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin peut-être:
Et je n'en serois point surpris? — car les noirceurs,
Qu'il essuya jadis, de la part de ses Sœurs;
De tous ses obligés l'ingratitude extrême;
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie, & les horreurs
De ses amis: ... (j'entends, des gens qu'on aime,)
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs; ...
(*D'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même;

Peuvent servir de reste à le justifier
De craindre les humains, & de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

CLÉNARD.

De vous-même. — Eh! mais, oui.
La cruelle Philosophie,
Que par l'expérience il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même....

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! sur quoi, je vous prie?

CLÉNARD.

Sur quoi, Monsieur? — Mais d'abord supposons:
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc? — C'est une rêverie. —
Et puis d'ailleurs, sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte tout au plus. —
Croire Monsieur Dupuis, pédant.... c'est un abus,
Une erreur! — Il a trop vécu dans le grand monde,

Pour me chicaner là-dessus.

CLÉNARD.

Vous vous trompez très-fort. Cette galanterie,
Que d'un oeil indulgent, il a vu dans autrui,
Peut très-bien, (sans pédanterie,)
Dans son gendre futur, le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse,
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse,
Que vous ne vous l'imaginez. —
Par elle, il voit d'abord vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse;
(*D'un ton de voix plus bas.*)
Et peut-être moins vertueuse. —
Il voit tous vos devoirs ensuite abandonnez;
Une conduite scandaleuse;
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfans infortunez;
Et n'apperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux & vous ruinez;
Et du mépris public, couverts, & consternez. —
Voilà, Monsieur, voilà la peinture fidele,
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrenez;
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même, encor ne s'étoient point tournez.

DES RONAIS, *très-déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matiere ;
Vous vous êtes donné carriere,
Et Monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

CLÉNARD, *en le quittant,*

Quelqu'un adresse ici ses pas.
Je vous laisse, Monsieur.

SCENE IV.

DES RONAIS, *seul, & resté immobile.*

Ce tableau-là m'effraye. —
(Un instant de silence.)
Je sens bien au fond de mon cœur,
Que malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraye. —
Je suis, & confus, & surpris,
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse ;....
J'ai pu céder à la Comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris ;
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Mariane, que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment !....

Par bonheur du moins, elle ignore
Ce passager égarement. —
Depuis un mois qu'il dure il a fait mon tourment. —
Ah ! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, & la vengent encore !

SCENE V.

DES RONAIS, MARIANE.

DES RONAIS, *appercevant Mariane.*

Mais, c'est-elle, enfin ! la voici.

MARIANE, *avec un air de surprise.*

Comment ! c'est vous, Monsieur ! quoi, si matin ici !
C'est une chose singuliere !

DES RONAIS.

Aussi, Mademoiselle, aussi,
Est-ce sur l'ordre exprès de Monsieur votre Pere,
Qui veut qu'avant midi....

MARIANE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci ?
Pour la même heure, il mande son Notaire ;
Cela cache quelque mystere.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Si ce mystere-là pouvoit être éclairci,
Comme je le désire ; ... & si,
Ce bon Notaire, & moi, mandés à la même heure,
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen, marquoit cet instant-ci ?
Ecoutez donc...

MARIANE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaieté & vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir ;
Et le cœur me le dit.

MARIANE.

Mon Dieu ! daignez suspendre...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah ! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour ! ...
(S'interrompant lui-même.)
Laissez-moi me flatter encore,
Qu'il va combler mes vœux, & mon amour. —
Mariane, je vous adore :
Tous les jours, par dégrés, mes feux se sont accrus,

Hier, en vous quittant tout plein de votre image,
Je croïois ne pouvoir vous aimer davantage;
Et je sens, qu'aujourd'hui, je vous aime encor
plus.

MARIANE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma
tendresse,
Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait;
Tout avec vous, tout de vous, m'intéresse;
Sans vous, rien n'a pour moi d'attrait;
A rien mon ame n'est sensible. —
Mais vous?... ah! Des Ronais!.... comment
est-il possible
Qu'on ait eû sur vous des soupçons,
Que vous pouviez m'être infidéle? ==
Et sur lesquels mon pere appuyoit ses raisons,
De différer toujours;

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, Mademoiselle,
Eh! mais, sur ma légereté,
Vous a-t-il jamais raporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANE.

Non, je vous rends justice;
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice,
Pour mieux colorer ses délais;
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oh! oui. — Mais revenons, de grace,
A notre hymen : — si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits;
Si votre Pere, encor, veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience;
Avec respect alors, élevez votre voix;
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANE, *d'un ton ferme & tendre.*

Des droits? ... à cet égard, perdez toute espérance.
Quoi! des droits contre un pere? Eh! ... peut-on en avoir? —
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence;
Et si j'en avois; — loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect & la reconnoissance. —
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien;
Mais n'a-t-il pas les siens? & ne vous doit-il rien?

MARIANE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, Monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colère.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler! — Cruelle, est-ce-là de l'amour?
Est-ce là comme j'aime? — ah! votre ame en ce jour,
A votre pere, en esclave asservie....

MARIANE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grace, expliquez-vous.

MARIANE.

Si vous sçaviez, ô Ciel!
Quel est, quel fut, pour moi, son amour paternel? ... —
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait,... que je voulois renfermer dans mon ame;
(Non, par rapport à moi; vous le verrez assez;)
Mais, puisqu'enfin vous me pressez
Sur mes prétendus droits, apprenez... je balance.

DES RONAIS, *très-tendrement.*

Parlez, je vous adore, & vous me connoissez.

MARIANE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime
assez,
Pour vous dire avec confiance :
Que, victime par ma naissance,
Des préjugés & de l'opinion,
Mon pere, malgré sa famille,
Long-tems après fit, pour sa fille,
Du sceau des loix, marquer son union. —
De son amour pour moi, son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Divine Mariane! — ou j'aimerois bien peu,
Où vous devez penser que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un pere aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect & mon feu,
Me touche, & vous honore à mes yeux davantage!

MARIANE, *reprenant avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout,
Mais, pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au
bout :
Sçachez que pour ce mariage,
De son pere cruel il fut déshérité.

Il lui resta pour tous biens, son courage;
Qui lui servit : sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté. —
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi; c'est sa tendre imprudence
Qui causa seul son malheur;
Jugez par-là, jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance!
Et c'est avec respect, & c'est dans le silence,
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un pere.... à qui je dois une double existence.

DES RONAIS, *très-vivement, & vîte.*

Non, je ne fais plus d'instance;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres desirs, d'autres vœux,
Que ceux de nous rendre heureux;
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus, & mon amour.

MARIANE, *d'un air content & satisfait.*

Il veut notre bonheur. — Oui, — Mais, à notre tour,
Occupons-nous de la maniere,
Et parlons de notre ancien plan,

De nos projets.... pour rendre heureux ce digne
pere,
Sitôt que nous serons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh ! j'espere,
Par mes soins chaque jour le rajeunir d'un an.—
Par des riens, qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment;
Par exemple, les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie ;...
Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts, mettre tout en pratique.

MARIANE, *vivement.*

Il a celui de la musique...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le sçais bien; il faut tous les hyvers
Doubler le nombre au moins de nos concerts.

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées;
Les miennes lui sont consacrées
Depuis qu'il ne sort guère & qu'il ne soupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs assidus ;
Je lui tiendrai toujours fidelle compagnie ;
Mais, sans vous gêner, vous...

DES RONAIS, *très-vivement.*

Me gêner! — Mais alors,
Je vous promets, pendant sa vie,
De ne jamais souper dehors.

MARIANE, *avec vivacité & sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres;
Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis. —
Sur-tout ayons grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous, que les miens & les vôtres.

DES RONAIS, *reprenant avec impétuosité.*

Eh mais! si vous voulez, nous n'en verrons point d'autres. —
Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, & vous me suffirez. —
Eh! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANE, *tendant la main à Des Ronais.*

Ah! Des Ronais! — Voici mon pere de retour.

DES RONAIS.

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son Notaire?
J'en tire un bon augure.

SCÈNE VI.

MARIANE, DES RONAIS, DUPUIS, GASPARD.

DUPUIS, *d'un air de gaieté.*

AH! bonjour mes enfans.
Je vais vous parler d'une affaire
Dont vous serez tous deux également contens. —
Il conduit le Notaire au fond du Théâtre.
Vous, Monsieur Gaspard, pour bien faire
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours. — Et près de mes registres,
Sur mon bureau vous trouverez les titres
Et les papiers qu'il vous faut, pour pouvoir
Faire notre Contrat, & vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

GASPARD.

Je le rapporterai, Monsieur, fait & parfait.

DUPUIS, *au fond du Théâtre avec Gaspard.*

Il vous faut quelque tems pour vous bien mettre au fait,
Je vous joins tout à l'heure.

DES RONAIS, *bas à Mariane avec une joie excessive.*

Ah! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

SCENE VII.

DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

DUPUIS, *d'un air ouvert & gai.*

EH bien! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre tems;
Car en votre faveur, je prétends me défaire
De ma Charge, ici, pour le prix,
Qu'en sept cent trente je la pris: —
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends;... & ma reconnoissance...

MARIANE, *aussi très-vivement.*

Ah! mon pere!

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Ah! Monsieur!... Dans mon ravissement!...

DUPUIS: *l'interrompant & déblayant ceci très-vîte.*

Arrêtez; en ceci, je n'ai d'autre mérite,

Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément. —
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de Dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. — Courez donc au plus vîte,
Faire au Ministre en ce moment,
Mon cher ami, votre remercîment;
Je fis le mien hier, allez. — L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner,
Avec nous revenez dîner.
Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole;
Car par-là notre hymen, dont je ne doute plus.... —
Ah! ma reconnoissance!... Ah! dans l'ivresse folle;...
L'ivresse de ma joie... — Un désordre confus.. —
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point.. —
La parole
Me manque... embrassez moi.

Il sort en embrassant Dupuis.

SCENE VIII.

DUPUIS, MARIANE.

DUPUIS, *voyant sortir Des Ronais, avec un feint étonnement, & disant ce qui suit, du ton d'un homme qui ne pense pas ce qu'il dit, & d'un air moitié badin & moitié sérieux.*

Quels transports superflus !
Comme pour cette Charge, il s'enflamme lui-même !
Sa reconnoissance est outrée, & me déplaît.—
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême,
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANE.

Lui !... qu'un vil intérêt.— Mon pere, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner ?
Sur cet objet, s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage ;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt, qu'il est sûr.

V 2

DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh ! pour sûr, il est sûr ; mais point si prompt.

MARIANE.

Qu'entens-je ?

DUPUIS.

L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange :
Je lui cede ma Charge, & lui promets ta main ;
Ta main, c'est mon projet, ne crains pas que j'en change. —

D'un ton léger & en riant.

Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux vous avez pris le change.

MARIANE, *avec un trouble marqué.*

Mon pere ! ... Des Ronais....

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais ;
Je l'aime, de mon cœur il a fait la conquête ;
Il m'aime aussi.. du moins j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre, & de son ame honnête. —
Je répondrois de Des Ronais,
(*Achevant d'un ton badin & en riant.*)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.. —

MARIANE, *vivement.*

Eh bien ! qui vous arrête ?

DUPUIS, *d'un ton affectueux & tendre.*

Rien. — Tu vois qu'aujourd'hui j'assure son destin.
Ma Charge, (au prix que je la lui fais prendre,)
Est un signe évident ; c'est un gage certain,
Pour lui de mon amitié tendre ;
Doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,

Très-tendrement.

Que c'est mon coeur qui le choisit pour gendre. —
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu, de lui donner la main. —

D'un ton badin & léger.

Mais je vis. — Et je veux attendre avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris
Plus de maturité ; ... toute sa consistance.
Trop galant, à présent...

MARIANE, *l'interrompant.*

Oh ! mon pere, d'avance,
Je vous préviens, qu'ici, je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. — Ont-ils quelqu'apparence ?

DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont ? — La-dessus, malgré ton assurance,

Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits. —
Mais non, je te l'épargne, il suffit qu'il se range. —
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange.
Et dans ce siécle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers,
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme;
Je prétends, cependant...

MARIANE, *l'interrompant avec impatience.*

Eh quoi! mon pere, Eh! quoi?
Moi, je suis sûre de son ame;
Des Ronais n'aime rien que moi;
Il m'est fidelle.

DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh oui! oui dà! je me rappelle,
Ma chere enfant, qu'à son âge autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidelle
A plusieurs femmes à la fois.
Mais ce Notaire attend:

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grace,
Un instant.

DUPUIS.

Soit, un instant, passe.

MARIANE, *d'un air pressant.*

Mais du moins, dites-moi vos nouvelles raisons,
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons ?
N'en faut-il pas donner la preuve?

DUPUIS, *légérement & en badinant.*

Oh! la preuve! nous y voilà :
Eh ! jamais en peut-on donner de tout cela?
Ce que je sçais, c'est qu'une très-bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit, que ce galant
Etoit fort aimé d'une Dame,
D'un état même très-brillant. —
Et justement, c'est-là ce que je blâme;
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement. —
Je passerois plutôt un simple amusement;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme,
(Ainsi qu'on les appelle en ce siécle charmant,)
Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

MARIANE.

Eh ! mais, mon pere...

DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh! mais, ma fille...
Pensez-y bien. — Je vais...

MARIANE, *l'arrêtant.*

Mais, encore un moment.
Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

DUPUIS.

Point du tout, par un vain scrupule,
Sottement l'on s'est interdit
De me nommer la Dame.

MARIANE, *presque pleurant.*

Allons; c'est une fable.

DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux, mais il est vraisemblable;
Ainsi, je dois attendre; & ne rien hazarder. —

(D'un ton affectueux, & avec le plus grand attendrissement.)

Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, & que jamais un pere
N'aima sa fille autant que moi. —

(La serrant tendrement entre ses bras.)

Ma chere enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité toute entiere.
Retiens les larmes que je voi.

Si tu ſçavois, pour toi, jusqu'où va ma tendreſſe,
L'excès de ſa délicateſſe!...
Tu ſentirois que c'eſt bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur: que malgré moi, j'emploie...

MARIANE, *l'interrompant, & ſe retirant en pleurant.*

Mon pere! à ſon retour, quand il va tout ſçavoir,
Des Ronais paſſera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas! du déſeſpoir!

SCENE IX.

DUPUIS, *ſeul, & d'un ton attendri.*

AH! ce n'eſt point, ſans une peine extrême,
Que je ſuſpends, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfans, que j'aime!
(D'un ton ferme.)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon ſyſtême;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connaître les humains.—
(D'un ton plus vif, & plus ferme encore.)
A cet hymen ſi je donnois les mains,

Abandonné dans ma vieilleſſe,
Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois ſeul, & mourrois de triſteſſe,
De perdre en même tems ma fille & mon ami. —
C'eſt cette juſte défiance,
Que je renferme dans mon ſein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triſte connoiſ-
ſance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin. —
Et pour donner en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ſes exploits galants j'attaque Des Ronais.
Ce n'eſt qu'un voile adroit, pour couvrir le myſ-
tère,
Que de mon ſecret je leur fais. —
Mais, finiſſons avec notre Notaire;
Nous ſongerons au reſte, après. —
D'abord, gagnons du tems. Ma fille & Des
Ronais
Auront beau m'accuſer d'une injuſtice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plutôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUPUIS, *seul & rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes souhaits :
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la Dame inconnue, avec mon Des Ronais :
Et mon esprit se lasse en vain, & se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits.—
Et cette preuve est pourtant nécessaire,
Pour obliger nos Amans à se taire,
Pour justifier mes délais.—
Clénard pourroit me la donner peut-être ;
Ou du moins, me servir dans cette affaire-ci....
Il me suivoit ; il devroit être ici.
Mais, c'est lui, que je vois paraître.



SCENE II.

DUPUIS, CLÉNARD.

DUPUIS, *d'un air léger & railleur.*

MONSIEUR Clénard ! Quoi ! ne ſçauriez vous rien,
(Mais, parlez-moi du fond de l'ame,)
Du commerce élégant de cette grande Dame,
Et du cher Des Ronais, qui s'en cache ſi bien ?

CLÉNARD.

Oh ! rien; ſur tout cela, Monſieur, je ne ſçais rien.

DUPUIS, *d'un air railleur,*

Je vous entends, l'homme de bien :
Vous faites l'ignorant.— Mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la ſuite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.—
Très-impatiemment, j'attends ſa lettre ici.

CLÉNARD, *reprenant vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre auſſi,
Pour que, de ces ſoupçons, votre ame ſoit guérie.—
Mais, il eſt un moyen plus sûr, & que voici,

Pour mettre fin à sa galanterie.--
Sans un plus févere examen,
Par les liens d'un prompt hymen;
Unissez-les.

DUPUIS, *l'interrompant du ton de la raillerie amere.*

Alte-là, je vous prie!
Mon cher Monsieur, laissez-là vos avis.--
(Très-amèrement.)
Ses intérêts par vous sont bien suivis!
Je vois toujours combien, dans le tems où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes;
Même sur ceux qu'on a le mieux servis!

CLÉNARD, *d'un air piqué, & vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.--
Je vous ai dit la vérité.--
Après que, sur ce point, je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance;
Sur Monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,
Etendez votre défiance,
Dont l'excès... Mais, Monsieur, n'imaginez-vous pas....
Quoi! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas?

DUPUIS, *reprenant le ton badin & railleur.*

Pas autrement encor, en conſcience.
Mais il faut prendre patience :
Peut-être *j*'en verrai par la ſuite des tems,
Cela viendra. Je n'ai que ſoixante-douze ans.

SCENE III.

DUPUIS, CLÉNARD, UN LAQUAIS *apportant des Lettres.*

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici vos lettres.

DUPUIS, *les prenant avec empreſſement.*

Donne vîte,
Donne, je les attends.

CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, Monſieur, je vous quitte,
Pour vous les laiſſer lire, en pleine liberté.

Il ſort.



SCENE IV.

DUPUIS, *seul, regardant sortir Clénard; & dans l'étonnement du ton brusque & piqué, qu'il a pris.*

OH! si c'est un fond d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité,
Que lorsqu'à mes desseins, je la trouve contraire. —

Jettant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.

Mais dans mon embarras me voilà rejetté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté.
Voyons donc: celles-ci sont des lettres d'affaires;
Encor; encor; je les lirai demain. —

Il les met à mesure dans sa poche, & s'arrête à une petite lettre, écrite sur du papier à la mode;

Peut-être celle-ci vient de mon Emissaire,
Car je n'en connais pas la main?

Jettant un coup-d'œil sur le dessus de cette lettre.

Elle vient de Paris; elle n'est point timbrée.

La portant à son nez.

Quel diable! Elle est cruellement ambrée!

Mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse.

Bon : à Monsieur, Monsieur Dupuis,
Lisons. (*Il lit bas.*) Je ne sçais où j'en suis.

Continuant de lire bas, & s'arrêtant par intervalles.

C'est un poulet, parbleu! je n'ai plus de maîtresse !
Est-ce que je me tromperois ?
Aurois-je donc mal lu l'adresse ?

Relisant l'adresse de la lettre.

Non. A Monsieur Dupuis... chez Monsieur Des Ronais.

Otant ses lunettes, & continuant avec la joie la plus marquée,

» Bon! je n'avois pas lu l'adresse toute entiere.
» La Dame s'est trompée, en mettant le dessus ;
» A présent, je n'en doute plus ;
» Et je vois d'ici la maniere
» Dont s'est fait cet heureux qui-pro-quo-là ! — j'y suis :
» En écrivant le dessus de sa lettre,
» Bonnement, elle aura cru mettre
» A Monsieur Des Ronais, chez, chez Monsieur Dupuis. —

D'un ton sérieux, se promenant.

J'aurois à me faire un scrupule ;

Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet:
Mais c'est la leur. — Il seroit ridicule
(Gaiement.)
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte.

Il reprend ses lunettes, lit en marmottant entre ses dents; & laisse, par intervalles, échapper les mots que l'on va marquer.

Relisons, & prenons d'après ceci mon texte.
Hon, hon, hon, *à votre Comtesse.* Hon, hon, hon, hon, *c'est Jeudi le jour.* Hon, hon, hon, *mon cher Des Ronais*, & cœtera.
C'est un bon rendez-vous, & donné pour Jeudi,
A Des Ronais, & par une Comtesse,
(Regardant si la lettre est signée.)
Qui ne se nomme pas. -- Mais, à ce ton hardi
Du très-grand monde;... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paraît
Être de la plus haute espece;
C'est de ces femmes qu'on connaît. --
Dans le fond, je sens bien que c'est une misere,
Qu'un tel arrangement. -- Je ne m'alarme guere,
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien. -- Mais,
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,

Je

Je veux, au bruit que je prétends en faire,
Que sur ce point-là, Des Ronais
Croye mon courroux fort sincère,
Et là-dessus, appuyer mes délais.

De l'air le plus malin, & avec la joie la plus vive.

Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous, Jeudi!
Ah! Quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi! --

D'un ton sérieux & fort.

Le hazard m'a toujours mieux servi, que les hommes.

Appercevant sa fille & Des Ronais.

Mais, ma fille avec lui paroît.

SCENE V.

DES RONAIS, MARIANE, DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du Théâtre, à Mariane.*

EH! se peut-il que cela soit?

MARIANE, *à Des Ronais.*

Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS, *à Mariane.*

C'est un fait incompréhensible.

DUPUIS, *à part, au bord du Théâtre.*

Conservons bien notre sang-froid.

DES RONAIS, *à Mariane en avançant.*

Mademoiselle, non, -- Non, il n'est pas possible,...

MARIANE, *l'interrompant.*

Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon pere lui-même.

DES RONAIS, *avec colère.*

Lui demander! le puis-je? -- Hélas!
Je crains, dans ma colère extrême,...

MARIANE, *l'interrompant.*

Parlez-lui, mais moderez-vous.

DES RONAIS, *avec une colère qu'il veut retenir, & qu'il laisse échapper malgré lui.*

Dois-je croire, Monsieur, qu'éprouvant ma constance,
Que lui portant les derniers coups,
Et, de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen ?

DUPUIS, *d'un air ironique & froid.*

Calmez-vous.
Mon Dieu! pourquoi vous mettre en un si grand courroux ?

Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences,
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANE, *reprenant vivement.*

Eh! ces doutes, mon pere, il les levera tous;
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grace;
Il les éclaircira.

DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus
Les choses ont changé de face.

MARIANE, *reprenant encore plus vivement.*

J'en étois sûre, & je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidele.

DUPUIS, *d'un air encore plus ironique & plus railleur.*

A présent, c'est sans contredit;
Mais, moi, ma chere Demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siécle léger, l'on fût Amant fidele?
Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre Belle. --

(Se tournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.)

Et, cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle.--
N'avez-vous pas de façon moins cruelle,
Pour trahir vos engagemens ?

DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, se contenant ensuite, & continuant du ton de l'ironie la plus amère.*

Trahir ! -- A vos emportemens,
D'un ton plus doux, je vais répondre:
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre, pour votre hymen, tous nos arrangemens.

(Se retournant vers sa fille très-vivement.)

Assuré maintenant, du cœur constant & tendre
De Monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

DUPUIS.

Que dites-vous tout bas ? -- Ecoutez donc, mon gendre :

Allons, pour votre hymen, sur le champ prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui... Monsieur....

DUPUIS, *d'un air de malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons, c'est aujourd'hui Mardi;
Il nous faut le tems nécessaire.—
L'arrangement préliminaire,
Lui seul, peut tout au plus se finir Mercredi....

DES RONAIS, *l'interrompant avec un air de trouble, & d'une vivacité brusque.*

Eh bien! Monsieur, prenons Jeudi.

DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car Jeudi, vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire!

MARIANE, *surprise.*

Affaire!

DUPUIS.

Affaire. Oui Monsieur, affaire, oui.

(S'adressant à sa fille.)

Un engagement tout contraire,
Que je lui sçais, & qui doit fort lui plaire,

L'empêche, mon enfant, de nous donner Jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé & inquiet.*

Je n'en ai point, d'abord; .... mais en est-il qui tiennent....

MARIANE, *à son pere, & interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très-vivement.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, Jeudi; tous les jours me conviennent.

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous;
Pour Jeudi, je sais mieux vos affaires que vous.
(Lui montrant la lettre de la Comtesse.)
Regardez: cette lettre étoit à mon adresse,
Mais elle est pour vous, cependant.
(D'un ton sérieux, & affirmatif.)
C'est par méprise, sans finesse,
Que je l'ai lue, & par pur accident.

MARIANE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle?

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une Comtesse,

Que je ne connois pas ; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup, mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu.

MARIANE.

Comment !

DUPUIS, *à Mariane.*

Tiens, tiens : vois-tu son trouble ?
J'en suis édifié ; cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me.... trouble.... point.

DUPUIS, *en riant.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur : tout le confond.

MARIANE, *du ton de l'incertitude.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment :
Lisons la lettre ; & qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANE, *à Des Ronais.*

Eh bien ! Monsieur, comment !
Vous ne répondez rien ? — Ah ! Des Ronais !

DUPUIS, *à Mariane.*

Ecoute

Le billet qu'on écrit à cet homme galant :
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vîte, il est trop sémillant. —
(Il veut lire.)

Ce lundi.....

DES RONAIS, *l'interrompant, & le tirant par la manche, en se cachant de Mariane, & voulant l'empêcher de lire.*

Eh ! par grace ! ....

DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh ! non pas. — Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul & moi,
Que j'eusse fait cette lecture.
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je vois
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi je la dois. —

(Se retournant vers sa fille.)

Lisons donc, pour cela, la lettre de la Dame.
(Il lit.)

Ce lundi.

Comment donc ! depuis plus d'un mois, vous tournez la tête à votre Comtesse ; & il y a huit

grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous. Voilà une bonne folie ! ceci auroit tout l'air d'une rupture, si je voulois y entendre ; sur-tout, depuis la derniere lettre que j'ai reçue de vous, & qui étoit si gauche. Mais finissons ceci ; les ruptures m'excédent ; tout cela m'ennuie ; & je vous pardonne.

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme,
Quelle clémence ! la belle ame !

(*Il continue de lire.*)

C'est jeudi le jour de ma loge à l'Opéra ; venez-y. Je reviens exprès de la Campagne ce jour-là pour souper avec vous ; je vous menerai & vous ramenerai. A jeudi, donc ; je le veux ; entendez-vous que je le veux ? Tâchez de quitter vos Dupuis de bonne heure. S'interrompant, *VOS DUPUIS.*

Je vous défends sur-tout, de me parler de cette petite fille, (il ôte son chapeau à Mariane,) *& de m'en dire tant de merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui ; ou, ce qui seroit cent fois pis encore, il faudroit en devenir jalouse. A jeudi, mon cher Des Rohais. Raneune tenante, au moins.*

(*Il les regarde, & ils restent tous un moment sans parler.*)

Qu'est-ce ;... Eh bien !... Vous voilà tous deux
pétrifiés ! —
Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés.

(à Des Ronais, en lui remettant la lettre de la Comtesse.)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif, & des plus instans;
Et pour la faire, moi, je vous donne du tems;
Mais, mais, beaucoup ;... un tems considérable.

MARIANE, *du ton du sentiment.*

Quoi! vous me trompiez? — Vous! Quoi! vous,
Des Ronais, vous !

DUPUIS, *d'un ton de gaité.*

Eh! vraiment, il nous trompoit tous !

DES RONAIS, *d'un air modeste & affligé.*

Eh ! Monsieur ! est-ce à vous de me trouver coupable ?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un Juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANE, *avec un peu de dedain.*

Vous vous justifiriez !

DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Mariane,
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux;
Je mérite votre courroux;
Et moi-même je me condamne,
Je m'abhorre. — Qui? moi! ... J'ai pu blesser l'amour! ...
L'amour que j'ai pour vous! — par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable;
De votre colère équitable
Faites-moi sentir tous les coups,
Je ne m'en plaindrai pas. — Mais vous, Monsieur, mais vous!
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles,
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts, à vos yeux, seroient moins criminels,
Ils seroient moins irrémissibles.

DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, Monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur

Que l'on pardonne à l'âge ; & qu'il m'a fait
commettre. —
Vous me justifiriez vous-même, & par la lettre
Dont ici, contre moi, vous venez d'abuser.

Dupuis marque sa surprise.

Rien n'est plus vrai, vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, & vous êtes trop sage,
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser. —
Examinons-le, & voyons ce qu'il prouve ;
Voici d'abord ce qui j'y trouve :

(Il lit.)

Comment donc ! depuis plus d'un mois vous tournez la tête à votre Comtesse ?

Depuis un mois. Ce fut au Bal de l'Opéra,
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais, pesez donc sur le tems qu'elle
dure.

(Il lit.)

Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous... (Plus bas.) *Ceci auroit tout l'air d'une rupture...* Oui ! L'air d'une rupture !
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complette, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira. —

MARIANE, *en soupirant & sans le regarder.*

Comment vous croire, vous ?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Que vous m'affligeriez,
Si vous pensiez, qu'en cette aventure fatale,
Elle ait un seul instant été votre rivale ;
Ne l'imaginez pas. — Vous vous dégraderiez.

DUPUIS, *d'un ton railleur & gai.*

Qu'il connaît bien le cœur des femmes!
Il est vif, éloquent. — Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes Dames.

MARIANE.

Infidèle ! eh ! voilà le prix...

DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits.
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette Comtesse,
Dont il étoit, — & dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement.*

Moi ! de l'amour pour elle ! Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour ? — Le plus profond mépris
Est le seul sentiment ; oui, le seul, Mariane ;
Qu'elle ait excité dans mon cœur.
Je le prouve encor, par sa lettre :
Sur-tout, je vous défends de me parler de Mariane....

Le ſentiment ; une ame ;... eh ! quelle ame adorable !
Sa tendreſſe pour moi ;... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable. —
Et voyez de l'autre côté....

DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus, que tout cela ?

MARIANE, *avec vivacité & trouble.*

Mais non. En vérité,
Je ſuis bien loin, ici, de prendre ſa defenſe ;
Ni même, dans l'aveu de ſon extravagance,
De vous faire obſerver, au moins, ſa bonne foi ;
Non, ſa légereté m'offenſe ;
J'y ſuis ſenſible ; je la voi ;
Mais vous, mon pere, hélas ! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi ?
Malgré toute la complaiſance,
Et le reſpect que je vous doi,
Voulez-vous enfin, que je penſe....

DUPUIS, *l'interrompant avec colère.*

Quoi donc ! Que penſes-tu ? *(à part.)* J'enrage.

MARIANE, *avec un peu d'humeur.*

Mais je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraiſemblance,
Que les torts, (trop réels) de Monſieur Des Ronais,

Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

DUPUIS, *toujours avec colère.*

Quels projets ! Ma conduite est toute simple. —
Eh ! mais,
C'est le fait seul qui parle, & que je te présente :
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANE, *pleurant de dépit.*

Aimer ! c'est bientôt dit ;
Aimer ! Que votre ame est contente
D'appuyer sur ce mot, *(à part.)* que mon cœur
contredit !

DUPUIS, *d'un ton ironique & amer.*

Eh ! oui, flatte-toi donc, que cette grande
Dame
N'a plus aucuns droits sur son ame ;
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis
Et la petite fille ?

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah ! Monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANE, *à part.*

Eh ! Son projet est bien visible.

DES RONAIS, *avec transport.*

Mariane, de mille coups

Je perceroiś ce cœur, s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

DUPUIS, *très-brusquement.*

Bon! bon! discours d'amants; ils se ressemblent tous.

MARIANE, *naïvement, & très-vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la derniere impétuosité.*

Sans doute, & c'est mon ame,
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,
Dans votre cœur graver mon repentir. —
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir;
Ce n'est pas d'aujourd'hui, que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris. —
Si vous sçaviez tout le mépris,
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême;
Oui, Mariane, ici, je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords & mes craintes,

Vous-même vous me plaindriez.

MARIANE, *avec émotion & dignité.*

Ecoutez, Des Ronais : — je veux votre parole
De ne revoir jamais la Comtesse...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah ! l'honneur,
L'amour sont le serment ! Et si je le viole,
Que je perde à la fois la vie & votre cœur.

MARIANE, *avec dignité & force.*

Je le reçois, & vous pardonne.

DES RONAIS, *voulant se jetter aux pieds de Mariane.*

Trop généreuse Amante !

DUPUIS, *en fureur voulant l'en empêcher.*

Eh ! comment donc ! comment !
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible....

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon pere, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement,
Que ses remords & sa tendresse : —
Où, de ce même égarement,

Je crois voir & trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais....

DUPUIS, *l'interrompant en colère.*

Parbleu ! ceci n'est pas mauvais,
Et c'est fort bien prendre la chose !
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable. —
Ensorte....

MARIANE, *l'interrompant.*

Mon pere, pardonnez ! je sens que je m'emporte ;
Mais vous m'aimez ; vous voulez mon bonheur ;
Moi-même à nous unir, souffrez que je vous porte ;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur. —

(Avec dignité & force.)

Des Ronais est rempli d'honneur ;
Mon pardon généreux, sur l'ame de Monsieur,
Doit faire une impression forte
Et je vous réponds de son cœur.

DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution ? L'amour qui te transporte ;
C'est une déraison qui me met en fureur. —
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves

Que je ferai de Monsieur Des Ronais,
Qu'il sera ton époux. — Je veux qu'il le soit. — Mais,
De sa bonne conduite, il me faut d'autres preuves.
Je n'agis point en étourdi.
(Du ton le plus ironique, mêlé d'amertume & de colère.)
Non, Monsieur, non; ce n'est point encor pour Jeudi.

SCENE VI.

DES RONAIS, MARIANE, *dans le plus grand abattement.*

DES RONAIS, *à Dupuis qui sort.*

DAIGNEZ m'écouter!... Il nous quitte. —
Ah! Mariane! à vos genoux,
Souffrez que je me précipite!
Mon cœur reconnoissant...

MARIANE, *d'un ton triste & tendre.*

Arrêtez, levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées;
Restez ici: ne suivez point mes pas.

DES RONAIS, *hors de lui-même, & l'arrêtant.*

Je vois, sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées!
O Ciel! quoi! mon pardon!... hélas!

MARIANE, *avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné, je ne m'en repens pas;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude. —

(D'un ton entrecoupé, & retenant ses larmes.)

Mais, mon esprit, de son étonnement,
N'est point encor remis. — Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment
De repos & de solitude;
Laissez-moi donc, de grace.

DES RONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah! que, du moins,
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause.

MARIANE, *prête à pleurer.*

Non, demeurez. Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte, & de justes alarmes....

(Les larmes la gagnent; elle veut sortir.)

DES RONAIS, *ne voulant point la quitter.*

Non, non, je dois vous suivre ; & sur vos feux trahis....

MARIANE, *d'un ton entrecoupé, & pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes ; Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis,

SCENE VII.

DES RONAIS, *seul d'un air triste,*

POUR obtenir ma grace entiere,
Et rendre en même-tems le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumiere
Montre encor mieux l'amour, dont mon cœur est épris.

Il sort par le côté du Théâtre, opposé à celui par lequel Mariane s'est retirée.

Fin du second Acte,

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, *seul, tenant une lettre ouverte.*

MARIANE est plus calme, enfin ; & je respire.
Mais pour satisfaire, en ce jour,
Ma délicatesse & l'amour,
Je veux, encore ici lui lire
Ce billet que je viens d'écrire
A la Comtesse. — A sa campagne, après,
Je le lui fais rendre par un exprès ;
Déja, pour y voler, comme je le désire,
La Brie est à cheval ; & m'attend pour partir. —
Le style seul du billet doit suffire
Pour dissiper, & pour détruire
Jusqu'au moindre soupçon. — Mais, je la vois sortir.

SCENE

SCENE II.

DES RONAIS, MARIANE.

DES RONAIS.

MARIANE, je vous conjure,
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor
mieux,
Par grace, vous daigniez jetter ici les yeux
Sur ce billet.... qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux.

MARIANE, *souriant & prenant la lettre.*

Donnez : voyons-en la tournure.

Jettant un coup d'œil rapide sur la lettre.

La lettre est froide ; elle est bien. — Mais, je
veux
Que vous adoucissiez cette expression dure ;
Ce mot seroit trop cruel.

DES RONAIS, *(très-vivement.)*

Quoi ! c'est vous,
C'est vous, dont l'ame noble & belle,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme cruelle
Qui m'attira votre courroux !
L'expression n'est pas trop dure.

(Lui faisant relire l'endroit de la lettre, qu'elle veut qu'il adoucisse.)

Quoi ! trouvez-vous que ce soit une injure ?
Ne sentez-vous pas bien qu'il faut ....

MARIANE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais, il faut être juste. — Ou plutôt...

(Reprenant & montrant la lettre, & la déchirant.)

Oui, laissez-là toute cette écriture ;
Je suis contente ; & tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Que je me sens humilié !
O Ciel ! combien tout ceci me condamne !
Ce pardon généreux, ces nobles sentimens
Ont pour jamais, charmante Mariane,
Posé le terme à mes égaremens ;
Je le jure à vos pieds.

MARIANE, *l'empêchant de s'y jetter.*

Tout est dit, & j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent. —
Mais, avec votre pere, il nous faut, à présent,

L'explication la plus prompte.

MARIANE, *en soupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu, que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage. —
Je vais lui parler seul, d'abord: — Car sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage;
Et plus de force encor, quand vous n'y serez point. —
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur,
Qui persuade, & dont je sens la flamme. —
De ce combat, je sortirai vainqueur.

MARIANE.

Plongé dans la rêverie,
Il vient; mais il ne vous voit pas.

DES RONAIS, *très-vîte.*

Je cours donner un contre-ordre à la Brie;
Et dans l'instant, je reviens sur mes pas

Adoré par une Comtesse;
Sans ce que j'ignore d'ailleurs. —
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs;
L'hymen les faneroit au printems de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage,
Passant le but, le manque; il ne me touche plus.—
Mais d'un ton sérieux, traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus;
Ou bien je prends tout ce langage,
Et vos délais pour des refus.

DUPUIS, *d'un ton sérieux & impatient.*

A des réponses sérieuses,
Croiriez-vous gagner? — en ce cas,
Vous vous tromperiez fort.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses. —
Dans mon esprit, c'est un point arrêté,
Je veux percer l'obscurité
De ce mystère, qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, & l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause;
Plus de détours, Monsieur, & j'ose
En appeller à votre probité.

DUPUIS, *avec la derniere impatience.*

Eh bien! vous ſaurez donc la choſe;
Auſſi-bien ſuis-je las d'être perſécuté. — (1)
De mes délais; apprenez donc la cauſe,
Et le principe où je ſuis arrêté:

(Héſitant, & avec un peu de honte.)

Il vient d'un ſentiment que vous croirez bizarre,
(Quoique très-vrai pourtant;) & qui n'eſt point
ſi rare;
Mais que dans la jeuneſſe, on n'a point, mon ami,
C'eſt la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi;
Sur-tout dans le ſiécle où nous ſommes. —
C'eſt en partant d'après ce principe ennemi,
Que j'entends, que je veux que votre mariage,

Il dit les deux derniers vers avec peine & d'un ton entrecoupé & attendri.

Que vous preſſez tous deux ſi fort,
Ne ſe faſſe qu'après ma mort.

---

(1) Voyez à la fin, les retranchemens faits à cette ſcène quatrième, & qui commencent après ce vers:
Auſſi-bien ſuis-je las d'être perſécuté....

SCENE V & derniere.

DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

MARIANE, *très-tendrement.*

Qu'ai-je entendu, mon pere? Eh! quelle
affreuse image! —
Survivrai-je à ce coup du sort? —
Quoi! voulez-vous que j'envisage
L'époque de mon mariage,
Et mon bonheur dans votre mort!
Ah! parlez: quel sujet contre moi vous anime!
Qu'ai-je fait pour perdre, à la fois,
Votre tendresse & votre estime!

DES RONAIS, *reprenant très-vivement.*

Son estime! hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême,
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi qui
l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;
Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain. —

Pour gagner son estime, il n'est aucun chemin.

DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfans, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux.

(reprenant un ton ferme & décidé.

Mais puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime :
Je ne vous mettrai point dans le cas hazardeux,
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer !

MARIANE.

Nous, mon pere ! & cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Ce doute injurieux...

DUPUIS, *les interrompant vivement.*

Eh ! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous dois ? —
J'étois né confiant ; mais je cessai de l'être,
Quand l'âge ouvrit mes yeux, & qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espèce ;

Indifférens, amis, parens, femme, maîtresse;
Tous ceux que j'ai servis, je dis tous m'ont
manqué.
Ce n'est par-tout qu'apparence traîtresse,
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;
Mais, ce sont faux dehors; tout dans l'homme
est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh! mais, Monsieur, à vous entendre,
Là vertu ne seroit qu'un être de raison.

DUPUIS, *reprenant vivement.*

Non, Monsieur, elle existe. — Et bien loin de
répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre;
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.
J'y crois; — sans doute, il est des hommes
vertueux,
Mais comment les connoître? A quel signe se
rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONAIS, *vivement.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentimens tout a dû vous instruire.

MARIANE.

Oui, mon pere. Et comment? pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous.

DUPUIS, *tendrement & avec le dernier pathétique.*

(à sa fille.)

Je sçais vos sentimens, & je les connois tous.

(à Des Ronais.)

Je crois; j'ai toujours cru votre amitié sincere. —
Mais l'avenir peut tout changer.
Plus votre tendresse m'est chere,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié si chérie. —

(Leur prenant la main tour à tour, & la leur serrant en pleurant.)

Mes seuls, mes vrais amis, hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés.

Je crains... (Eh ! cette crainte eſt loin d'être guérie !)
Que vous n'abandonniez un pere en ſes vieux jours ;
Ah ! refuſeriez-vous à mon ame attendrie,
D'en finir avec vous le cours ?

MARIANE, *très-vivement & très-tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus ſtable,
Nous ne ferons pas deux maiſons ;
Même logis, & même table,
Mêmes amis, & mêmes liaiſons.

DUPUIS, *très-vivement.*

Eh ! que dites-vous-là, tous deux ? Eh ! quelle enfance !
Que l'homme vous eſt peu connu !
Que vous manquez d'expérience ! —
L'on ſent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vu :

(Vite.)

Quand vous, Des Ronais, vous, ma fille,
Vous ſerez occupés d'abord de votre amour ;
Qu'après cela viendront les ſoins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaiſirs ſuccédent tour à tour

Vous recevrez chez vous, & la Ville & la Cour,
Que pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos momens seront comptés;
Qu'ensuite, enfin, des deux côtés,
Les passions viendront à la traverse;
Je dois beaucoup compter sur vos bontés! —
L'amitié des enfans passe alors comme un songe.
C'est dans le tourbillon, où le monde les plonge;
Hélas! c'est dans ces tems de travers & d'écart,
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard!

MARIANE.

Eh! mon pere!...

DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! ma fille! on ne voit dans le monde
Que des peres abandonnés
A leur solitude profonde,
Par des enfans.... souvent qui les ont ruinés. —
Mais en voit-on d'assez bien nés,
Pour oser en public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés? —
Ils leur feront, & par cérémonie,
Une visite ou deux par mois;
Seront distraits, rêveurs, immobiles & froids,
Dans un fauteuil viendront s'étendre;
Parleront peu, ne diront rien de tendre
Et s'en iront, après avoir bâillé vingt fois,

DES RONAIS.

» Moins prévenu que vous ne l'êtes....

DUPUIS, *l'interrompant.*

» Encor, sont-ce les plus honnêtes,
» Qui, commandés par l'absolu pouvoir,
» Que sur ces Messieurs-là peuvent encor avoir
» Des bienséances méchaniques,
» Viennent ainsi se rendre en mauvais politiques,
» A ce qu'ils nomment leur devoir;
» Nous donner, en suivant des usages antiques,
» Par décence, & bien moins pour nous que
» pour autrui,
» De ces preuves périodiques
» De leur ingratitude, & de leur froid ennui.

DES RONAIS, *à Dupuis très-tendrement.*

De grace, écoutez-moi, mon pere!
Souffrez que je vous puisse appeller de ce nom.

DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! je le suis! crains-tu que je te dise non,
A cette expression si chere? —
Mon cher fils! oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon pere! Eh bien, mon pere!
Vous, pour qui je me sens en effet pénétré
D'une tendresse vive, & vraiment filiale,

Je ne dispute plus : Eh bien ! qu'à votre gré,
J'aye ou tort ou raison, la chose m'est égale.
Par les plus forts raisonnemens,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre,
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchemens : —
Non, vous n'êtes point insensible :
Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très-respectable ami, qu'il est presqu'impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux momens. —
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amants ;
Que l'amitié, l'amour, la nature en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentimens,
En l'embrâsant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans. —
C'est votre cœur lui seul, lui seul, que je réclame. —
Vous vous attendrissez, mon pere ! — A vos genoux,
Je lis dans vos regards, que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANE.

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

DUPUIS, *très-attendri & très-ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils. Mais plus tu
m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vuide affreux, & quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
(D'ailleurs privé de tout), la perte de ton cœur,
Ou la perte de sa tendresse.—
Et c'est avec chagrin, & c'est avec douleur,
Que je vous dis, que, soit ou raison ou foiblesse,

(*D'une voix entrecoupée, & presque en pleurant.*)

Je pense comme auparavant.
Non, quelque desir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *avec empressement.*

Eh bien! Monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux.... n'est point assez
puissant
... Pour fléchir votre cœur farouche; —
Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre esprit;
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,

Au fond, nous croit sans ame & sans reconnoissance;
Enfin, que vous nous méprisez...
Car c'est-là du mépris.— Croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisez:—
... En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
Votre charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;...
Votre charge qu'à tort, ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime & de votre amitié.
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil, vous en auriez trop fait.
Sans notre hymen, de quel droit en effet
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous, recevoir un bienfait?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand d'un autre côté vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous enfin, que je choisisse,
Justement pour mon bienfaiteur,

Celui qui de mes maux eſt, & veut être auteur?

DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monſieur, Monſieur! Mon amitié vous paſſe
Pour ce moment encore...

MARIANE, *très-vivement.*

Ah! Des Ronais! de grace,
Moderez-vous, & m'écoutez.

DES RONAIS, *très-impétueuſement, & ſe plaçant entre Mariane & Dupuis.*

Non, Mademoiſelle, arrêtez.
Je ne veux prendre ici conſeil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon déſeſpoir extrême,
Que de l'excès de mon amour:

(D'un air troublé & d'une fureur à ne plus ſe connoître.)

Monſieur, Mariane eſt en âge;
Et peut, ſuivant & les loix & l'uſage,
Diſpoſer de ſa main. — Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, & j'y joins tout mon bien.

MARIANE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais.

DUPUIS, *avec ſurpriſe & colère.*

Que viens-je d'entendre!
Comment, Monſieur! vous entreprendriez...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre :
Après nous être ainsi, malgré vous, mariez,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime & votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif & tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié.
Notre ame, à votre cœur sçaura se faire entendre ;
C'est par nos sentimens, que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices ;
A gémir sur vos injustices.
Et cette fille tendre, & moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés... que nous prolongerons.

DUPUIS, *dans le dernier trouble, & tombant dans son fauteuil, comme accablé de ce qu'il a entendu.*

Où suis-je ?

MARIANE, *à son pere, avec vivacité.*

O Ciel ! je ne suis point complice
De sa folle témérité.
(S'adressant à Des Ronais.)
Des Ronais ! Quoi ! faut-il que pour vous j'en rougisse ;

Monsieur, vous seriez-vous flatté,
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur & le supplice
D'un pere généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Quoi! vous m'aimez! & votre cruauté...

MARIANE.

Je vous aime, il est vrai; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité. —
Entre mon pere & vous, tout mon cœur se partage,
Et quel que soit mon désespoir,
(Se retournant vivement vers son pere.)
Je vous dois tout, mon pere, & ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir. —
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie, & mon amour lui-même...
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

DUPUIS, *très-attendri.*

Je ne sçaurois parler; je sens couler mes larmes.
Ma chere enfant!
(Il la serre entre ses bras.)

DES RONAIS.

Ah ! contre nous,
C'est donner de nouvelles armes !
Mariane, que faites-vous ?

MARIANE, *reprenant vivement.*

Mon devoir. — Mais, Monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour ;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre pere un jour,

(en pleurant.)

Je vous remets la foi que vous m'avez jurée ;...
De douleur, j'en suis pénétrée ;
J'en mourrai ;... mais je vous la rends. —

(Reprenant un ton très-ferme.)

Vous ne devez, Monsieur, dans tous nos différends,
A mon pere aucun sacrifice ;
Mais, moi ! s'il en étoit encor de plus grands,
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah ! cruelle !

DUPUIS, *en sanglotant.*

Ah ! ma fille !

MARIANE.

Eh ! n'appréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte,
Pour vous livrer après tous les jours des combats,
Et disputer sur votre crainte. —
Non, non ; je m'interdis le reproche & la plainte ;
Je me contenterai de soupirer tout bas. —
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître ;
Et dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfans diroient en pareil cas,
Que je vais pour toujours m'enfermer dans un cloître ;
Non, je vous consacre mes jours ;
Mon pere, ils sont à vous ; je vous les dois, mon pere :
Puissent-ils vous servir, plus que je ne l'espere !
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sinceres,
Vous être de quelque secours !

DUPUIS, *avec violence & attendrissement, & se relevant de son fauteuil avec la derniere vivacité.*

Hélas ! mon coeur se brise ! Ah ! mon ame s'égare.

(en pleurant.)

Dans ses différens mouvements —
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentimens,
Aux traits d'une amitié si naïve & si rare.

MARIANE.

Mon pere ! ...

DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté,
Sur la trop foible humanité,
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle ;
Et qui, pourtant au fond, n'est que la vérité. —
Mais, je cede aux transports dont je suis agité ;
Je ne veux point laisser à ma raison fidelle,
Le tems de refroidir ma sensibilité. —
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse,
Aujourd'hui donne-lui la main ;
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grace. —
Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne passe,)
Je me regarderois comme un pere inhumain,
Si, plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je persistois encor dans mes refus,
Et si je combattois cette impression forte,
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANE, *très-vivement.*

Mon pere, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment. —
Et je refuserois votre consentement,
Si d'amitié pour vous, mon ame pénétrée,
Ne comptoit éternellement,
Sur la force & sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné.*

Et vous mon pere aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir, si je vous abandonne. —
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt....

DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé.
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi. —
Le Notaire ici va se rendre. —
Souviens-toi, Des Ronais, de cette Scène tendre;
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN.

RETRANCHEMENS

RETRANCHEMENS

Faits à la Scène IV du troisieme Acte.

Quoique je convienne, de bonne foi, que ce qui j'ai supprimé de cette Scène y faisoit longueur, je le donne, cependant, en faisant imprimer ma Piece, attendu que tout ce que j'ai ôté est non-seulement du sujet ; *mais sert encore à développer davantage le* caractère de Dupuis.

Cette suite de Scène commence, comme je l'ai dit, après ce Vers-ci de

DUPUIS.

Aussi-bien suis-je las d'être persécuté.—
Sur cela, par ma fille, à l'instant tourmenté,
A peine je la quitte, aussitôt je vous trouve;
Tout aussitôt de vous j'éprouve
La même persécution.
Je sens bien aujourd'hui que ma fille est majeure,
Que vous allez tous deux me poursuivre à toute heure,
En tous lieux, sans relâche, en toute occasion.—
Sachez donc tout : Je veux que votre mariage,
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

DES RONAIS, *reculant deux pas.*

Qu'après votre mort ! quel langage !
Un ami me le tient ! ... Eh ! c'eſt moi qui l'entends ?
J'en frémis. — Moi, qui veux que vous viviez cent ans,
A l'amitié, c'eſt faire outrage :
Eh ! quelle raiſon vous engage
A différer juſqu'à ce tems ?

DUPUIS, *d'un air embarraſſé.*

C'eſt par un ſentiment que vous croirez bizarre ;
(Quoique très vrai pourtant,) & qui n'eſt point ſi rare,
Mais que, dans la jeuneſſe, on n'a point, mon ami.
C'eſt la défiance des hommes,
C'eſt ce ſentiment ennemi
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi ;
Sur-tout dans le ſiécle où nous ſommes.

DES RONAIS.

Quoi ! c'eſt ce ſentiment...

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'ai toujours héſité
A vous ouvrir mon ame entiere,
Sur cette affreuſe vérité.
C'eſt une ſi cruelle & ſi triſte lumiere

A jetter sur l'Humanité,
Que je vous la cachois. — Ce n'est donc qu'à vous-même,
Qu'à cette indiscrette chaleur
Que vous mettez avec une imprudence extrême
A sonder malgré moi les replis de mon cœur;
Ce n'est qu'à vous-même, vous dis-je,
Qu'il faut vous en prendre, Monsieur,
Si vous me contraignez, en vous tirant d'erreur,
A vous éclairer, moins que je ne vous afflige.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Non, Monsieur, vous outrez les choses sûrement,
Et vous ne pensez pas aussi bizarrement?
Se peut-il que rien justifie
Sur moi, sur votre fille, un pareil sentiment?
Vous ne pouvez confondre injustement.

DUPUIS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, je me défie
De tout le monde absolument;
Je crains tous les humains, & tous également;
Et d'après ma philosophie,
Cette crainte est chez moi passée en sentiment.

DES RONAIS, *impétueusement.*

Eh! pourquoi donc, si cette crainte,

Cette peur chimérique est depuis plus d'un jour
Dans votre ame si fort empreinte,
Approuvâtes-vous mon amour ?
Pourquoi permettre à Mariane
De le payer d'un doux retour ?
Formiez-vous le projet cruel, qui nous condamne,
De faire & voir languir sans espoir nos amours ;
D'attacher le malheur aux plus beaux de nos jours ?

DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Tout au contraire. — Eh ! mon ami, mes vues
Vous doivent être assez connues,
Mais attendez ma mort qui ne peut pas tarder.
Toutes mes actions, (sans en excepter une,)
Tous mes arrangemens n'ont tendu qu'à fonder
Votre félicité commune :
Ma charge, où, comme un fils, je vous fais succéder,
Par tendresse... bien plus que pour votre fortune ;
Tout de mon amitié doit vous persuader.

DES RONAIS, *vivement, & avec une fierté honnête.*

Votre charge, Monsieur ! — C'est un trop foible gage
De votre estime & de votre amitié ;
Et sans votre agrément à notre mariage,

Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou plutôt, je dis davantage:
Pour blesser mon orgueil, vous en auriez trop fait.
Sans notre hymen, de quel droit en effet
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire, de vous, recevoir un bienfait? —
D'ailleurs, que faudroit-il, qu'en l'acceptant je fisse?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous enfin que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur,
Celui qui de mes maux est & veut être auteur?

DUPUIS, *avec une colère qu'il contient.*

Écoutez, Des Ronais: mon amitié vous passe
Des propos hazardés....

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Mais, quoi! n'est-il pas sûr?...

DUPUIS, *l'interrompant à son tour.*

Mais, prenez-y garde, de grace.
La passion vous rend injuste & dur.

DES RONAIS, *impétueusement.*

Quoi! vous me taxez d'injustice!
Vous m'accusez de dureté

Vous qui, conduit par votre ſeul caprice,
Montrez pour votre fille auſſi peu d'équité
Que peu de ſenſibilité! —
Quoi donc! indépendamment même
De l'amitié, de la tendreſſe extrême
Que vous dites pour elle avoir,
(Et que je veux croire ſincere,)
N'avez vous pas encore à remplir le devoir
A ſon égard, de Citoyen, de Pere?
Ne lui devez-vous pas?...

DUPUIS, *l'interrompant d'un ton ferme.*
Non, je ne lui dois rien;
(Baiſſant les yeux.)
Mais elle me doit tout. — Elle le ſçait très-bien;
Il ne me ſieroit pas d'en dire davantage.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*
Je ſai tout; & par elle. Et c'eſt avec courage,
Qu'elle-même m'a dévoilé....

DUPUIS, *l'interrompant avec vivacité.*
Que ma fille, en ce cas, & ſe juge, & ménage
La foibleſſe d'un cœur, dont l'amour eſt mêlé
De cette crainte...

DES RONAIS, *l'interrompant très-impétueuſement.*
Eh bien! ce n'eſt plus Mariane;
Je le veux, j'y conſens; ſoit. — Mais c'eſt un ami

Que d'un espoir flatteur vous avez endormi ;
C'est Des Ronais qui vous condamne ;
C'est moi, qui consumant ma jeunesse....

DUPUIS, *l'interrompant avec le dernier attendrissement.*

Attendez,
Mon cher enfant : je touche au bout de ma carriere ;
De grace mon ami, cédez,
Cédez à ma juste priere ;
Cédez à ma foiblesse, au moins, si vous voulez,
Si votre aveuglement fait que vous appellez
Foiblesse, mon trop de lumiere,
Et sans entrer dans l'examen....

SCENE V.

DUPUIS, DES RONAIS, MARIANE, *qui survient.*

DES RONAIS, *appercevant Mariane, & très-vivement.*

AH! Mariane! à notre hymen,
Ah! savez-vous quel terme, & qui me désespere,
Veut mettre Monsieur votre Pere ?
Ce terme est celui de sa mort.

MARIANE.

Est-il bien vrai, mon pere? Eh! quelle affreuse image?
Quoi! dans ce coup affreux du sort,
Vous prétendez que j'envisage, &c.

FIN.

LES VENDANGES
DE
LA FOLIE,
PROLOGUE-BALLET,

Fait pour précéder la représentation de Cocatrix, Tragédie pour rire.

AVERTISSEMENT.

Ce Prologue-Ballet est du plus grand effet théatral. Il a une singularité ; celle de faire passer des plus grands Airs au Vaudeville, & de ramener du Vaudeville à ces Airs majestueux.

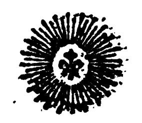
Ce Prologue n'a qu'un petit inconvénient, celui de la grande dépense.

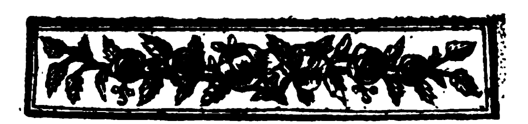
Comme il y a toute apparence que l'on n'entreprendra jamais de faire exécuter ce Prologue dans des Sociétés particulieres, l'on ne dit pas seulement à cause de l'excessive dépense que son exécution entraîneroit ; mais encore parce que, comme on le verra, ce Prologue n'a été fait que pour une fête donnée à un grand Prince, l'on n'a donc pas jugé à propos d'en mettre ici la Musique en entier ; *mais l'on s'est contenté de l'indiquer simplement, de maniere que si l'on vouloit cependant l'exécuter dans quelque Cour, la chose devînt possible*, en recourant aux Opéra, dont toute la Musique de ce Prologue est tirée, & cela par les indications que l'on donne des Airs, & qui suffiroient pour tirer une partition de la Musique de ce Prologue.

La disposition de cette Musique a un petit *coin de singularité*, en ce que commençant par

un morceau sublime, tel que le Chœur de *Brillant Soleil*; elle descend, par des nuances ménagées, jusqu'au *Vaudeville*; remonte à d'autres grands morceaux de Musique, & s'abaisse & revient encore au Vaudeville.

Le format de cette Édition d'ailleurs, ne permettoit pas d'imprimer cette Musique en entier, de laquelle le Lecteur eût été fatigué & excédé. C'est pour accorder tout, que l'on a employé de simples indications seulement.





LES VENDANGES DE LA FOLIE.

OUVERTURE DE PLATÉE, *de Rameau.*

Lent.



PREMIERE ENTRÉE.

Quatre Vendangeurs & quatre Vendangeuses entrent en dansant.

Un Coriphée & le Chœur des Vendangeurs se rangent sur les deux aîles du Théâtre.

GAVOTTE DE *Rameau*, *pour les Vendangeurs & Vendangeuses.*

Violons & Flûtes. *Fort.* *Doux.*





PAS DE DEUX.

L'Air est des INDES GALANTES, Acte des Incas.

Loure.



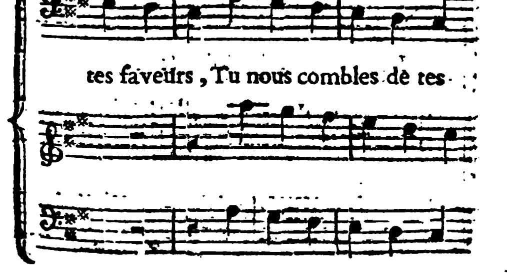
BRILLANT SOLEIL, des Indes galantes.

UN CORIPHÉE.




les Buveurs dans l'alle - gres- - -


- - - - se, Tu nous combles de


tes faveürs, Tu nous combles de tes


fa - - veurs, Et tu ré-
fort.
pands . . . . dans tous les cœurs
doux
Les plaisirs, la joie & l'i-

vres- - -se, les plaisirs, la

joie & l'ivres- - - - - se.

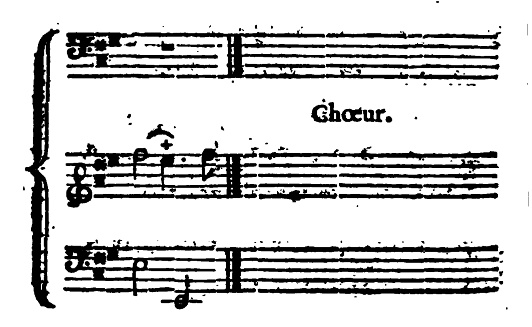
fort.

Et tu répands



dans
tous les cœurs, les plaisirs, la
doux.
joie & l'i- vres-


se ; les plaisirs, la joie
& l'i- - vres- - se,
fort.



Nota. *Ceux qui voudront faire exécuter le Chœur qui doit suivre le Récitatif du Coriphée, prendront celui de* Brillant Soleil des Indes galantes de feu M. RAMEAU, *auxquels ils adapteront lesdites paroles.*

II. Air pour les Vendangeurs & Vendangeuses.

L'Air est des INDES GALANTES.

Violons & Hautbois.



PAS DE DEUX IVROGNES.

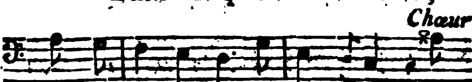
Air Polonois des INDES GALANTES.

Gravement.



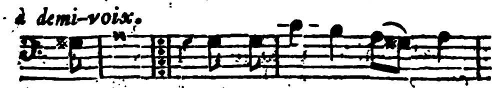
DANS l'Empire des Bourbons,

Chœur



Bacchus a planté ses vi- gnes. Dans

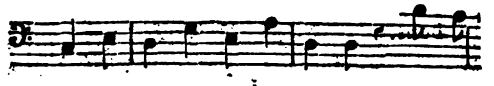
à demi-voix.



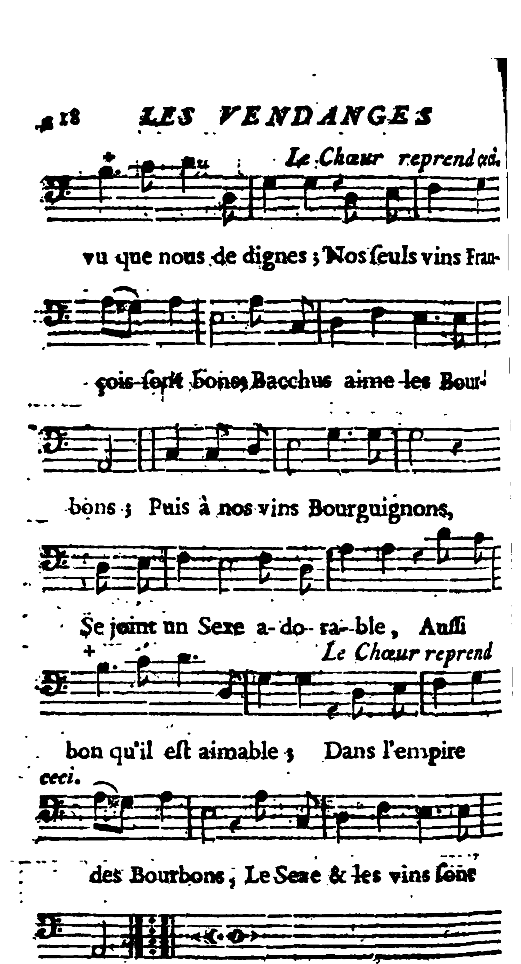
l'Empire, &c. Nos seuls vins François sont



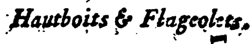
bons, Bacchus aime les Bourbons,



Grand Dieu, de tes biens insignes, tu n'as


Le Chœur reprend ceci.
vu que nous de dignes ; Nos seuls vins Fran-
çois sont bons, Bacchus aime les Bour-
bons ; Puis à nos vins Bourguignons,
Se joint un Sexe a-do-ra-ble, Aussi
Le Chœur reprend
bon qu'il est aimable ; Dans l'empire
ceci.
des Bourbons ; Le Sexe & les vins sont
bons.

CONTREDANSE DE PIGMALION.

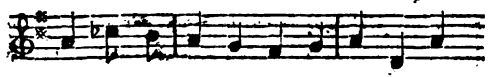




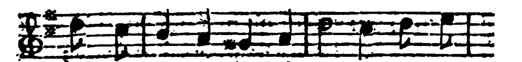
VAUDEVILLE.



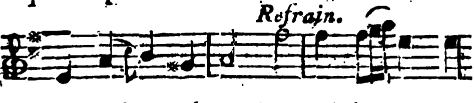
CHANTONS le Dieu de la vendange,



Que ſous ſes loix l'Amant ſe range, Puiſ-



que le plus ſouvent Vénus Doit ſes con-

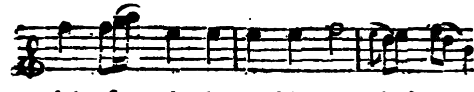


quê- tes à Bacchus. On rend la vie ai-



mable, En paſ-ſant tour-à-tour, Des





plai - ſirs de la table aux plaiſirs de



l'Amour.

Un peu de vin rend plus jolie,
Le vin donne de la ſaillie,
Le vin fait dire de bons mots,
Et tenir de galants propos.
On rend la vie, &c.

Le vin rend l'Amant intrépide,
Il rend l'Amante moins timide;
A l'un il fait tout hazarder,
A l'autre, il fait tout accorder.
On rend la vie, &c.

Entre deux ou quatre Convives,
Le vin rend les ſçenes plus vives;
Un petit ſouper libertin
Vaut cent fois mieux qu'un grand feſtin.
On rend la vie, &c.

Le Vin dans le ſommeil vous plonge,
Ce ſommeil vous fait naître un ſonge
Qui vous revient pendant le jour,
Et qui fait naître enfin l'amour.
On rend la vie, &c.

DEUXIEME

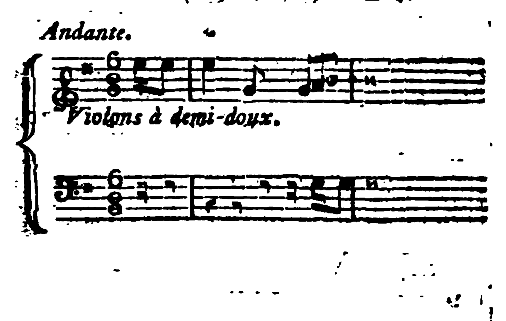
DEUXIEME ENTRÉE.

Un Prélude annonce Silene. Quatre Gagistes, habillés en Faunes, apportent Silene sur des thirses entrelassées. Silene est endormi, tenant négligemment d'une main une coupe vuide & renversée; sa tête est penchée sur l'autre main. Il est environné de six Danseurs, habillés en Faunes comme lui, & qui dansent le Prélude suivant.

PRÉLUDE.

AIR DE PLATÉE.

Andante.



Une VENDANGEUSE, *avec le Choeur alternativement.*

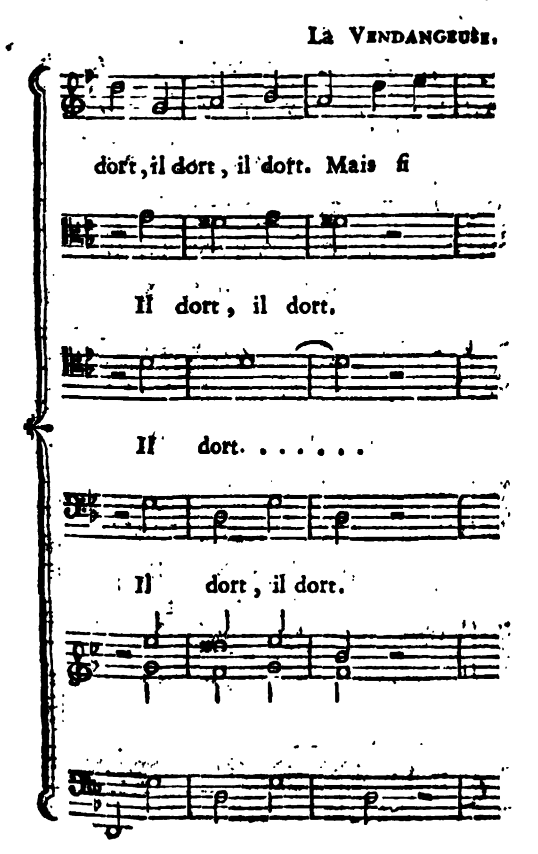
Air : *Du sommeil de Dardanus.*

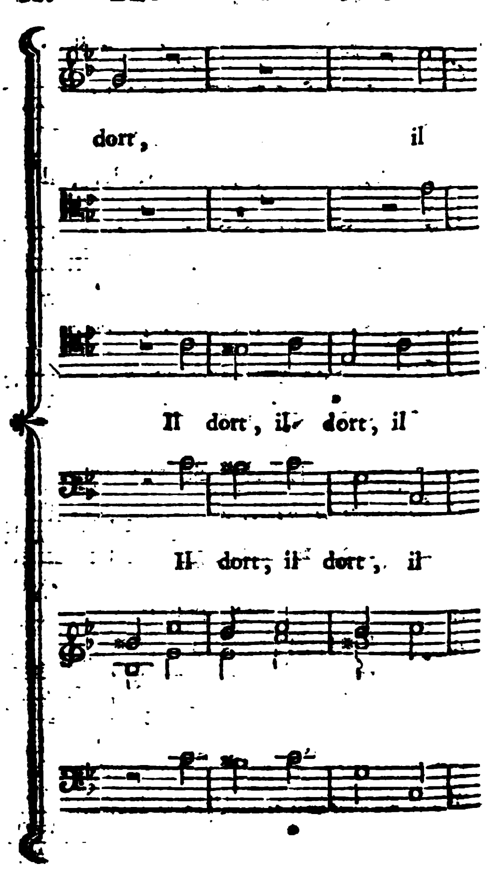



Ses yeux sont fermés, il dort.
Il
Il

CHŒUR.




La Vendangeuse.
dort, il dort, il dort. Mais si
Il dort, il dort.
Il dort. . . . .
Il dort, il dort.


dort,
il
Il dort, il dort, il
Il dort, il dort, il

La VENDANGEUSE.

Redressant la coupe de Silene & y versant du vin.




le réveil- le, voyez à pré-

CHŒUR.




le réveil- le, voyez à pré-

CHŒUR.




S'il dort, s'il dort, s'il dort,
s'il dort,
s'il dort
s'il dort,

La Vendangeuse,

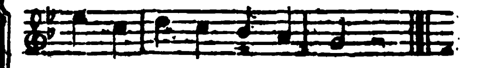
Pendant le Chœur, Silene boit.



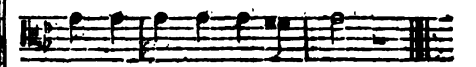

mort, Le bon-homme n'est pas mort,
Le bon-homme n'est pas mort,
Le bon-homme n'est pas mort,
Le bon-homme n'est pas mort,


Le bon-homme n'eſt pas mort.
Le bon-homme n'eſt pas mort.
Le bon-homme n'eſt pas mort.
Le bon-homme n'eſt pas mort.

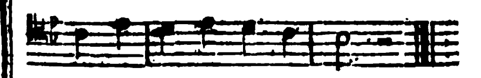

mort, Le bon-homme n'est pas mort,
Le bon-homme n'est pas mort,
Le bon-homme n'est pas mort,
Le bon-homme n'est pas mort,



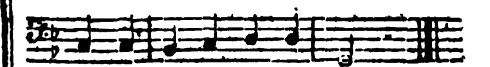
Le bon-homme n'eſt pas mort.



Le bon-homme n'eſt pas mort.

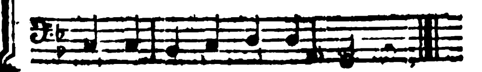


Le bon-homme n'eſt pas mort.



Le bon-homme n'eſt pas mort.





SILENE.

QUAND je ſuis ſans vin, je ſom-

meille, Je dors, quand mon vin eſt fi-

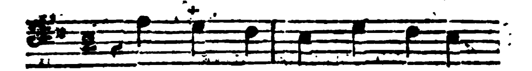
ni : Mais le glouglou de la bou-

teille, Par ſon bruit charmant me ré-

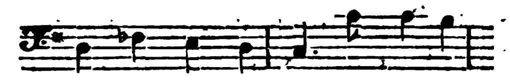
veille, Le glou,glou,glou, glou, le glou,

glou de la bou-teil-le, Par ſon bruit

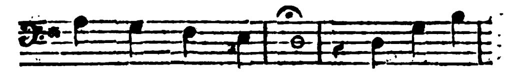
charmant me ré-veil le,



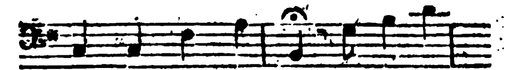
Et jen bois mieux quand j'ardor-



mi, Et j'en bois mieux, Et j'en bois



mieux quand j'ai dormi, - Et j'en bois



mieux, quand j'ai dor-mi, Et j'en bois



mieux quand j'ai dor-mi, quand j'ai dor-

CHŒUR.


Il boit mieux quand il a dor-
Il boit mieux quand il a dor-
Il boit mieux quand il a dor-
mi. Il boit mieux quand il a dor-


mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-

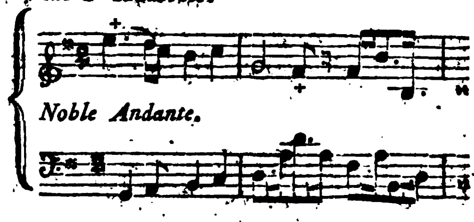

mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-
mi, Il boit mieux quand il a dor-


mi, quand il a dormi, quand
mi, quand il a dormi, quand
mi, quand il a dormi, quand
mi, quand il a dormi, quand


il a dormi.
il a dormi.
il a dormi.
il a dormi.

AIR DE LA GUIRLANDE, PANTOMIME.

Violons & Hautbois.



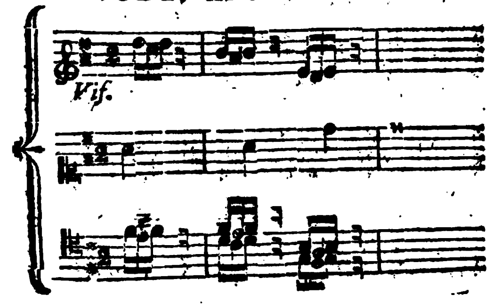
Tous.

AIR GRACIEUX.

Flutes, Violons à demi.

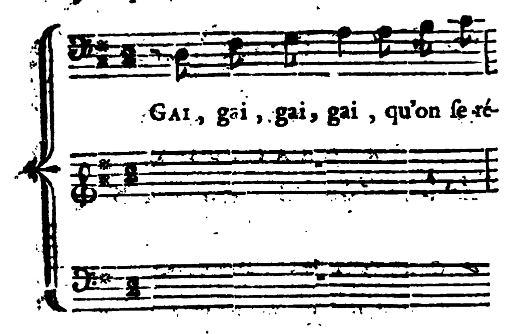


PRÉLUDE; AIR DE PLATÉE.



SILENE, *très-gai.*

Pendant que SILENE *chante cet Air, les six Danseurs qu'il a amenés avec lui, font l'exercice du verre & de la bouteille, à mesure qu'il chante.*





fans


Gai.
fans de Bacchus, Prenez
de la main droite une bou-teille,
& de l'autre un verre, Te-


nez, haut le
coude, donnez, por-tez le
vin au nez, Ad- mi - rez sa cou-


leur ver-meil -le. Trinquez,
Choquez, bénif-
fez le Dieu de la Treille



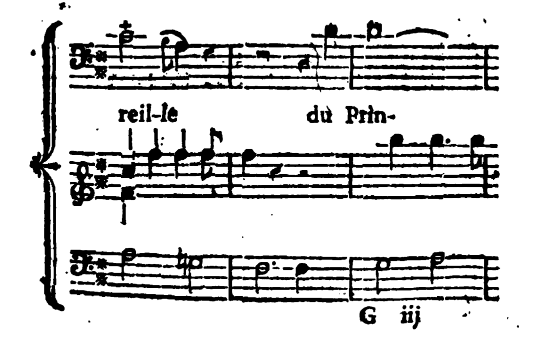
Ouvrez la bou- - - che,
al- lez, sa- - - blez
re- pre- nez vi- te la bou -teil-le,



haus-ſez, ver-



ſez, buvez la ſanté ſans pa-



reil-le du Prin-



CONTREDANSE DE LA GUIRLANDE.



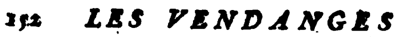
TROISIÈME ENTRÉE.

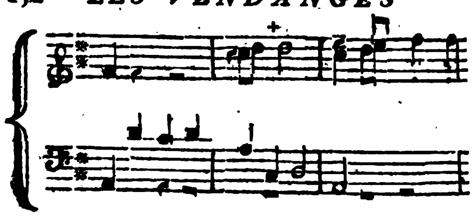
La Folie arrive sur un char en traîneau, sur lequel est un tonneau : le char est tiré par deux tigres caparaçonnés aux armes de la Folie, avec tous ses attributs ; leurs têtes sont armées de girouettes, de petits moulins d'enfans, &c. La Folie est debout sur le tonneau, tenant de la main droite un thirse, & de la gauche sa marote.

Le Chartier de la Folie chante les premiers mots de son Air ; il est interrompu par la Symphonie.

AIR, de l'Opera de Pigmalion.





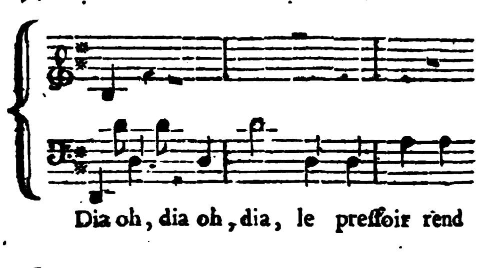





Viol.
Petites Flutes.
Bassons. Basses.

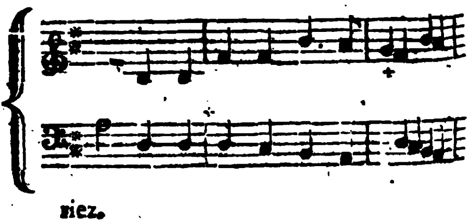



Le Chartier.
Dia oh, dia oh, dia, il y
a bonne Ven - dange, bonne
Vendange, il y a


Dia oh, dia oh, dia, le pressoir rend

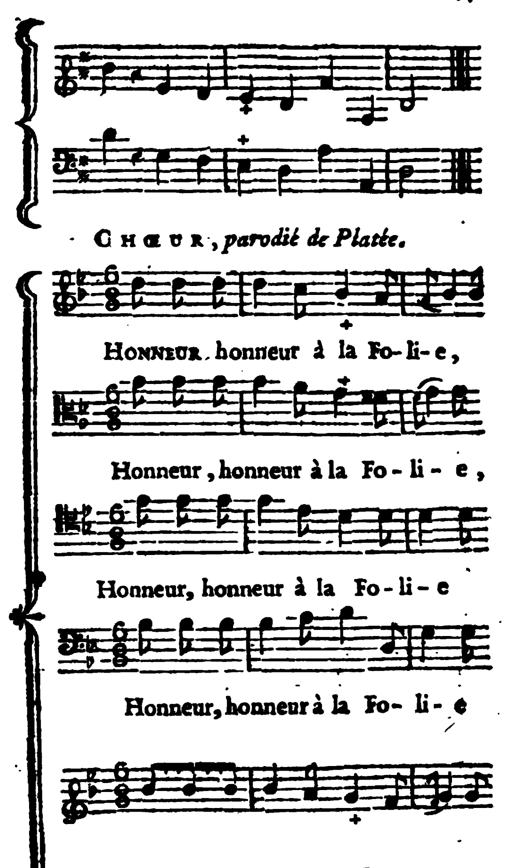

comme un Ange ; riez, Vendan-

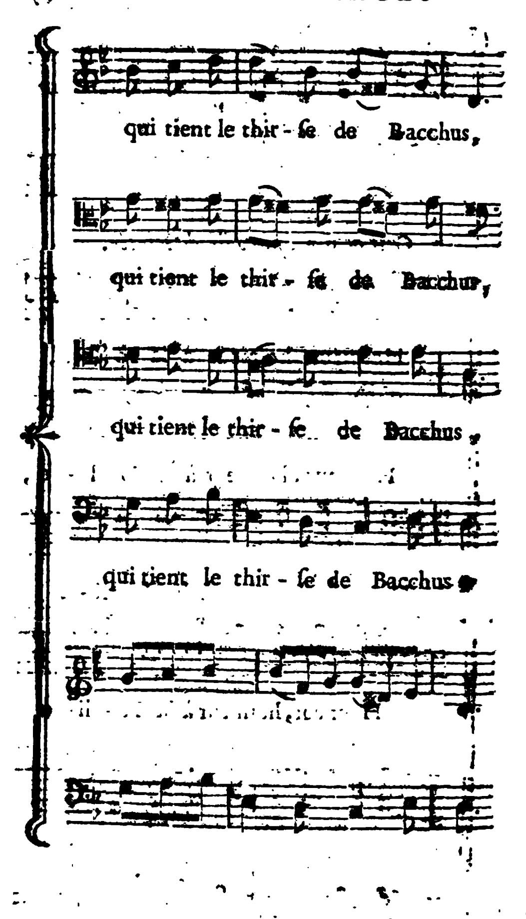

geurs, riez hau- riez hau-


riez.


Aprèsça,qu'on trouve é-
trange , qu'ayant bu du vin nou-
viau, dia oh . dia oh, dia oh, j'envoyons
au dia , dia , dia , j'envoyons


au dia - - ble , dia hu-
riau , dia huriau.


CHŒUR, parodié de Platée.
HONNEUR, honneur à la Fo-li-e,
Honneur, honneur à la Fo - li - e,
Honneur, honneur à la Fo - li - e
Honneur, honneur à la Fo- li- e


qui tient le thir - se de Bacchus,
qui tient le thir - se de Bacchus,
qui tient le thir - se de Bacchus,
qui tient le thir - se de Bacchus.


honneur, honneur à la Fo-li-e, qui
honneur, honneur à la Fo-li-e, qui
honneur, honneur à la Fo-li-e qui
honneur, honneur à la Fo-li-e, qui


tient le tire, le tire, le
tient le tire, le tire, le
tient le tire, le tire, le
tient le tire, le tire, le

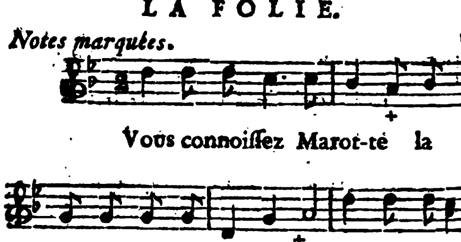

tire, qui tient le thirſe de Bac-
tirė, qui tient le thirſe de Bac-
tire, qui tient le thirſe de Bac-
tire, qui tient le thirſe de Bac-


chus. Qui tient le tire, le tire, le
chus. Qui tient le tire, le tire, le
chus. Qui tient le tire, le tire, le
chus. Qui tient le tire, le tire le

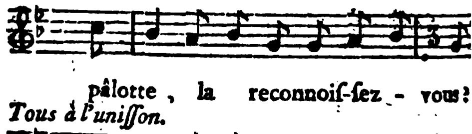

tire, qui tient le thirſe de Bacchus.
tire, qui tient le thirſe de Bacchus.
tire, qui tient le thirſé de Bacchus
tire, qui tient le thirſe de Bacchus.

LA FOLIE.

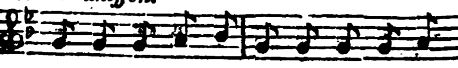
Notes marquées.

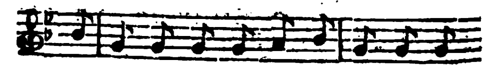


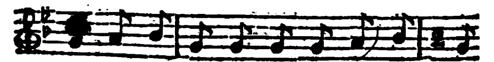


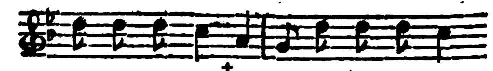


Tous à l'uniſſon.











tretous.

Air pour la suite de la Folie.

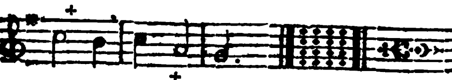
DE PLATÉE.



nasse, où j'ai vendan-gé là.

le vin ly-ri-que, le vin comique, le vin.





tonneau que voilà.

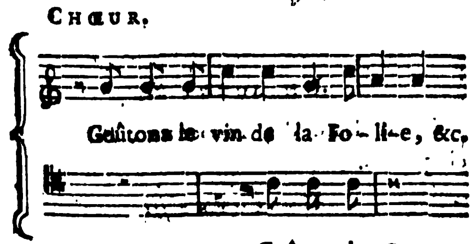
Silene à cet endroit, s'avance auprès du tonneau, tenant sa coupe de la main gauche, & de l'autre un forès d'or pour percer le tonneau, & chante :

DE ZOROASTRE, *de Rameau.*





CHŒUR.



Le Chœur qui s'ajoute ici, est dans l'Opera de Zoroastre de Rameau.

Aussi-tôt que Silene approche son forêt du tonneau, il se défonce par en haut seulement; il en sort trente ou quarante Manuscrits, que Silene d'abord & les hommes & les femmes de sa suite ramassent, & desquels ils lisent les titres. Ils les jettent ensuite avec dépit, colere & dedain.

SILENE, *avec surprise.*

Quel diable de vin!

(*Il lit.*) Arlequin Eunuque noir, Tragédie en deux actes.

UN AUTRE *lit.*

Les Voluptés de la chasse du loup, Comédie larmoyante en un acte.

UN AUTRE *lit.*

Cocatrix, Tragédie Arabe, en trois scenes.

UN AUTRE *lit.*

Le Massacre des Innocens, Pastorale en cinq actes.

UN AUTRE *lit*

Le Galant enceinte, ou les Amans déguisés, Farce en Vaudevilles & en un acte.

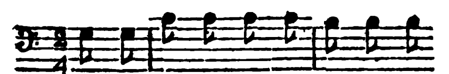
UN AUTRE *lit.*

Les agrémens du Viol, Divertissement divisé en six Entrées de ballet.

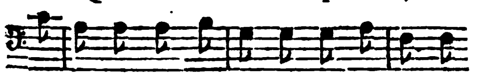
SILENE

SILENE, *avec fureur.*

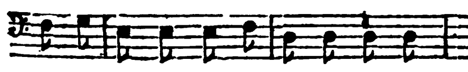
AIR, *Des Trembleurs d'Isis.*



QUEL vin ! ce sont des parades, de



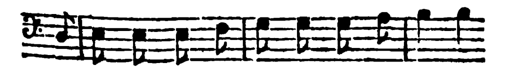
froides ar- le-qui- nades; quel amas de



piéces fades ! ah ! dé-jà l'en-nui me



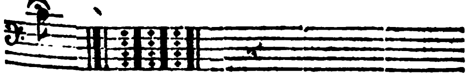
prend ! Amis, voulez-vous m'en croire ? Sau-



vons-nous vîte, allons boire, laissons ce vin



à la Foire St. Germain ou St. Lau-



rent. *Silene & sa Suite se sauvent.*



De l'Opera de Castor & Pollux.

LA FOLIE, *à sa Suite.*

Laissez, laissez aller ces ivrognes-là; & qu'on me tire mes Acteurs de mon tonneau.

On défonce alors le tonneau par en bas, on en tire un Pierrot, une Percette, un Arlequin, un Acteur & une Actrice habillés à la Romaine, & un Docteur, le tout de paille.

LA FOLIE.

Tenez, tenez, portez-moi tous ces Comédiens-là à la Répétition, & qu'on me les anime. Ils n'auront pas oublié leurs Rôles, ceux-là. Je voudrois bien être aussi sûre des autres.

Le Chartier de la Folie & ses Suivans jettent ces Figures de paille dans son char; le Chartier monte sur son Siége, & quand il est prêt à partir, la Folie lui dit:

Attendez, attendez, il faut prendre au hazard de ces Farces pour les faire jouer.

Tenez, jouez-moi cela. COCATRIX, TRAGEDIE; cela fera rire. Partez vîte.

Le Char de la Folie part avec toute sa Suite.

COCATRIX,

TRAGÉDIE

AMPHIGOURISTIQUE,

En cinq Scènes.

AVERTISSEMENT
TRÈS-SÉRIEUX.

QUOIQUE *la Tragédie amphigourislique, que l'on va lire, ait été souvent représentée avec le plus grand applaudissement, l'on n'en a jamais pourtant entendu le* sens. *Les Spectateurs, les Acteurs & l'Auteur lui-même, ne l'ont jamais compris. S'il étoit possible que les Lecteurs le pénétrassent, l'on seroit alors assûré du succès le plus décidé. Mais si cette Pièce ne sauroit, par cette raison, enlever tous les suffrages, elle a, d'un autre côté, l'avantage de ne pouvoir être critiquée avec équité; vû cet axiome de Droit, qui dit :* qu'il est injuste de juger sans entendre.

Des Caustiques de mauvaise foi ont prétendu que ce Drame n'étoit point original. *Ils soutiennent malignement que c'est* un plagiat universel *des plans, de la conduite, des situations, des caractères & du stile d'une honnête quantité de*

Tragédies. L'on va voir clairement le dol & la foibleſſe de cette allégation riſquée ſans preuves; peu de mots ſuffiront pour y répondre d'une maniere fort ſatisfaiſante. Si l'on eût pillé les Dramatiques en queſtion, leurs plaintes ſe ſeroient fait entendre de tous les côtés; leurs Préfaces en auroient été ſemées; les Journaux remplis; leurs amis auroient crié à l'injuſtice, & le Public en eût été informé. Mais ces Meſſieurs, bien loin de réclamer les morceaux qui paroîtroient avoir quelque légère reſſemblance avec les endroits les plus touchans de leurs Poëmes, ſe ſont toujours choqués, au contraire, lorſqu'on a voulu les comparer à ceux de la Tragédie amphigouriſtique, que l'on donne aujourd'hui. Cette accuſation de plagiat *tombe donc d'elle-même, n'eſt qu'une honnêteté littéraire; & par conſéquent, cette Pièce reſte inconteſtablement* très-Originale.

Dans la plûpart des Préfaces & des Avertiſſemens, les Auteurs ſe font preſque toujours un pénible effort, pour parler d'eux-mêmes d'abord, & de ce qui les touche perſonnellement.

Ils ont ensuite la bonté d'en venir à ce qui peut intéresser le Public. Pour ne pas s'éloigner ici d'une méthode aussi judicieuse & aussi-polie, l'on va finir cet Avertissement-ci, par prévenir ceux qui voudroient représenter cette singulière Tragédie : 1°. Qu'elle peut être jouée à deux. Le premier Acteur, qui fait le rôle du Héros, le doit jouer dans le grand tragique. Le second Acteur joue, en charge, les rôles du Confident, du Roi & de la Reine. Avec des habits arrangés exprès pour cela, l'on a plus de temps qu'il n'en faut, pour se travestir dans une coulisse. 2°. Il est indispensable de donner ici un avis salutaire sur deux Acteurs muets de cette pièce ; ce sont les Asnes. *Il est essentiel de les choisir dociles, ces Acteurs-là. L'on a vu, plus d'une fois, le Héros & le Confident, démontés & jettés à terre, par ces Comédiens-là, qui étoient neufs au Théâtre, & qui ne connoissoient pas assez leurs planches.*

Enfin, comme la clarté *n'est pas la partie la plus brillante de cette Tragédie, il faut obser-*

ver de ne point manquer de faire débiter, auparavant la représentation, par le premier Acteur, le Discours qui suit, dont les beautés, la finesse, l'éloquence, la vérité & l'érudition, préviendront, sans aucun doute, en faveur de la Pièce, le Spectateur, en faisant semblant de vouloir l'instruire de ce qu'il est nécessaire qu'il sache pour l'intelligence du sujet.



DISCOURS, avant COCATRIX.

MESSIEURS,

JE commencerai par vous faire des excuſes, de vous adreſſer un Diſcours *ſérieux*, *ſavant* & *néceſſaire*; vous qui n'aimez que la gaieté, qui eſtimez médiocrement un Pédant, & qui ne faites cas que du ſuperflu. Cependant, l'éclairciſſement indiſpenſable de deux faits *de la Tragédie de Cocatrix*, m'oblige malgré moi, de vous donner cette petite corvée-là. Le premier de ces faits, établit la naiſſance d'Amatrox; & le ſecond, quel étoit le dernier ſupplice chez les Arabes. Hahamis Benbrek, ſi fou, Hiſtorien Arabe, le Tite-Live de ſa Nation, fait *Amatrox* originaire de la Ville de la Charité ſur Loire; il ne dit rien de ſon pere; deux Chroniqueurs de ce tems l'accuſent d'avoir été Bailli de cette Ville; mais l'on doit préſumer que c'eſt une calomnie; & *Amatrox*, le grand

Amatrox, n'auroit pas voulu naître d'un pere comme celui-là. Quelques autres Ecrivains, plus judicieux, lui donnent, entre une douzaine d'autres peres, *le Druide Adamas*; & c'est vraisemblablement là le véritable, puisqu'il paroît le plus convenable à la dignité du Héros, & qu'il a été le plus commode à l'Auteur de la Tragédie. Sa grand'mere étoit *Augusta*, nom célébre, mais famille presqu'éteinte. On ne sçait dans quel tems il vivoit; on conjecture pourtant que ce peut être depuis la 9me. jusqu'à la 289me Olympiade, entre la 18me & la 637me année de la fondation de Rome; mais, ce dont tous les Historiens conviennent, c'est qu'il vint au monde, le corps couvert de poil, & l'épée à la main.

Avant de passer au second fait, il est nécessaire d'expliquer quel étoit le crime qui faisoit condamner au dernier supplice chez les Arabes. Les Rois de ces climats sont jaloux à l'excès de la pureté de leur sang, & ne veulent y souffrir aucun mêlange. Un Etranger, quelque Héros qu'il

soit, qui conçoit la pensée seulement de se mêler au sang Royal, soit *par le mariage*, ou autrement, est condamné au dernier supplice. *Et le fait est, que ce supplice est le chatouillement à mort*, le plus ignominieux & le plus infâmant chez cette Nation barbare. On livre le criminel aux Conseilleres du Roi, *grandes Chatouillantes de la Couronne*. Ce sont de grandes femmes de 19 à 20 ans, blanches, belles mains, doigts de fuseau & exercés, dressées dès leur plus tendre jeunesse *à chatouiller à mort*.

L'on n'imagine point à Paris, où heureusement l'on n'est chatouillé qu'imparfaitement, quelle légéreté & quelle souplesse ces femmes ont dans les doigts; la finesse de leur toucher, la prestesse de leurs mains; & jusqu'à quel degré de perfection elles portent l'art du chatouillement; puisqu'un criminel, quelque robuste qu'il puisse être, est par elles expédié en un petit quart-d'heure. Le Ciel veuille vous garder, Messieurs, de tomber dans leurs mains.

PERSONNAGES.

COLORAX, *Roi de l'Arabie Pétrée.*

COCATRIX, *Mere de Colorax.*

AMATROX, *Héros inconnu, qui se trouve petit-fils de Cocatrix.*

VORTEX, *Confident d'Amatrox.*

GARDES.

Deux ASNES, *sur lesquels Amatrox & Vortex sont montés pendant la premiere Scène.*

La Scène est-là quelque part, dans cette Arabie Pétrée, dans le Palais de Colorax.



COCATRIX,

TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AMATROX, VORTEX, *montés sur deux ânes, exercés & rompus au Théâtre.*

AMATROX.

Après trois ans de guerre, alarmés par les Scithes,
Mes Soldats ont flétri les Neveux des Lapithes;
Et vengeurs du second viol d'Athénaïs,
Ont, de leur sang impur, rougi le Tanaïs. —
Les fuyards sont suivis par mon Infanterie;
Et donnant du relâche à ma Cavalerie,
J'enlève aux ennemis ces deux coursiers fougueux,
De mon triomphe auguste, ornement fastueux.
La victoire & la rage, & la mort & la peste,
Du camp, déja desert, ont moissonné le reste.

Nos ennemis vaincus ont demandé des fers ;
Enfans incestueux du Tyran des Enfers.

VORTEX.

Cessez, Seigneur, cessez de répandre des larmes,
Car si...

AMATROX, *l'interrompant.*

Vortex, apprends mes brûlantes alarmes ;
Prends pitié de mes feux, de mon cœur & de moi ;
J'aime...

VORTEX, *l'interrompant.*

Qui, Seigneur ? qui ?

AMATROX.

La mere de ton Roi.

VORTEX, *reculant d'épouvante.*

Dieux !

AMATROX.

Ah ! de mon amour, connois la violence,
Mes transports, mes langueurs, mes plaintes, mon silence ;
Mes soupirs retenus ; mes sanglots, mes douleurs ;
Mes yeux toujours noyés de larmes & de pleurs ;
L'insensibilité de l'objet que j'adore.
O mort ! finis mes maux. Toi seule, je t'implore.

Je te cherchai cent fois, dans l'horreur des combats ;
Je la portois par-tout, & ne la trouvois pas.
Mon désespoir n'a fait que me couvrir de gloire.——
Né près des champs heureux arrosés par la Loire,
Un Berger m'éleva, sans m'éclaircir mon sort ;
Je n'étois point son fils ; & ce Berger est mort.
Il est mort, sans m'avoir dévoilé ma naissance.

VORTEX.

Grand Amatrox, hélas! votre divine essence
Nous découvre un Héros, & nous cache un mortel,
Qui mérite à la fois & le Trône & l'Autel.

AMATROX.

J'ai connu mon ayeul, sans connoître mon pere,
J'ai vu même, j'ai vu la mere de ma mere.
Le reste étant caché, mon esprit curieux
Sur mon sort emphatique interrogea les Dieux.
Près du bois de Boulogne, un Oracle amphibie
Me fait chercher un cœur au fond de l'Arabie ;
D'un air d'Apocalypse, un Prêtre a dit ces mots,
Au milieu de la nuit, du tonnerre & des sots :

Le sort à des climats arides
Destine tes pas foudroyans ;

Mais si Diane, aux deux Atrides,
Donne des mouches cantarides,
L'amour t'aplanira les rides
De la mere des vrais Croyans.

Un Oracle si clair, fruit de l'intempérance,
A mon cœur fanatique eût rendu l'espérance;
Mais un songe, Vortex, en corrompt les douceurs,
Ecoute; & tu verras le comble des horreurs!
Je dormois tout debout au sein de l'Allemagne,
Lorsqu'à mes yeux ouverts, l'Empereur Charlemagne
S'offrit, pâle & défait. (Tel paroît dans Tonneins,
Le démon de la chair, vaincu par des Nonains.)
Son front n'étoit plus ceint de la triple couronne;
Des cadavres sanglans environnoient son Trône;
Sur lui la mort levoit sa faulx, & de son flanc
Le désespoir poudreux couloit avec son sang.
Tremble, fier Amatrox, m'a-t-il dit, d'un air morne;
Ton destin s'accomplit, tu vois le Capricorne;
Le Zodiaque est là... Mais Mercure est ici.
Il dit, & tout-à-coup le Soleil obscurci,
Des voiles de la nuit enveloppant la terre,
Me laisse à la merci des vents & du tonnerre.

VORTEX, *très-effrayé & revenant de sa peur.*

Ce que vous dites-là, Seigneur, est-il bien vrai ?
Depuis ce tems, resté, par votre ordre, à Cambrai,
J'ignorois le destin de votre auguste tête.
Mais, s'il vous plaît, Seigneur, contez-moi la tempête,
Qu'on m'a dite cent fois.

AMATROX.

Très-volontiers. — Achmet
Venoit de détrôner le Sultan Mahomet ;
Mais il voyoit toujours nos côtes infestées
Par d'infâmes brigands, protecteurs des athées ;
Pour les exterminer, il arma sur les eaux
Les monstres, les Tritons, & cent mille vaisseaux.
Sous mes ordres, bientôt le vent enfla leurs voiles ;
Le Firmament, pour moi, prodiguoit ses étoiles.
Castor, Pollux, Thétis, & Neptune & Vénus,
Secondoient mes desseins, à moi-même inconnus.
Mais le troisieme jour, de leurs prisons profondes,
Les Aquilons sortis, souleverent les ondes ;
Les élémens, la nuit, la foudre & les éclairs,

En tourbillons de feux obſcurciſſent les airs.
La Mer portant ſes flots juſqu'au Ciel empirée;
Inonde Jupiter ſur la voûte éthérée;
Le tonnerre eſt mouillé. — Les abîmes ouverts
Ouvrent à nos vaiſſeaux la route des Enfers;
La flotte eſt engloutie, & ſur une chaloupe
Les vagues m'ont jetté, ſeul à la Guadeloupe;
Voilà quel fut mon ſort.

VORTEX.

Mais, quittant ces climats
Où vous aviez porté vos malheurs & vos pas,
A la Cour des Sultans, cherchant votre naiſ-
ſance,
Ne s'eſt-il point offert quelque reconnoiſſance?
Avez-vous retrouvé votre pere, une ſœur,
Un frere... un...

AMATROX, *l'interrompant.*

Du deſtin, vois toute la noirceur:
Je rencontre à Tunis une femme galante,
Et c'étoit...

VORTEX.

Achevez.

AMATROX.

C'étoit ma propre Tante.

VORTEX, *en criant.*

Juſte ciel!

AMATROX.

Mais, hélas! mon amour aujourd'hui
Me fait tout oublier ; & je ne vois que lui ;
Lui ſeul me fait goûter le prix de la victoire.
Toujours loin de tes yeux tu ſais quelle eſt ma
gloire ;
Ce fer ſeul fit le ſort de tous les Potentats
Près de qui ma valeur avoit porté mes pas ;
Ton Monarque en a fait l'heureuſe expérience.
Que Cocatrix, ſa mere, en ſoit la récompenſe.

VORTEX.

Seigneur, qu'oſez-vous dire ? ah ! formez d'autres
voeux,
Dignes de l'un, de l'autre, & dignes de tous
deux !
Bien loin qu'à vos deſirs, mon Empereur défére,
Craignez tout, & fuyez l'un & l'autre hémiſphère.
Pouvez-vous ignorer, ou ferez vous changer,
La Loi, dans ces climats, preſcrite à l'Etranger ?
S'il tente de s'unir au ſang de nos Monarques,
Il voit trancher les jours que lui filoient les
Parques,
Non par le fer, le feu, les eaux, ni le poiſon ;
Mais on le fait périr dans une pamoiſon ;
On le fait expirer ſous les doigts d'une femme ?
Dans les chatouillemens, le coupable rend l'ame ;

Un rire immodéré précipite ſon ſort ;
Et l'excès du plaiſir le conduit à la mort.
Ceſſez donc d'aſpirer à cet himen illuſtre :
Déja la Reine atteint à ſon ſeizieme luſtre :
Et ſes yeux...

AMATROX, *l'interrompant.*

Ses beaux yeux, en dépit des cenſeurs,
Attireront toujours les vœux des connoiſſeurs.

VORTEX.

Mais, cependant, Seigneur,...

AMATROX, *l'interrompant d'un air myſtérieux.*

Va diſpoſer la Reine
A ſeconder pour moi la brigue ſouterraine.

VORTEX.

Si ſes jours avancés...

AMATROX, *l'interrompant.*

Qu'elle ne penſe pas
Que ſon âge jamais terniſſe ſes appas.
Sa virile beauté dément ſon baptiſtaire. —
Ami, tu vois mon cœur ; je n'ai rien pu te taire.
J'honore ta prudence, & reconnois tes ſoins.
Je t'aime d'autant plus que je t'eſtime moins.

Ils deſcendent de deſſus leurs ânes. Amatrox lui donne la bride de ſon âne, avec une grande nobleſſe & beaucoup de dignité.

Dans le Palais des Rois, conduisez ma monture;
Et pendant son dîner, faites-lui la lecture;
Allez,

VORTEX.

Eh mais, Seigneur...

AMATROX.

Quoi, Seigneur?

VORTEX.

Monseigneur,
La faudra-t-il après mener chez le baigneur?

AMATROX, *d'un air auguste.*

Sortez.

SCENE II.

AMATROX, *seul.*

Sur moi, le Ciel épuise ses miracles.
Périssent, à la fois, Boulogne & ses Oracles!
J'adore Cocatrix; & si j'en suis aimé....
Dans des gouffres profonds je me vois abîmé;
Cocatrix, tes faveurs m'ouvrent un précipice,
Et du chatouillement j'entrevois le supplice.
Un Etranger ne peut aspirer à ton cœur;
Une cruelle Loi s'oppose à ton vainqueur...
Il n'importe;... étouffons notre douleur amere;
Le Roi paroît... Allons, demandons-lui sa mere,
Quand il devroit...

SCENE III.

COLORAX, AMATROX, GARDES.

COLORAX, *parlant aux Gardes & à la Cantonade.*

Abben, que chaque Citoyen
S'apprête à célébrer son triomphe & le mien.—
S'adressant à Amatrox.
Guerrier, dont le bras seul vient d'affermir mon Trône,
Sois César, dans mon camp; à ma Cour, sois Pétrône;
Ministre de ma foudre & de mes voluptés,
Que Mars & que l'Amour marchent à tes côtés. —
Après le gain sanglant de trente-trois batailles,
Fais naître le plaisir du sein des funérailles.
Fais, dans les voluptés plongeant toute ma Cour,
De l'Arabie entiere, un Sérail à l'Amour.
Repeuplons un pays qu'a désolé la guerre;
Et faisons des enfans au reste de la Terre.
Avouons-le, Amatrox : il est beaucoup plus grand
D'être pere & fécond, que d'être Conquérant.
L'un se reproduisant, lorsque moins il y songe,

Vous

Vous tire du néant; l'autre vous y replonge.
Le premier donne l'être, & le second la mort. —
Farouches Conquérans, fiers arbitres du sort,
Le carnage & le sang sont vos vertus guerrieres.
Je leur pardonnerois leurs fureurs meurtrieres,
Si leurs nombreux Enfants égaloient les Soldats
Que leurs mains font périr dans l'horreur des combats;
Ou si plus amoureux que nous autres ne sommes,
Sur le champ de bataille ils créoient cent mille hommes. —

D'un ton familier.

Ce que je viens de dire, au reste, est bien écrit;
Mais je n'en pense rien; c'est pour t'orner l'esprit.

Reprenant le ton déclamatoire & boursoufflé.

Je pense qu'un Guerrier est un Dieu tutélaire;
Tu vas de tes travaux recevoir le salaire.

Grandes pauses aux deux vers suivans; comme si l'on disoit les plus belles choses du monde.

Mes trésors... les honneurs... demande... Je suis Roi...
Attends tout... je le veux... je le puis... je le doi.

AMATROX, *d'un air très-respectueux & déclamant lentement.*

Seigneur, vous avez trop élevé les services

D'un Etranger, qui n'eut que les destins propices;
Et dont le seul mérite est dans son seul bonheur.

Disant ce vers d'un air fin & mystérieux.

Salamandre, enflammé, qui brûla pour l'honneur,
Si j'ai, dans votre camp, sçu fixer la fortune,
A mon âme embrâsée elle fut importune;
Et vous ne devez pas, pour prix de ma valeur,
D'envieux Courtisans exciter la pâleur.
M'accabler d'ennemis, en m'accablant de graces.
Tout ce que vous m'offrez... vos emplois & vos places,
Vos trésors...

COLORAX.

Sont à toi.

AMATROX.

Sire, ils sont à mes yeux,
Rien.

COLORAX.

Par quels bienfaits pourrai-je donc?...

AMATROX, *soupirant.*

Grands Dieux!

COLORAX.

Sans crainte, explique-toi.

AMATROX, *d'une voix entrecoupée.*

Seigneur, la Reine-Mere,

D'un cœur présompteux, secondant la chimere,
Remplit ce cœur d'amour.

COLORAX, *avec fureur.*

Tu me remplis d'effroi !
Quoi ! tu veux devenir beau-pere de ton Roi ?

AMATROX, *vivement.*

Ce n'est point là fureur d'être votre beau-pere,
Qui m'a fait adorer Madame votre Mere,
Seigneur, ses yeux, ses traits, mes plaisirs, son amour,
Chaste, & servant d'exemple aux Dames de la Cour,
Qui suivoient à l'envi, celui de Messaline ;
Son port, sa majesté, sa pudeur enfantine ;
Dans l'hiver de son âge, un air toujours vainqueur,
Voilà ce qui la rend l'idole de mon cœur.

COLORAX, *en fureur, & ne se possédant plus.*

Hola ! Gardes, hola ! le crime qui te souille
Mérite un prompt supplice. Allez, qu'on le chatouille ;
Que par un rire affreux on termine son sort,
Et qu'une pâmoison le conduise à la mort.

AMATROX.

Tu t'armes, contre moi, des traits de l'imposture,

Cousine du mensonge, & tante du parjure;
Et de l'Italien, politique vainqueur,
Le Machiavélisme a passé dans ton cœur.

COLORAX, *s'attendrissant par degrés pendant qu'Amatrox déclame les vers précédens.*

Quel coup il m'a porté! je t'arrache aux supplices;
Que ma clémence ici surpasse tes services.
Sois libre; & que demain dans mes pierreux
Etats,
Le Soleil en tombant ne te retrouve pas.
Je te laisse le jour.

AMATROX.

Suis ta premiere envie.—
Ma mort est nécessaire au bonheur de ma vie.—
D'un abîme de maux, qu'importe comme on
sort?
Tyran, fais-moi donner ou ta Mere, ou la mort!
Que l'amour...

COLORAX, *l'interrompant avec colère.*

Quoi, l'amour!...

AMATROX, *tendrement.*

Oui, l'amour.

COLORAX, *avec emportement.*

Ah, chimère!
Ressent-on de l'amour pour une Reine-Mere?

Aimer un siècle ! —— Va, ta feinte passion
N'est qu'un prétexte adroit à ton ambition! —
Infidele d'ailleurs, & sans qu'il se soumette
A la Religion d'Ali, notre Prophète,

Il se met à genoux devant Ali.

Cet impie, à moi-même, ose de sens rassis,
Demander Cocatrix, sans être circoncis!

AMATROX.

Fais taire, devant moi, cette Loi trop barbare
Qui d'une triste Amante à jamais me sépare;
Que l'on voye en ce jour notre himen accompli,
Et je deviens l'Apôtre & le Martyr d'Ali. —
J'abandonne à regret des Loix que je respecte;
Je me fais circoncire & j'embrasse ta secte.
Mais, ne te flatte point; ce n'est qu'au Dieu d'amour,
Que j'immole mon culte & ma foi dans ce jour.

COLORAX, *en fureur.*

Saint Prophète, qu'entens-je !

AMATROX.

Achevez de m'entendre.

COLORAX, *avec la dernière fureur.*

J'en ai trop entendu; fuis! qu'oses-tu prétendre,
Toi, dont l'impiété traite d'amphigouris
La Loi du grand Ali, son Enfer, ses Houris?
Fuis, te dis-je, apostat, mécréant, sacrilége ! —

Retiens ces derniers mots que ma fureur t'abrége:
Je refuse la Reine & la mort à tes voeux.
Je veux ce que je veux, parce que je le veux.

SCENE IV.

AMATROX, *seul.*

FUYONS, arrachons-nous de ces climats barbares !
Et revenons suivi du Grand Kan des Tartares.
Aux yeux de tes flateurs, & dans ta propre Cour,
Tu seras chatouillé, Prince ingrat, à ton tour.
Je t'ai mis sur le Trône, & t'en ferai descendre.
Qui craignit Darius, devoit craindre Alexandre.
Je veux que tes champs ravagés
Cherchent dans les Villes superbes,
Les oiseaux du Ciel égorgés,
Respirant la mort dans les herbes.
Alors les funestes Corbeaux,
S'assemblant autour des tombeaux,
Se joindront à la voix des mânes,
Et feront manger aux Brachmanes,
De leurs corps mutilés les horribles lambeaux,
A la pâle lueur des funébres flambeaux.

Les implacables Euménides
Suivront les pas de mes Guerriers;

Ils perceront les Néréides
Sur le tonneau des Danaïdes,
Et de sang teindront leurs lauriers.
Le feu desséchera les fleuves ;
Toutes femmes deviendront veuves,
Et les veuves, dans ces moments,
Après les plus rudes épreuves,
Par des souffrances toujours neuves,
Descendront dans les monuments.

Mai, quoi ! faut-il que pour un crime,
Que le Tyran seul a commis,
Son Peuple serve de victime
Aux feux que ma rage a vomis ?
Descendons plutôt au Ténare,
En prenant l'équité pour phare,
Pendant la nuit de mes desseins
Et pour repeupler la Navarre,
Faisons voir au peuple Tartare,
Un Héros plus grand que des Saints.....
De mon altier courroux calmons la véhémence ;
Que l'Arabie entiere adore ma clémence.....
Mais, non, je punirai..... j'en jure par le *Styx*,
Ce Tyran... Mais avant, entrons chez Cocatrix.
Je la vois ; je me pâme. A ! grands Dieux, quelle est belle !

SCENE V & derniere.

COCATRIX, AMATROX.

COCATRIX, *l'Acteur doit contrefaire la vieille.*

SEIGNEUR, sa voix du Roi vous déclare rebelle;
Il m'a dans sa fureur bégayé vos forfaits;
Mais je n'ai rien compris aux récits qu'il m'a faits.
Allumant sa colère au flambeau des furies,
Son Palais n'est rempli que de ses barbaries.
» Ah! pour me dissiper, donnons-nous le plaisir
» D'étrangler de ma main, dit-il, mon grand Visir. »
Il l'étrangle. —— D'un sabre armant ses mains profanes,
Il tranche, après, la tête à soixante Sultanes;
Et pour marquer enfin le dernier déseſpoir,
Il a fait empaler son grand Eunuque noir.

AMATROX, *se récriant.*

Son grand Eunuque noir! ce dernier trait me touche!

COCATRIX.

Des Sultanes, Seigneur, quarante étoient en couche:

Les vingt autres étoient grosses de quatre mois.

AMATROX, *pleurant.*

Combien d'enfans !

COCATRIX.

Chacune en portoit deux ou trois.

AMATROX.

Reine, si ces Beautés, ces Sultanes fertiles,
N'ont rien pû sur mon cœur, sur mes sens trop faciles,
Sur moi l'adorateur de la fécondité ;
Comment! donnant après dans l'autre extrêmité,
A la Beauté que j'aime, ai-je pû rendre hommage ?
Elle a des yeux, un cœur, oui... mais elle est d'un âge
Respectable, il est vrai... mais sa stérilité
Priveroit l'Univers de ma postérité !
A sa mort, un Héros mourroit entier ! n'importe ;...
Malheur à l'Univers. Que mon amour l'emporte.
De ma postérité quels que soient les attraits,
A mes fiers descendans je renonce à jamais.
Peut-être aussi les Dieux, expliquant leurs oracles,
Pourront à ma jeunesse accorder des miracles :
L'eau du Ciel, de la terre attire les trésors ;

Le Nil rend tout fertile, en inondant ses bords;
Le déluge rendit la terre plus féconde...
Je pourrois... je m'égare...

COCATRIX, *l'interrompant.*

Arrêtez, Prince immonde;
Vous m'aimez; c'est le dire en des termes bien clairs.
De la nouvelle Cour vous avez pris les airs;
Jadis, j'ai vu vingt Rois acharnés à me plaire,
Mais ils n'ont jamais sçu que mourir & se taire.
Vous abrégez l'amour! je l'ai vu cet amour,
Plus long & plus constant dans l'ancienne Cour.

AMATROX.

Tous ces discours fleuris ne font rien à l'affaire;
Reine, c'est de l'esprit que vous venez de faire.
Mais que dis-je! peut-être avez-vous pris ce tour,
Pour couper la parole à mon puissant amour!

COCATRIX, *avec tendresse.*

Au contraire, achevez, Seigneur.

AMATROX.

Eh bien, Madame,
Pour vous, à Colorax j'ai déclaré ma flâme;
Il m'a proscrit, & veut éteindre dans ce jour,
Les charbons allumés sur l'autel de l'Amour.
Je pars, accompagné de quelque Soldatesque,

Suivant le sort poudreux d'un Héros romanesque ;
Mais, malgré mon malheur je serois trop heureux,
Si sur moi vous jettiez un regard amoureux.

COCATRIX.

Eh bien, grand Amatrox, il n'est plus tems de feindre,
Les torrens de mes feux ont peine à se contraindre...
Oh ! Vénus ! qu'ai-je dit ? je frémis... je transis....
Quels feux ! .... quelle glace ! ah ! ... ah ! je m'évanouis.

Elle tombe pâmée dans les bras d'Amatrox.

AMATROX, *très-embarrassé de l'aventure.*

En mes bras ! dans ces lieux ! sans craindre la lumiere ?
Madame, rappellez votre vertu premiere.

COCATRIX, *se retirant de ses bras avec précipitation.*

Qui t'a fait présumer que ma triste vertu,
A force de combattre, ait si mal combattu ?
Tu devrois adorer, ingrat, ce que tu blâmes !
L'évanouissement sied bien aux grandes ames.

Homme foible, est-ce à toi de t'en plaindre en ce jour,
Quand tu vois mes vapeurs couronner ton amour?

AMATROX, *avec passion.*

Ma chère Cocatrix, j'atteste ici Lucine,
Que ce cœur conjugal, qu'un tendre amour calcine,
Va, malgré Colorax, insensible à ses maux,
D'un himen chatouilleux allumer les flambeaux.
Et toi, Vulcain, & toi détourne de ma tête
Les présages croissans !...

COCATRIX, *l'interrompant.*

Ah! malheureux, arrête!
L'himen t'a-t-il déja fait ressentir ses fers?

AMATROX.

Non, j'ai vécu, Madame, à l'abri des revers.
Mon front sans ornement le fait assez connoître;
J'ai fait mille cocus, & n'ai pas voulu l'être.

COCATRIX.

Ah! pour te conserver ce front surnaturel,
Viens me jurer au Temple un amour éternel!
Que de fleurs, de festons, ma tête soit ornée:
Marchons en invoquant le Dieu de l'Himenée.
Que malgré Colorax.....

AMATROX.

Allons donc aux Autels,
Irriter votre fils, par des nœuds éternels,
Je braverai pour vous, Reine trop respectable,

Les tourments préparés à votre Epoux coupable.
Etranger dans ces lieux, je sçais quel est mon sort,
Et si je vous épouse, on me chatouille à mort...
Ce supplice infâmant n'étonne point mon ame...
Je le vois sans frémir..... Mais, cependant, Madame,
Un Héros est-il fait pour mourir chatouillé ?

COCATRIX.

Que je le sois plutôt !

AMATROX.

Mon nom seroit souillé.

COCATRIX.

Si ta gloire en ces lieux, risque d'être flétrie,
Eh bien ! fuyons, volons au sein de ma Patrie.

AMATROX, *avec une espèce de pressentiment de son malheur, & en tremblant.*

Madame, en quels climats reçûtes-vous le jour ?

COCATRIX.

Moi ? [*].

AMATROX.

Vous.

COCATRIX.

Non.

AMATROX.

Oui.

---

[*] Tous ces monosyllabes doivent être dits avec des frissonnements, &c.
Parodier les reconnoissances des Tragédies.

COCATRIX.

Seigneur....

AMATROX.

Madame, quel séjour?...

COCATRIX.

Les Gaules...

AMATROX, *frissonnant,*

Ciel! au nom de votre bras d'ivoire,
Quelle Ville? achevez.

COCATRIX.

La Charité sur Loire.

AMATROX.

Je frémis!... vous tremblez.... Dieux! reprenez vos sens.

COCATRIX.

Ah!

AMATROX.

Par quel coup du sort vos appas innoncens
Ont-ils été jettés au sein de l'Arabie?

COCATRIX.

Soixante ans sont passés, depuis que Barrabie,
Pere de Colorax, & Roi de ces climats,
Du Nord épouvanté faisoit fuir les frimats;
Il revenoit courbé sous le poids de sa gloire,
Alors qu'il vit mes yeux sur les bords de la Loire;
Seigneur, un coup de foudre est moins impétueux,
Il devint amoureux, transporté, furieux;

A l'inſtant, au milieu de ſa barbare troupe,
D'une main, le cruel me fait monter en croupe;
Et de l'autre, tirant ſon ſabre de Damas,
M'enleve à mon Epoux, le Druide Adamas.

AMATROX, *dont les chéveux ſe dreſſent d'horreur.*

Le Druïde Adamas, votre Epoux ! ah, Madame !
De tendreſſe & d'horreur vous rempliſſez mon ame !
Sur les bords de l'inceſte, amené par Junon,
M'auriez-vous dans ces lieux déguiſé votre nom ?
Des femmes d'Adamas, Anguſta reſta ſeule;
Je ſuis ſon petit-fils.

COCATRIX.

Embraſſe ton Ayeule;
Je ſuis cet Anguſta.

AMATROX, *pleurant.*

Vous ? ah ! ma grand-maman !

En fureur.

Mardochée en ces lieux retrouveroit Aman !

COCATRIX.

Quel déſeſpoir affreux !

AMATROX.

Quelle reconnoiſſance !
Vous, Madame Anguſta ?

COCATRIX.

Trop fatale naiſſance !
O Cupidon !

AMATROX.

Quel coup!

COCATRIX.

Hélas! dans notre sort,
Il ne nous reste plus que l'inceste ou la mort.
Mourons!

AMATROX.

Si vous mourez, mourons du moins ensemble.
L'amour nous avoit joints, que la mort nous rassemble.

Ils se tuent avec des pistolets de poche.

Cette Scène veut être jouée avec tous les grands mouvemens des Scènes de reconnaissance, les tremblemens, les frémissemens, &c.

Fin de la Pièce.

QUELQUES

QUELQUES
CHANSONS
DU MÊME AUTEUR.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

M. Collé n'a jamais voulu faire imprimer un Recueil de ses Chansons; il a toujours pensé & il pense encore que des Chansons ne sont pas faites pour être lues ; mais pour être chantées, bien chantées & jouées. Il n'a consenti à l'impression de celles qui suivent, qu'à la sollicitation de son Imprimeur, auquel il a fait présent de cette seconde Edition de son Théâtre de Société ; & qui a demandé ces Chansons, pour rendre ses volumes égaux. Il sent très-bien qu'une raison aussi foible ne lui donne aucun droit à l'indulgence du Public, qui d'ailleurs n'en accorde jamais, quel-

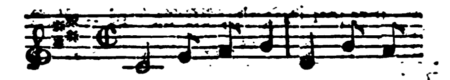
que chose qu'on dise pour l'obtenir. Mais au reste, quelle importance peut-on attacher à des Chansons? Voilà le motif le moins déraisonnable pour en laisser imprimer quelques-unes.



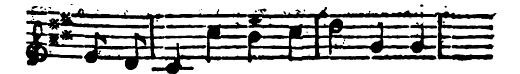


CHANSONS
ET
PARODIES D'AIRS.

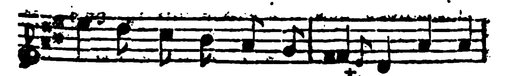
PARODIE
D'UN AIR D'OPERA.



Quoi ! je te re-voi, amour,

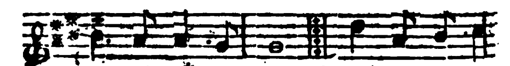


que je hais ; Fuis pour jamais : A Bac-

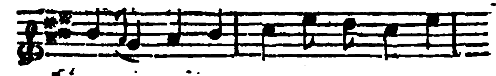


chus, amis, rendons les armes, Chez les

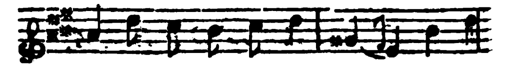
C. . . . ., Va fuis Venus, je suis las de



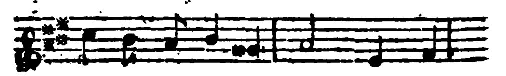
faire des co- cus. Sous ton fade em-



pi- re, on sou-pire, on se plaint du



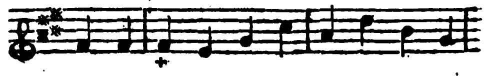
sort, on languit, on ex- pi -re, & qu'on



soit heureux, l'on s'endort ; Mais Bac-



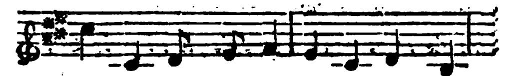
chus nous donne à table un plaisir i-



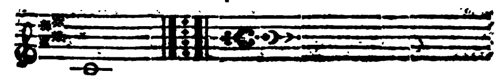
naltéra- ble, Amour, j'éteins ton flam-



beau ; Je vais m'enterrer dans mon ca-



veau, Et mon tonneau se-ra mon tom-



beau.

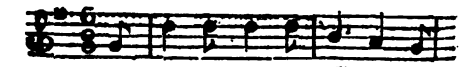




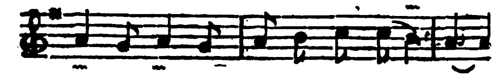
CONSEILS IRONIQUES,

Aux Chansonniers d'à présent sur les mœurs du tems.

Air : *Le Port Mahon est pris, il est pris &c.*



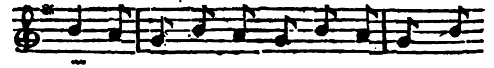
CHANSONNIERS, mes Confreres, Le



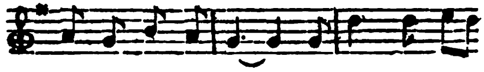
cœur, l'amour, ce sont des chi - me--res ;



Dans vos Chansons lé-ge-res, Traitez de



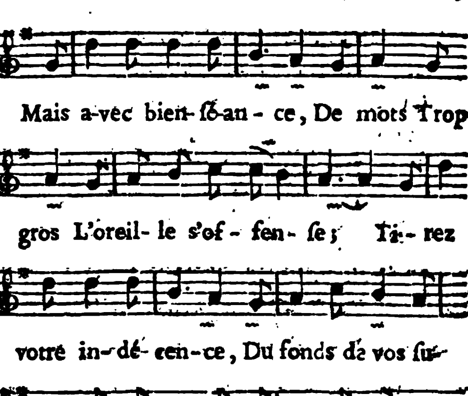
vieux abus, De Phébus, de rébus, Ces



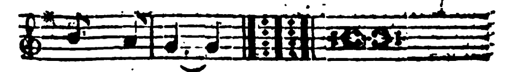
vertus Qu'on n'a plus. Tâchez d'hist-to-



ri- er Quelque conte or-du- rier,



jets, Et de faits Faux ou vrais, Scandaleux,



Mais joy- eux.

Les Madrigaux ſont fades,
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers mauſſades,
Ne vaut pas les boutades
D'un Chanſonnier ſans art
Et ſans fard,
Mais gaillard,
Indécent,

Mais plaisant :
Et puis tous ces nigauds
Qui font des Madrigaux,
Supposent à nos Dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des âmes,
Et remplissent de flâmes
Et de beaux sentimens
Nos Amans,
Presque éteints ;
Ces Pantins
Libertins.

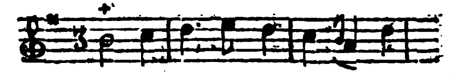
L'Amour est mort en France,
C'est un
Défunt
Mort de trop d'aisance ;
Et c'est la jouissance
Qui succede en ce lieu
A ce Dieu
Des Bourgeois,
Des Gaulois
D'autrefois.
Chansonniers de bon sens,
Ne parlez donc qu'aux sens,
Peignez nous sans scrupule,
Chantez,

Vantez
Les talens d'Hercule;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas;
Ou qui font
Un affront,
Au second.

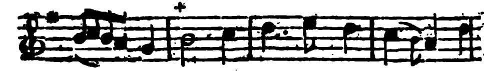


CHANSON.

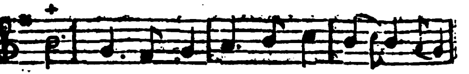
Air : Maraison alloit faire naufrage.



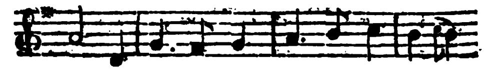
CHANTONS dans un heureux Vaude-



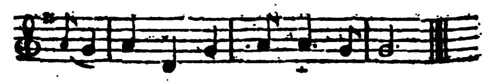
vil - le, Le retour des vertus qu'on au-



ra, Le vieux honneur, à la Cour, A la



vil-le, Les sen-timens qu'on trouve de



vieux style, Ce-la revien- dra.

Au Barreau reviendra le silence,
La franchise au Barreau renaîtra,
Des Avocats l'impayable éloquence,
L'équité, les Procureurs, l'innocence,
Cela reviendra.

Tout revient, la pudeur, le courage;
La gaité, les mœurs, *& cætera*;
Je sçais même une Demoiselle sage,
Qui disoit, en perdant son p.......
Cela reviendra.



LES VOYAGEURS

DES PAYS-BAS.

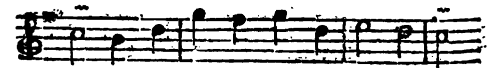
Air : *Chanson, chanson.*



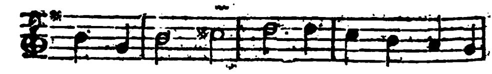
Des Marchands que le Diable



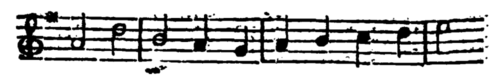
berce, Vont au Mexique, vont en Per-

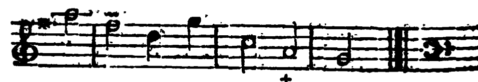


ſe, Porter leurs pas; Amans, ſans faire



de traver-ſe, Tenez-vous-en au doux





commerce Des Pays-Bas.

Ce ne ſont point ſes draperies,
Son tabac, ni ſes broderies,
Dont on fait cas;

Mais chemise fine & de Frise,
Donne goût pour la marchandise
Des Pays-bas.

Je connois un S.........,
Qui ne prend que là sa batiste,
Pour ses rabats.
Il se croit plus adroit qu'un singe,
De ne jamais lever de linge
Qu'au Pays-bas.

Qu'en Espagne & qu'en Italie,
L'Amour jaloux y multiplie
Les cadenats;
La République de Hollande
Donne une liberté plus grande
Aux Pays-bas.

L'on a bientôt là quelqu'intrigue
Fille, avec plaisir, y prodigue
Tous ses appas;
Et jamais, après ces délices,
Galant ne s'est plaint des malices
Des Pays-bas.



LES REVENANS.

VAUDEVILLE,

COMPOSÉ PAR UN REVENANT.

Sur l'air précédent.

UN Eſprit-fort, dont notre hiſtoire
Nous conſervera la mémoire
Dans tous les tems,
Aux Compagnons de ſa victoire,
Diſoit : » qu'il ne falloit pas croire
Aux Revenans ».

Il s'en ſouvient, ils s'en ſouviennent,
Mais quand des Revenans reviennent
Après quatre ans;
Notre apparition notoire
Force d'en revenir à croire
Aux Revenans.

GRAND ROI, ta divine puiſſance,
Evoque les ombres en France:
Spectres errans,
Apparoiſſez, bravez l'envie !
LOUIS rend les biens & la vie
Aux Revenans.

Les Dieux sont Dieux par leur clémence,
Et c'est à regret qu'on encense
Des Dieux tonnans :
Deviens Dieu par ta bienfaisance ;
Tu l'es déjà par la présence
Des Revenans.

Sur ces Héros patriotiques
Et de leurs couronnes civiques
Tout rayonnans,
Plane le Romain Malesherbes,
L'un des grands & des moins superbes
Des Revenans.

Toi, Miromesnil, ombre fiere,
Et du Trône & de sa barriere
L'un des tenans ;
Avec quel doux transport, chere ombre,
Nous t'avons vu d'abord au nombre
Des Revenans.

Toi, Revenant, qui fus des nôtres ;
Toi, qui fais revenir les autres,
Et le bon tems ;
Ministre sans titre & sans gages,
Maurepas, reçois les hommages
Des Revenans.

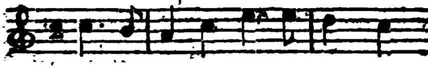
Au comble, aujourd'hui, de la gloire
Puisses-tu lire notre histoire,
Dans deux cents ans;
Tu t'y verrois, sur ma parole,
Jouant le plus auguste rôle
Des Revenans.



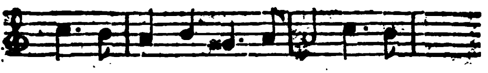
CLARISSE,

Maniere de Romance, en maniere d'ironie.

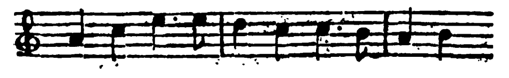
Très-lentement.



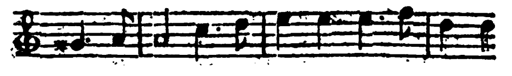
Sur Clarif - fe notre a - mi - e,



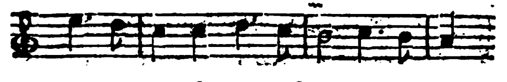
l'on veut qu'ici nous fassions, en fty-



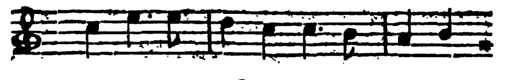
le de Jé-ré- mi- e, quelques lamen-



ta - tions, L'on foutient qu'un bon Ar - tifte



traitant ce fu-jet difert, par u- ne



ro-man-ce trifte peut é - gay - er



un def - fert.

Son viol & sa démence
Seront les traits les meilleurs
De la très-courte romance,
Qui fera couler vos pleurs.
Je n'use pas tant de plumes
Que ce Romancier verbeux,
Qui nous mit en sept volumes,
Ce qu'il eut pu mettre en deux.

Ce ne sera point par lettres
Que j'écrirai ma chanson ;
Deux bonnes sur cent de pietres
Se trouvent dans Richardson,
Par cette forme, il prolonge
L'ennui qu'il fait essuyer ;
Mais doit-on, quand on alonge,
Alonger pour ennuyer.

Malgré ce vice, on s'attache
A cet Anglois sans pareil ;
C'est une petite tache
Qu'on trouve dans ce soleil.
C'est un soleil d'Angleterre,
Ces soleils sont merveilleux,
Et le reste de la terre
N'est éclairé que par eux.

QUAND Richardſon eſt obſcène,
C'eſt ſans malice & ſans dol,
J'aime le lieu de la ſcène
Où ſe paſſe le viol:
Pour amener ſa Lucrece
A ſouffrir ce petit jeu,
Le bon-homme, ſans fineſſe,
Met la ſcène au mauvais lieu.

C'EST là qu'il fait la peinture
D'objets qui charment les yeux;
Quel heureux choix de nature!
Que de tableaux gracieux!
» Quatre ou cinq vilaines filles,
» Un vieux grabat au milieu,
» Où leur Abeſſe, en guenilles,
» Expire en blaſphémant Dieu,

ESTIMONS moins les Albanes
Du ſopha de C. . . . . . .
Les Gilblas, les Mariannes,
Romans dignes du billon,
Dût-on paſſer pour des crânes
Et ſouffrir l'affront léger
D'être traités d'Anglomanes,
N'admirons que l'Etranger.

ATHÉNIENS de l'Europe,
François, l'on vous ôte tout;
Du moins l'Auteur de Mérope
Vous accorde encor le goût!
Le goût...., bien fou qui s'y fie,
Depuis qu'il est au pouvoir
De l'âpre Philosophie,
Qui n'en est que l'éteignoir.

PHILOSOPHES à la glace,
Je, sens en parlant de vous,
Que ma langue s'embarrasse,
Que le froid nous saisit tous,....
J'en reste à cette Préface.
Ces Dames trouveront bon
Qu'un autre que moi leur fasse
Le reste de ma chanson.

Nota. Plaisanterie de Société. Ces Couplets devoient être chantés à un souper aimable, devant des Partisans outrés du genre fadasse de la Romance, qui se trouvoient en même tems des Enthousiastes du Roman de *Clarisse*. Si ce Roman a de très-grandes beautés, il faut convenir aussi qu'il a de très-grandes longueurs, puisque des sept volumes de l'Original Anglois, un François qui auroit du goût, en retrancheroit au moins trois & peut-être quatre.



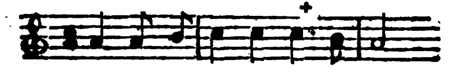
VAUDEVILLE



VAUDEVILLE NOUVEAU,

Par Mr. SAURIN, mon ami de 50 ans, & qu'il m'adressa en 1774.

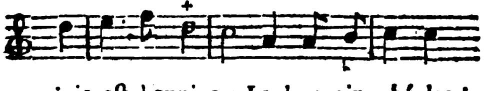
Sur l'Air : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*



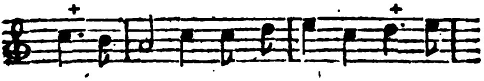
JADIS à table entre les pots,



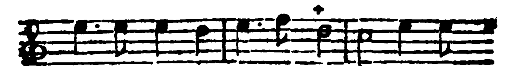
Rouloient & couplets, & bons mots. Cette



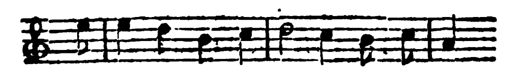
joie est banni-e ; Le bon air, hé-las !



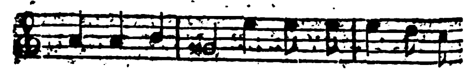
dans Paris, Dé-cla-re ro-tu-riers les



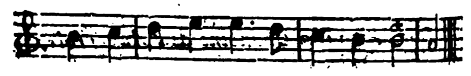
Ris ; Décemment on s'ennuie. Gens qui



se disent du bon ton, Ne veulent plus



qu'on chante : Zon, Et bon, bon, bon, que le



vin est bon! Il con-so - le la vi - e.

Du Momus joyeux Favori,
Qui chez *Michaut* menant *Henri*,
Les fait trinquer à table ;
Crois-tu que ce fameux Héros,
Par sa bonté, par ses propos,
A jamais adorable,
Seroit aujourd'hui du bon ton,
Lui qui, simplement grand & bon,
Chanteroit, zon,
Que le vin est bon,
Près d'un objet aimable?

Devant l'italique fredon
A fui la bachique Chanson
Et le gai Vaudeville,
Tout d'un tems a fui *loyauté*,
Plutus est le seul Dieu fêté
A la Cour, à la Ville ;
Et dans nos meilleures maisons,

Gens bariolés de cordons,
Disent tout haut,
» C'est de l'or qu'il faut,
» L'honneur est inutile.

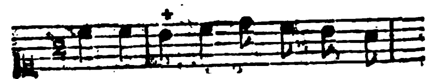
Mon cher Collé, mon vieil ami,
Toi qui si longtems as gémi,
Du triste goût moderne,
Qu'à l'*Anglaise*, des furieux
Descendent, en bravant les Cieux,
Aux goufres de l'Averne?
Mais nous des roses du printems
Couronnons l'hiver de nos ans.
Et si jamais
Nous mourons exprès,
Consentons qu'on nous berne.

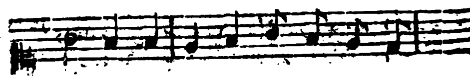
Malgré le siecle où nous vivons,
Osons donner pour compagnons,
Les Ris à la vieillesse;
A l'exemple d'Anacréon,
Il faut dans l'arriere-saison,
Egayer la Sagesse,
Et souvent, le verre à la main,
Dire à Philis: » Objet divin,
» Versez tout plein,
» Beaux yeux, & bon vin
» Rappellent la jeunesse.

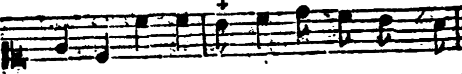
RÉPONSE DE M. COLLÉ,

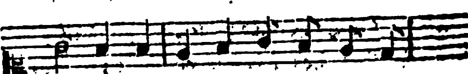
Au Vaudeville de M. Saurin.

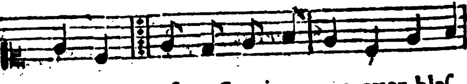
Air : *En amour, on ne rend point raison*, ou *Des cordons bleus.*

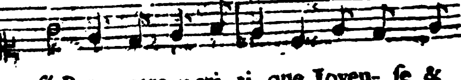


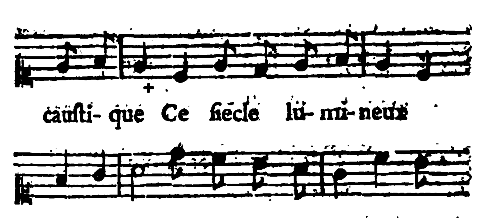












& sensé, Souffrez qu'on défende son



siecle offen- sé.

Le ton noble & triste, le bon ton
Exerce d'abord votre satyre ;
Mais mon cher, vous sçavez que *Platon*
Faisoit raisonner, & non pas rire.
Aussi, combien dans ce siecle a-t-on
De gens pour instruire,
Conduire un empire ?
Et puis voyez l'*esprit* du bon ton :
L'on vit en *Cynique*, & l'on parle en *Caton*.

Le Vaudeville étoit trop gaillard ;
Vous en regrettez trop l'indécence ;
Notre pudeur l'a proscrit trop tard ;
C'est depuis peu qu'on est chaste en France.
L'*Ariette*, plus simple & sans fard,
A cette innocence

Qu'il faut qu'on encense,
Tout esprit, tout sentiment à part,
C'est par la *Musique*, un chef-d'œuvre de l'art.

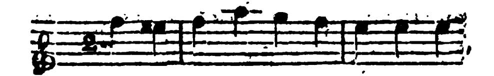
Tachez de vous plier à nos mœurs,
Et prêtez-vous à notre foiblesse;
A quoi peuvent servir vos clameurs
Pour l'honneur, & contre la richesse?
Sans argent peut-on vivre?... Et d'ailleurs
Votre aigre sagesse
Manque de justesse,
Quand on voit, d'après nos raisonneurs,
Que le deshonneur nous conduit aux honneurs.

Le Sage va se moquer de vous,
D'avoir plaisanté le suicide.
Mon cher ami, chacun a ses goûts;
Faut-il que le vôtre nous décide?
Ne géhennez personne .... &, croyez-nous,
Une mort rapide
Est moins insipide!
N'ôtez point à l'orgueil ses ragoûts;
Laissez-leur le plaisir de se tuer tous.

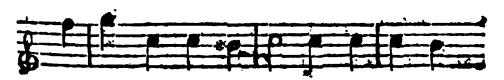
COUPLET

Du fameux Comte de BUSSY RABUTIN, *que j'ai un peu retouché.*

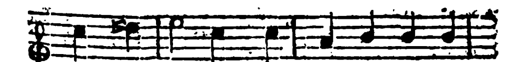
Air : *Du Branle de Metz.*



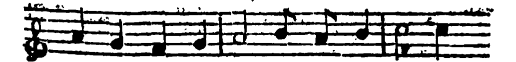
C'EST par la messa - ge - ri - e, Que



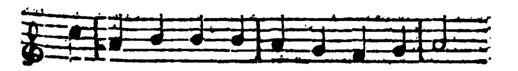
sur un coursier fougueux, Un mari de



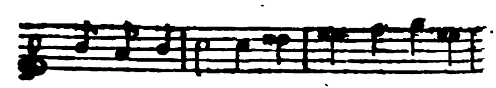
Pé-rigueux Vient pour vous, belle Egé-



ri- e ; Ce ma- ri n'est pas de ceux Qu'on



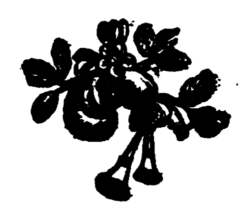
tourne en plai-san-te-ri- e, Il vous vient



de Périgueux, Il est gros, gras, gris, grand

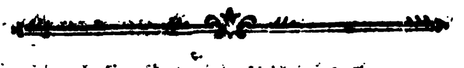


gueux.

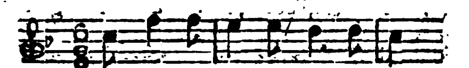


LE VAUDEVILLE
DU MOIS DE MAI.

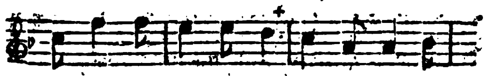
Sur l'Air : *Ziste, zeste & point de chagrin.*



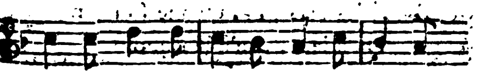
Aux propos sucrés dans ce tems,



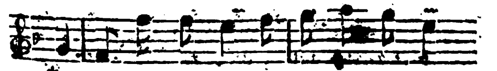
Le Sexe s'af-fri-o-le, Tou-tes les



femmes au printems, Sucent la gaudri-

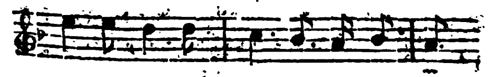


o-le, Qui sait la voiler, Peut leur en



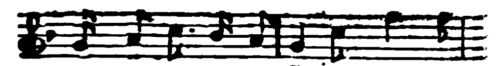
parler, Peut leur en couler. Eh! ziste,

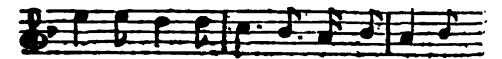




zeste, eh! gai, l' cœur gai, L'on se ri, l'on

B v







Qu'un Auteur, qui, sur l'Hélicon,
Encense son idole,
Laisse les vers, ... prenne son ton,
Qu'il la ... qu'il la cajeole.
Puis il placera
Les vers qu'il fera
Quand il jouira,
Eh! ziste, zeste, &c.

Au printems tout nous paroît bon!
La Blanche & la Créole,
La femme faite ou le Tendron,
La Princesse ou Nicole;
Tout cede au torrent,
L'une à vous se vend,
Et l'autre vous prend.
Eh! ziste, zeste, &c.

Qu'on brusque une femme au printems,
Ce n'est pas qu'on viole!
Ce n'est que saisir les instans,
Vient-en à mon école,
Et tu me verras
Sortir d'embarras,
Chapeau sous le bras.
Eh! ziste, zeste, gai, l'coeur gai,
L'on se ri... l'on se ri... l'on se rigole,
Eh! ziste, zeste, gai, l'coeur gai,
L'on se rigole au mois de Mai.

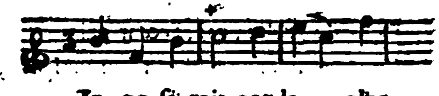




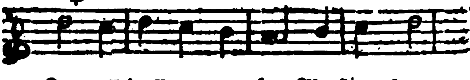
LA PETITE OBSTINÉE,

VAUDEVILLE NOUVEAU,

Sur l'Air : *Cela m'eſt bien dur.*



Je ne ſe-rois pas la . . plus



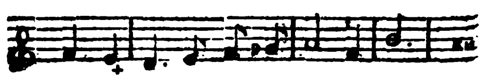
forte, Dit Jeanne, la fille à Tho-



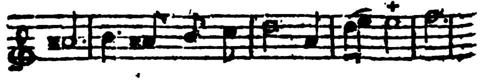
mas; Quand Ni-co-las frappe à ma porte,



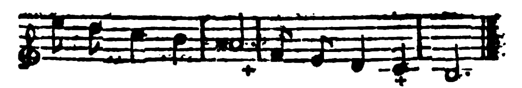
Je n'ou-vre point à Ni-co-las. Je



fais toujours à ſa tendre ſe-mon-



ce, la même réponſe, Nicolas,



Vous perdez vos pas, vous n'entrerez pas.

Jeudi, la petite éveillée
Ayant manqué de s'enfermer,
Laissa la porte entre-bâillée,
Et Nicolas vient pour l'aimer.
Elle, oubliant que sa porte est ouverte,
Elle lui dit, certe,
Nicolas, vous n'entrerez pas,
Vous perdez vos pas.

Pour soutenir sa négative,
Jeanne proposoit des paris;
Et la dispute étoit si vive,
Qu'à Jeanne il échappoit des cris;
Toujours, toujours, son esprit de chicane
Faisoit dire à Jeanne
Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas.

Lorsque l'on entend crier Jeanne,
Et qu'on voit son entêtement,
Il ne faut pas qu'on la condamne,
Cela n'est pas sans fondement.

Non, ce n'eſt point par pure ſingerie
Que cette enfant crie :
Nicolas, vous perdez vos pas,
Vous n'entrerez pas.



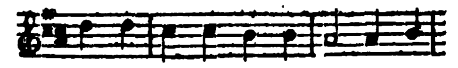


LA NAISSANCE DE BACCHUS,

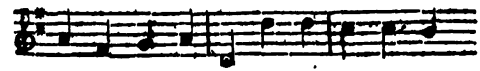
Ronde de Table.

Par un Erudit.

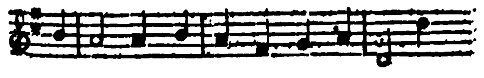
Air : *Lampons, Camarade, lampons.*



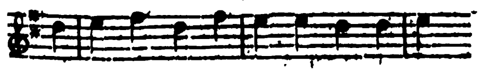
Pour Sémele & Ju- pi - têr, Bacchus



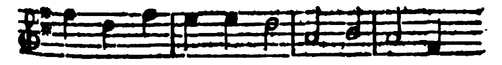
fut un fruit amer; car Sémele en a-



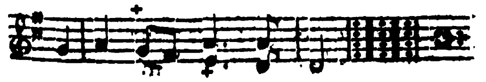
vorta, & Ju-pi- ter le por- ta pen-



dant neuf mois dans sa cuisse, Puis fut s'ac-



coucher en Suis-se, Chantons, chantons, Le



Dieu des trei --ze Cantons.

De Suisse en Franche-Comté,
Dans son dix-huitième été,
D'abord ce Dieu s'en alla ;
Mais il ne resta pas là,
Il s'en fut droit en Bourgogne,
Faire de bonne besogne.
Chantons, &c.

En faveur des Allemands,
Il eut quelques bons momens.
Le jour qu'il fut le plus gai,
Il fit le vin de Toquai.
De loin maudissant la Brie,
Il bénissoit la Hongrie.
Chantons, &c.

Sur ce Pere des Buveurs
Vénus versa ses faveurs ;
Un jour cet Amant divin
Qui mêloit l'amour au vin,
Sur le revers d'une tonne
Perça le cœur d'Erigone.
Chantons, &c.

Pour les femmes de sa Cour
Plus fort qu'Hercule en amour,
C'est en Suisse qu'il apprit,

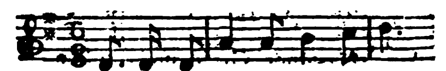
À leur contenter l'esprit,
Dans l'Inde, avec Ariane,
Il fut tendre ... comme un âne.
Chantons, &c.

DANS une Orgie, un beau soir
Il montra bien son pouvoir
L'on dit ... l'on fit plus, on crut
Qu'en cette nuit seule, il eut
Les façons les plus entrantes
Avec trente-trois Bacchantes.
Chantons, chantons
Le Dieu des treize cantons.

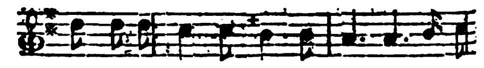


BRANLE A DANSER.

Air : *V'là c'que c'est que d'aller au bois.*



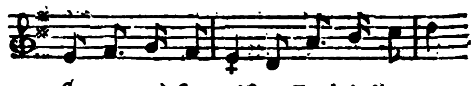
L'AUTRE jour Blaise m'embrassa ;



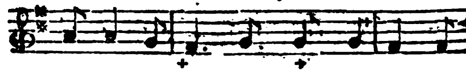
Ah ! pass' pour çà, ah ! pass' pour çà ; Mais après



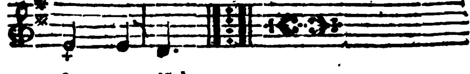
cette gai-té- là, Voyant maître Blaise



se mettre à son aise , Je lui dis , com-



pere , halte-là ; Oh ! fort peu d'çà , oh!



fort peu d'çà.

Je lui dis , compere , halte-là !
Oh ! fort peu d'çà, oh ! fort peu d'çà !

Mais, à peine eus-je dit cela !
Que Blaiſe me bouche
D'un baiſer la bouche.
Je trouvai plaiſant ce tour-là ;
Oh ! paſs' pour çà, oh paſs' pour çà.

Je trouvai plaiſant ce tour-là,
Oh ! paſs' pour çà ! oh ! paſs' pour çà !
Mais à mes pieds il ſe jetta,
Et fait des demandes
De faveurs plus grandes ;
Vous jugez comme on l'écouta.
— Oh fort peu d'çà ! oh fort peu d'çà !

Vous jugez comme on l'écouta,
Oh, fort peu d'çà, oh, fort peu d'çà !
Mais par un hazard ce jour-là
Ayant une entorſe,
Il me prit par force,
Malgré moi qui voulois bien çà !
Ah ! paſs' pour çà, ah paſs' pour çà.

Malgré moi, qui voulois bien çà,
Ah ! paſs' pour çà ! ah paſs' pour çà !
Et tout d'un coup s'arrêta-là.
Oh Blaiſe eſt tout comme,
Tout comme un autre homme,
Et je vois qu'il me donnera
Oh ! fort peu d'çà ! oh ! fort peu d'çà.

Et je vois qu'il me donnera,
Oh! fort peu d'çà! oh! fort peu d'çà!
Il faut joindre à cet amant-là
Lucas
Et Jérôme,
Colas
Et Guillaume,
Bastien,
Julien,
Et cætera.
Oh! pas' pour çà! oh! pas' pour çà.

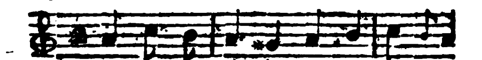




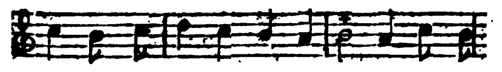
ON NE DISPUTE POINT DES GOUTS,

VAUDEVILLE.

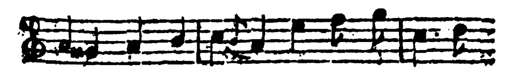
Air : *Tant que Margot fut au village.*



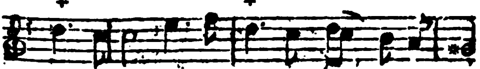
CHACUN a son goût qui le me- ne;



L'un hait ce que l'autre chérit ; Un sot est



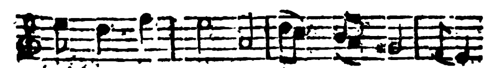
aimé de Cli-mene ; Lucinde aime un hom-



me d'esprit : L'un prend ce que l'autre re-bu-



te Et dans ce- la comme dans tous cha-



cun a son goût ; point de dis- pu- te,

Chacun a son goût.

Sur l'Opera, sur la Musique,
L'on ne s'accorde plus en rien,
L'un préfere le goût antique :
L'autre le goût Italien :
L'un aime ce que l'autre rebute,
Et dans cela, comme dans tout
Chacun à son goût,
Point de dispute,
Chacun à son goût.

Chaque femme, à ce qu'il nous semble,
N'a qu'un seul amant à la fois ;
Mais la tendre Iris prend ensemble
Deux amans, & fort souvent trois,
C'est pour en avoir à la minute
Et dans cela comme dans tout
Chacun a son goût,
Point de dispute ;
Chacun a son goût.

Tandis que Daphné sans tendresse
Refuse un amant jeune & beau,
Qu'elle fuit le Dieu du Permesse,

Paſiphaé prend un taureau,
Et c'eſt Apollon que l'on rebute;
Mais dans cela comme dans tout,
Chacun a ſon goût;
Point de diſpute;
Chacun a ſon goût.

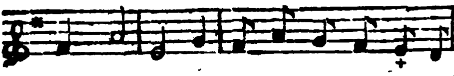


LE TRIOMPHE DES SENS.

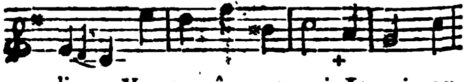
Parodie de l'Air : *Quelle sombre humeur, ma sœur.*



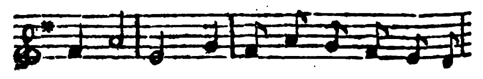
EST-IL d'amour, sans les sens ? Non,



non, je sens qu'il n'en est point, belle Angé-



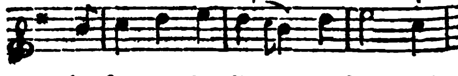
lique. Votre goût pour moi, Je crois, com-



me le mien, ne se paye-roit pas de

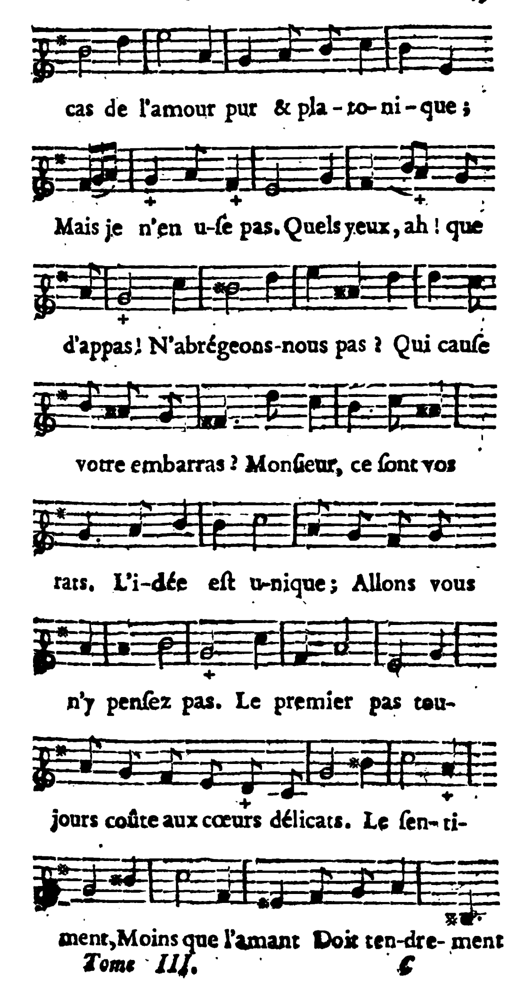


rien. En style é - ner-gi-que, mon amour



phy-si-que s'explique, Je fais grand

cas


cas de l'amour pur & pla-to-ni-que ;
Mais je n'en u-ſe pas. Quels yeux, ah ! que
d'appas ! N'abrégeons-nous pas ? Qui cauſe
votre embarras ? Monſieur, ce ſont vos
rats. L'i-dée eſt u-nique ; Allons vous
n'y penſez pas. Le premier pas tou-
jours coûte aux cœurs délicats. Le ſen-ti-
ment, Moins que l'amant Doit ten-dre-ment


a- me- ner le moment. Je suis
belle Veuve, plein de sentiment; Mais
l'A - mant le dé - ment Quand au...
cœur Il ne joint pas la preu-ve de
son ar - - - - deur, Voyez mes feux dans
leur splendeur! Regardez: Est-il d'Ora-
teur Plus séducteur Et moins complimen-
teur? Que vois-je! Ah! cachez-vous, ingrat!


allez, le tour est scé-lé-rat, Le bel
é-tat pour un grand Magistrat ! Me
croire sen-si-ble à l'objet présent, vous
ê-tes plaisans ! Le trait est galant, Et
fort régalant ! Me croire sen-si-ble
à l'ob-jet présent ! Cachez . . . . .
. . . . cachez-vous, insolent !
C'est me croire bien sus-cep-ti-ble ;


le trait est galant, & fort ré-ga-lant.
Le mépris est vi - si - ble ! Cachez...
... cachez, . cachez ....
.. vous in-so-lent ! C'est me croi - re
bien suscep-ti- - - ble. Cachez ....
cachez ... cachez ....
vous, insolent ! C'est me croire bien sus-
cepti - ble ... Non, mais envain l'on se

défend de cet Acteur, qui, triomphant

des ſentimens, fait tous les dénoûmens,

Ah! traître, que je chéris; j'ai les bras

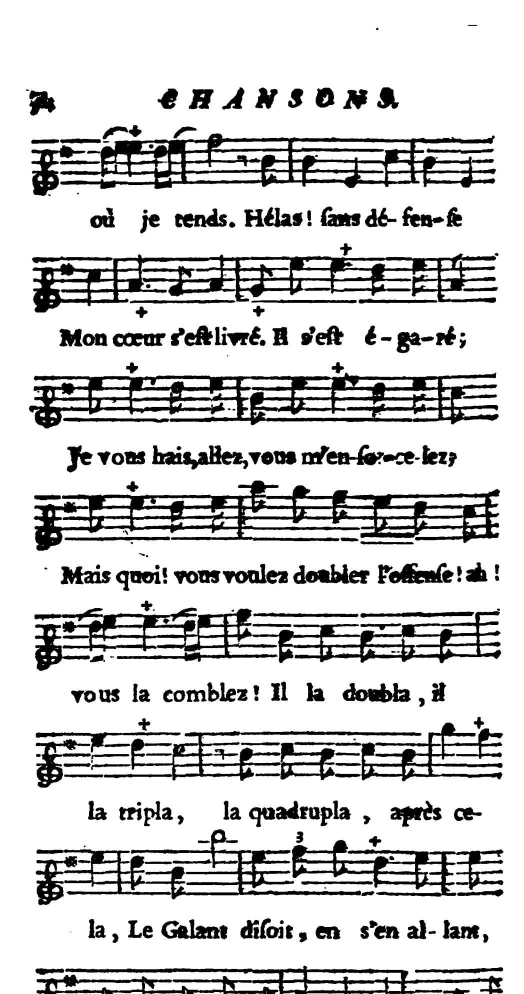
tout meurtris, Et ſi je fais des cris, com-

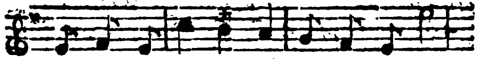
ment! comment! s'il faut qu'on vienne faut-

il qu'on vous ſurprenne! Ah! cruel, at-

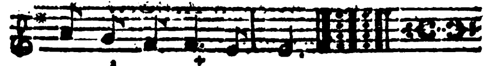
tens encor quelque tems: oh! dans ces inſ-

tans, je meurs ſi j'attens! mais j'arrive enfin


où je tends. Hélas! sans dé- fen- se
Mon cœur s'est livré. Il s'est é - ga- ré;
Je vous hais, allez, vous m'en- sor- ce- lez;
Mais quoi! vous voulez doubler l'offense! ah!
vous la comblez! Il la doubla, il
la tripla, la quadrupla, après ce-
la, Le Galant disoit, en s'en al- lant,
Le cœur, qu'on cite à tous propos, l'amour



& ſes ſentimens faux, Ce ſont des mots,



in-ven-tés pour les ſots.

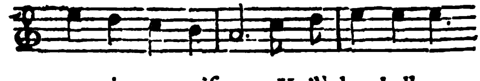


LES BELLES MANIERES ET LA BONNE FAÇON.

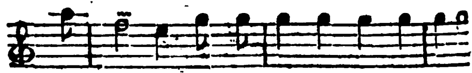
Vaudeville Moral.



MENER des Femmes de nom A ſa



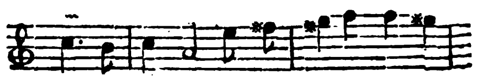
pe- ti- te maiſon, Voilà les belles



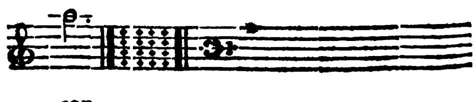
manieres, Mais de fleurs plus printannieres



Dans Paris faire moiſſon Chez des Beautés



ro- tu- rie -res, Voilà la bonne fa-



çon.

Un Bourgeois qui ſort des rangs,
Et qui vit avec les Grands,
Voilà la belle maniere:
Mais reſter dans ſa chaumiere,
Avec Bacchus & Suzon,
Et liberté toute entiere,
Voilà la bonne façon.

En femme de qualité,
Chanter avec dignité,
Voilà la belle maniere.
Mais dans un *Duo* ſe faire,
A bien prendre l'uniſſon,
Partir enſemble & s'y plaire,
Voilà la bonne façon.

En amour mal débuter,
Etre nul, & s'en vanter,
Voilà la belle maniere.
Mais joindre dans une affaire
A la force de Samſon,
L'air tendre & le don de plaire,
Voilà la bonne façon.

Vivre enſemble & l'afficher,
Ne point s'aimer, mais coucher

Voilà la belle maniere:
Mais d'une ame tendre & fiere
Faire plier la raiſon,
Aimer, jouir & ſe taire,
Voilà la bonne façon.

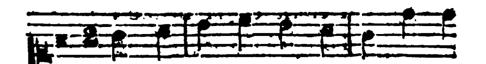




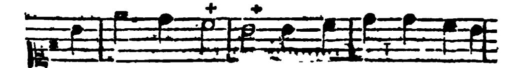
SENTENCES, POINTES, DICTONS ET APOZEMES DE MR. GILLES.

Vaudeville de Parade.

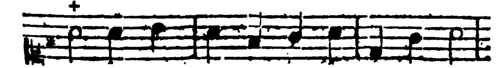
Air : *Des Fraises.*



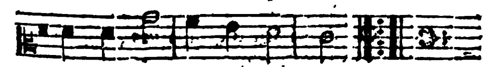
PARLER d'amour à Médor, Au Guer-



rier de blessures ; Au Joueur de mata-



dor, Et parler aux femmes d'or... d'ordu-



res, d'ordures, d'or-dures.

CRAIGNEZ, Lucas, dit Suzon,
L'air froid que je vais prendre,
Et toujours ce polisson
Lui faisoit reprendre son
Air tendre, air tendre, air tendre.

En amour, faut-il donc tant
Tant raisonner pantoufle !
Moi, de tout objet tentant,
Autant que j'en trouve, autant
J'en soufle, j'en soufle, j'en soufle.

Philis, par l'esprit se prend,
L'esprit est sa manie ;
Lorsqu'à Claude elle se rend,
C'est à cause de son grand
Génie, génie, génie.

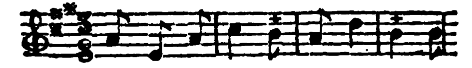
La Comtesse de Crusca
Me disoit de Menalque,
Que le jour qu'il l'attaqua,
Il étoit gai comme un ca- . . .
Tafalque, tafalque, tafalque.

L'on imprime Meursius,
On l'enrichit d'estampes,
L'Éditeur fait même plus,
Car il y joint de beaux culs . . .
De lampes, de lampes, de lampes.

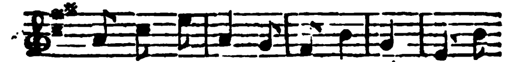
Les Critiques délicats
Ne sont que des Jean-fesses,
De nos jeux, s'ils ne font pas
Un grand cas, moi, je m'en bats
Les fesses, les fesses, les fesses.



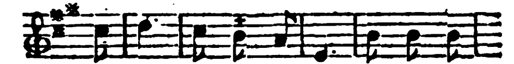
LA PEUREUSE.



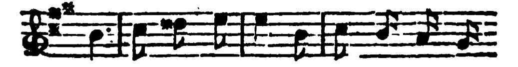
Sortez, il faut que je m'habille,



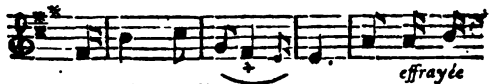
Remettons notre rendez-vous, je meurs



de peur, séparons-nous ! Si l'on sait

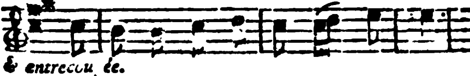


ça dans la famil- le ; Ména- gez une



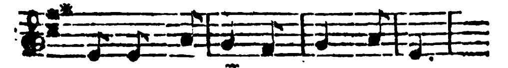
effrayée

honnê - te fil - - - - le ; Reti-rez-

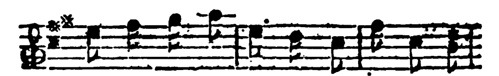


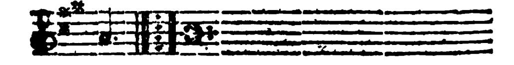
& entrecoupée.

vous ! retirez - vous, re - ti- rez-vous,



Ah mon Dieu ! prenons garde à nous,





DANS ma chambre, s'il faut qu'on vienne,
Que diroit-on de vous y voir?
Allez-vous-en, il va pleuvoir.
Quoi! votre bouche sur la mienne?
Croyez-vous que cela convienne?
Retirez-vous, &c.

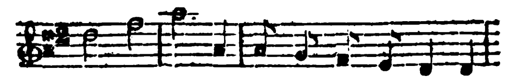
IL ne dit pas une parole;
Mais il suit toujours son chemin;
Mais, Monsieur, sur-tout point de main,
Vous me feriez devenir folle,
Je vous dis qu'elle me désole.
Retirez-vous, &c.

EN quel état vous m'avez mise!
Quelle toilette je fais là! ...
Je veux sortir malgré cela;
Laissez-moi, ma force s'épuise ...
J'ai du malheur, j'y serai prise
Retirez-vous, retirez-vous, retirez-vous!
Ah! mon Dieu, prenons garde à nous!
Mon cher Alain, cher Alain, retirez-vous.

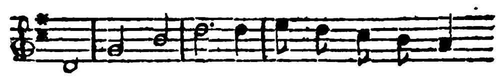


PARODIE

D'UN AIR DE RAMEAU.



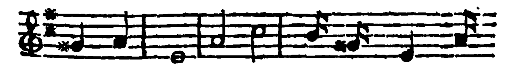
LE Marquis, depuis long-tems, vous est ac-



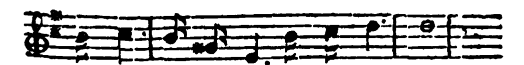
quis ; à jubé, Vous avez fait venir



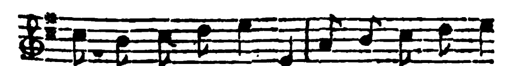
l'Abbé, Le vieux Duc vous rend son homma-



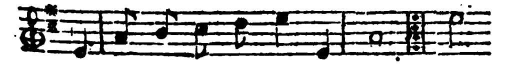
ge caduc, Deux ou trois Bourgeois bons



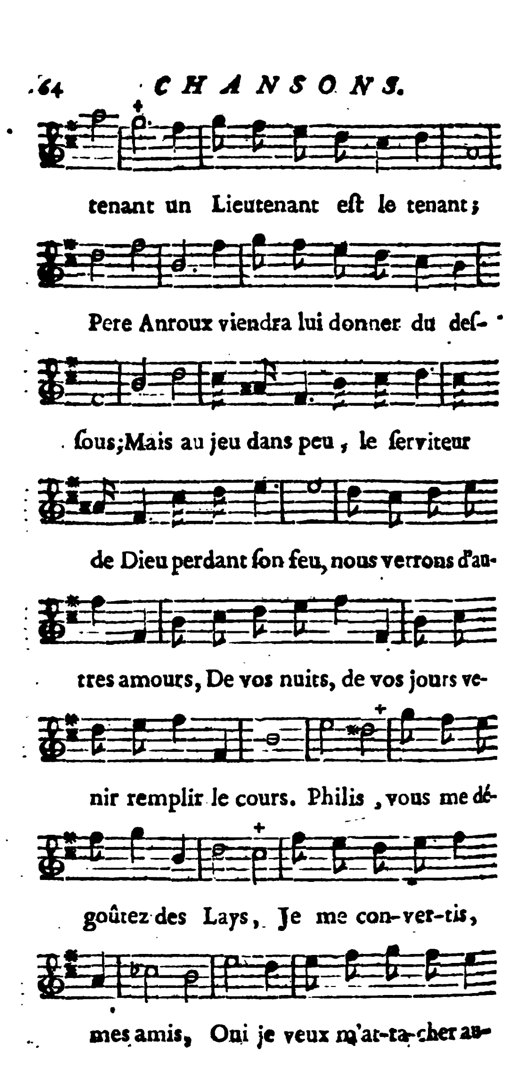
Gaulois, un Anglois faits pour payer,

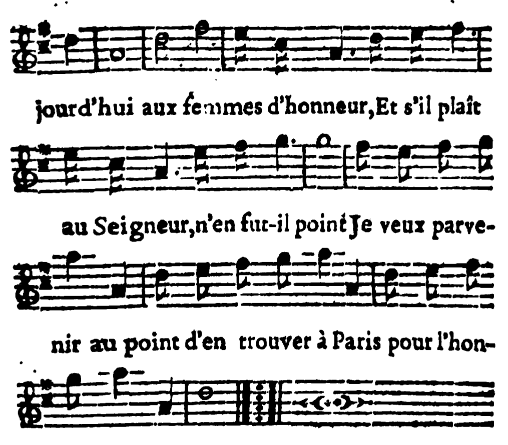


Vous servent à dé - frayer, Tantôt un E-



colier tantôt un C. . . . . . . Main-


tenant un Lieutenant eſt le tenant;
Pere Anroux viendra lui donner du deſ-
ſous;Mais au jeu dans peu, le ſerviteur
de Dieu perdant ſon feu, nous verrons d'au-
tres amours, De vos nuits, de vos jours ve-
nir remplir le cours. Philis, vous me dé-
goûtez des Lays, Je me con-ver-tis,
mes amis, Oui je veux m'at-ta-cher au-

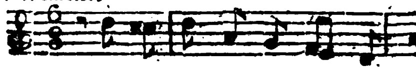

jourd'hui aux femmes d'honneur, Et s'il plaît
au Seigneur, n'en fut-il point Je veux parve-
nir au point d'en trouver à Paris pour l'hon-
neur des maris.



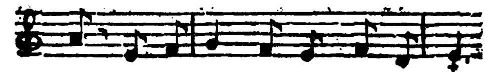
LA PRINCESSE,

Chanſon à l'uſage de la Cour.

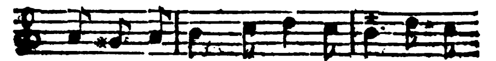
Vivement.



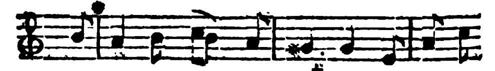
S'ATTEND-ON à ce - la d'un Pa-



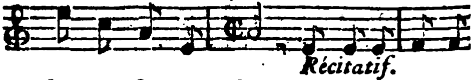
ge ? Comment donc pendant mon ſommeil !



Vit-on jamais rien de pareil ! Quelle in-



décence ! quel ou- trage : Mais quel in-



Récitatif.

ſo-lent eſt - ce là ! Je m'ôterai, gran-



de Princeſſe, Si j'incommode votre Al-



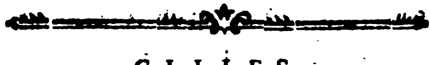
teſſe, Mais je ne vous dis pas cela.

C'EST affreux, si je suis tranquile,
C'est à force d'être en fureur,
C'est hideux, mais c'est une horreur,
Mais c'est que j'en reste immobile!
Mais quel insolent, &c.

PENDANT que je dors, c'est infâme,
Abuser de ma bonne foi,
Ah! je me meurs, c'est malgré moi;
Quel coquin! je vais rendre l'ame!
Mais quel insolent, &c.

ENCOR! encor! sans qu'il me quitte,
Ce petit faquin croit-il donc?
Croit-il mériter son pardon:
En m'offençant deux fois de suite,
Mais quel insolent est-ce là?
Je m'ôterai, grande Princesse,
Si j'incommode votre Altesse;
Mais je ne vous dis pas cela.





GILLES,

Dans une Foire, annonçant les Curiosités qui s'y trouvent.

Air : *Dans le Fleuve d'oubli, je veux boire.*



Nous avons des prunelles
De quatre vieux Seigneurs,
Grands lorgneurs ;
Les têtes sans cervelles
De trois jeunes Abbés
Mal plombés,
Mais il ne faut pas, &c.

C'est ici que des Dames,
Messieurs, vous joueront des
Gobelets ;
Nous avons là des femmes
Qui font de nouveaux tours
Tous les jours,
Mais il ne faut pas, &c.

Aux filles les moins-neuves,
Nous donnons la fraîcheur
Et la fleur ;
Et des secrets aux Veuves,
Pour n'avoir pas d'enfans
Tous les ans ;
Mais il ne faut pas, &c.

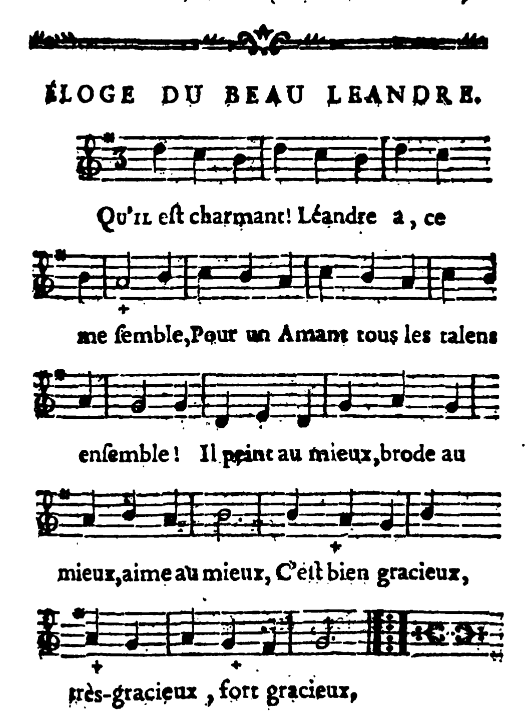
Nous avons un grand homme
Arrivé depuis peu
Dans ce lieu,
Qui partage la pomme

A trois Belles, à trois
A la fois ;
Mais il ne faut pas, &c.

Venez voir les secousses,
Et de ce Voltigeur
La vigueur ;
Qui, sans lâcher les pouces,
S'éleve, va, revient,
Et se tient,
Mais il ne faut pas m'en croire,
Il faut venir ce soir,
Pour le voir,
A la foire, à la foire, à la foire.



ÉLOGE DU BEAU LEANDRE.



C'est un Seigneur
Qui fait tout avec grâce;
C'eſt un Danſeur
Qui jamais ne ſe laſſe;
Il danſe au mieux,
Saute au mieux;

Aime au mieux;
C'eſt bien gracieux, &c.

Dans les *Preſto*,
Fort ſouvent il m'étonne;
Dans nos *Duo*
Jamais il ne détonne;
Il chante au mieux,
Part au mieux,
Aime au mieux;
C'eſt bien, &c.

Dans des momens,
Il calme mes allarmes;
Par des ſermens,
Des ſoupirs & des larmes,
Il aime au mieux
Pleure au mieux,
Jure au mieux;
C'eſt bien, &c.

Ecrivant bien;
Mais ſans folle vîteſſe;
Il ne fait rien
Qu'il ne lime ſans ceſſe;
Il aime au mieux,
Penſe au mieux,
Lime au mieux;
C'eſt bien, &c.

Chan

C'EST un Cadet
De qui l'adresse est telle,
Qu'au pistolet
Il mouche la chandelle;
Il aime au mieux,
Tire au mieux,
Mouche au mieux;
C'est bien gracieux,
Très-gracieux,
Fort gracieux.

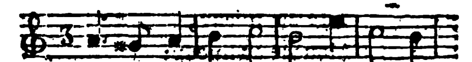




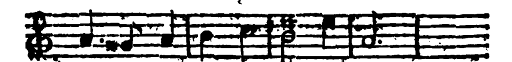
LEUR GOUT,

VAUDEVILLE.

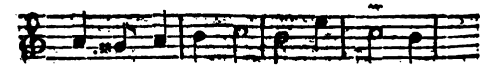
Air *Tout consiste dans la maniere.*



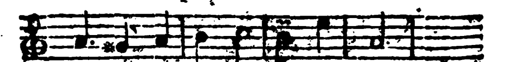
Un homme aimable, un homme à femmes,



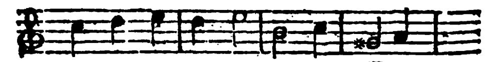
S'il veut être l'homme du jour,



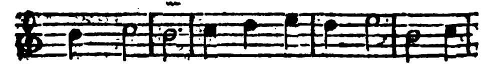
S'il veut avoir toutes nos Dames,



Ne doit jamais a-voir d'a-mour.

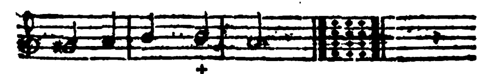


A l'amour les voit-on se ren- dre ?



Point du tout, il est donc plus sûr de les

C



prendre par leur goût.

Climene a le goût des parures;
Sapho, celui des beaux-esprits;
Lucinde, le goût des voitures;
Celui du plaisir tient Iris.
A l'amour, &c.

Des Agnès qui n'ont pû connoître
Ni l'amour, ni la volupté,
Quel goût vous en rendra le maître?
Quel goût!.... *la Curiosité.*
A l'amour, &c.

Le goût tient lieu de l'amour même,
Chez les Amants, chez les Epoux:
Dit-on à présent, *Je vous aime*?
Non, l'on dit: *J'ai du goût pour vous.*
A l'amour, &c.

Ce goût dont une ame est saisie,
Et qu'on prend pour du sentiment,
Souvent n'est qu'une fantaisie
Mais il amène le moment.
A l'amour les voit-on se rendre?
Point du tout;
Il est donc plus sûr de les prendre
Par leur goût

LA MANIERE FAIT TOUT.

VAUDEVILLE,

Sur l'Air précédent.

AMANS qui marchez sur les traces
Des *Agréables* de la Cour,
Ayez de l'esprit & des grâces;
Il en faut pour faire l'amour,
Tout consiste dans la maniere
Et dans le goût;
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

POUR faire un bouquet à Lucrece,
Suffit-il de cueillir des fleurs?
Il faut encore avoir l'adresse
D'en bien assortir les couleurs.
Tout consiste, &c.

L'AMANT risque tout, & tout passe,
Lorsque l'on sait prendre un bon tour,
S'il est insolent avec grâce,
On fera grâce à son amour.
Tout consiste, &c.

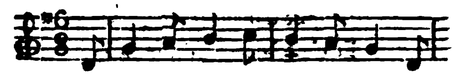
De deux jours l'un, à ma Bergere
Je fais deux bons petits couplets;
Et ma Bergere les préfere
A douze qui seroient mal faits;
Tout consiste dans la maniere
Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire,
Qui fait tout.



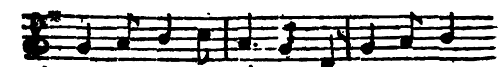


LA DIFFICULTÉ VAINCUE.

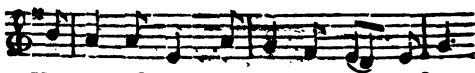
Air : *J'étois malade d'amour.*



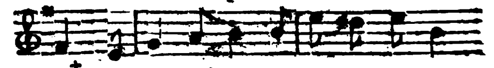
Je vous aime & vous m'estimez, J'en



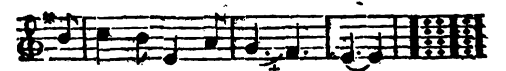
suis à ce ré-gi-me, De-puis un an



Vous m'assommez, Iris, de votre esti-



me; Aimez, aimez, belle Iris, aimez,



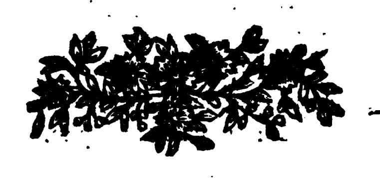
L'amour est-il un cri - - - me!

Votre œil est tendre, il est humain,
Promet-il sans qu'il tienne ?
Non, je suis dans le bon chemin :
Que l'amour m'y maintienne.

Je tiens, je tiens, je tiens votre main,
Et vous serrez la mienne,

Monsieur, je ne vous serre rien ;
Je le sais bien peut-être :
Mais fy! l'horreur! Ah! quel maintien!
J'apprends à vous connoître.
Eh bien! eh bien! arrêtez, eh bien!
C'est un monstre! ah le traître!

Je touche à ma félicité ;
Eh! vous l'avez voulue ;
Quoi! serois-je encor arrêté ?
Quand vous voilà rendue!
Je sens, je sens la difficulté ;
Mais la voilà vaincue.



LA FEMME CHOQUÉE.

Sur l'Air précédent.

HIER matin en m'éveillant,
(J'en suis encor choquée)
Par un fat qui fait le galant,
Je fus presque brusquée;
C'est un, c'est un petit insolent,
Qui m'a, qui m'a manquée!

APRÈS d'inutiles transports,
(J'en suis encor choquée)
Après d'inutiles efforts
Qui m'avoient fatiguée,
C'est un sot, c'est un sot petit corps
Qui m'a, qui m'a manquée.

D'ABORD, d'un air peu circonspect,
Il m'avoit attaquée;
Après cela d'un faux respect
Masquant cette équipée,
Quel chien, quel chien, quel chien de respect!
Il m'a, il m'a manquée.

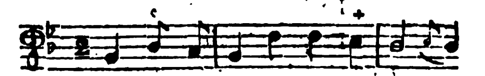




LE SOLILOQUE DE LA FEMME A PIERRE LE ROUX,

VAUDEVILLE NOUVEAU.

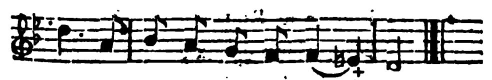
Air : *Vive le vin, vive l'amour.*



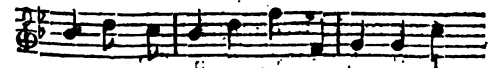
SANS qu'on la vit, Roze entendit Ce



que Ju-dith Hi--er se dit Dans



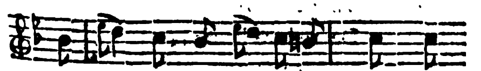
un su-per-be so-li-lo--que.



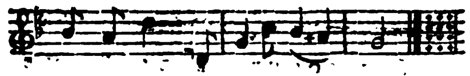
Or, Judith, fil-le de La-ro-que, A-



fin que vous le sachiez tous, Est femme



hé-las! du vieux Pier-re Leroux, Dont



JUDITH disoit :
Qu'il lui baisoit
Le bout du doigt ;
Et qu'il n'osoit
Lui baiser la main toute entiere.
Soyez plus hardi, Maître Pierre ;
Ou souffrez qu'on le soit pour vous.
Je sais des gens, Maître Pierre le Roux,
D'humeur un peu moins façonniere.

PIERRE le Roux,
Mon vieux époux,
Est des époux
Le plus jaloux
Cela mérite récompense !
Et Judith ajoûtoit : j'y pense !
Jacques Ducreux, mon Amoureux
Y pense aussi ; nous y pensons tous deux ;
Mais je crains tout, & je balance.

IL est scabreux
De rendre heureux
Jacques Ducreux,

Mon Amoureux!
Il peut me rendre malheureuſe.
Je n'oſe pas; je ſuis peureuſe!
Pourquoi Ducreux eſt-il peureux?
Ah! ſi par force, il ſe rendoit heureux,
Peut-être il me rendroit heureuſe.

MAIS ton courroux,
Vilain jaloux,
Pourroit ſur nous
Porter tes coups;
Je crains encor tes injuſtices!
Tu devrois faire tes délices,
(Si tu ne m'aimois que pour moi)
De mes plaiſirs; fuſſent-ils pris ſans toi!
L'amour pur fait ces ſacrifices!





LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE.

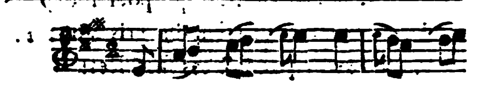
CHANSON

TRÈS-PHILOSOPHIQUE,

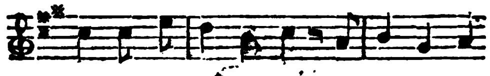
Tant par la netteté *des idées lumineuses* qui en caractérisent le fonds, que par le choix *des expressions de génie* & Néologiques, qui, dans les détails, respirent *le goût exquis de la singularité.*



Traduction nouvelle de l'Anglois.



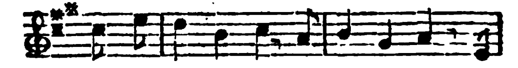
UN peu d'*Esprit phi - lo - so-*



phique, Disoit Milé- di Bellaston,



Du vieux *amour mé- ta- - phy - si-*



que proscrit le ton, Milord Boston, Ber-



MILORD.

De l'air dont tout ceci ſe mène,
Je rougis pour vous, Milédi;
Achevons du moins la ſemaine,
    Quoi! pris Lundi?
    Quitté Jeudi?

Couplet ajoûté & risqué par le Traducteur.

Milord eſt à préſent en France,
C'eſt là vraiment
Son élément!
Ce qu'on y prend de préférence,
C'eſt un Amant
A ſentiment.
Pour les Philoſophes Angloiſes,
Ce bonhomme n'étoit pas fait!
Mais en effet,
Il eſt le fait
Des cœurs tendres de nos Françoiſes;
Et ſur-tout à
Paris s'il va,
Ce doit être à
Qui le prendra.

On avoue de la meilleure foi du monde, que ce dernier couplet n'eſt point de la force des précédens, où l'on a été continuellement ſoutenu par le *génie anglois* de l'original.

C'eſt une témérité du Traducteur, qui a cru devoir à Milord Boſton, dont il a été accueilli à Londres, & fort bien traité nouvellement à Paris, de riſquer de rendre ce Seigneur célebre dans notre patrie.

Il appréhende fort d'avoir échoué dans ce projet, par deux raisons.

La premiere, c'est qu'il ne convient gueres à un Traducteur d'*inventer*; & que cela lui réussit rarement.

La seconde, c'est que celui-ci n'a pas l'honneur malheureusement d'*être né Anglois*, quoiqu'il en ait toujours eu la fureur; ce n'est en vérité pas sa faute, *s'il est François*.

L'Original de cette Chanson est d'*une Dame Angloise*, qui, *dans ce siecle de lumieres*, a mérité de sa nation d'être mise au rang des *Sages*.

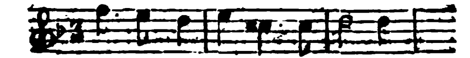




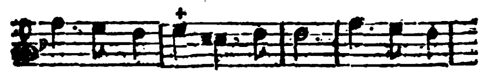


ROMANCE ESPAGNOLE,

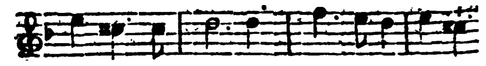
Avec accompagnement de Guittare.



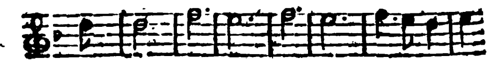
Je ne croyois pas pos- si- ble



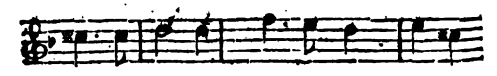
que je puisse aimer jamais, Mais, hélas!



d'un coeur pai-si - ble , *Don Felix* trou-bla



la paix ; Il m'prit , il m'prit par où je suis



fort sensi- ble , par sa gra-ce & son

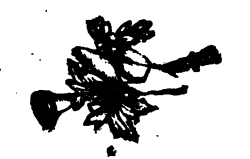


esprit.

Mon Amant est sans richesses ,
Mais il est plein de talents ;
Plus civil que ces especes

Que l'on nomme des Galants,
Il m'fait, il m'fait
Il m'fait tant de politesses,
Que je le trouve parfait.

L'Amour promet, quand on s'aime,
Les plaisirs & le bonheur;
Mon Amant dans ce systême,
A bien affermi mon cœur,
Il m'met, il met,
Au comble du bonheur même;
L'Amour tient ce qu'il promet.

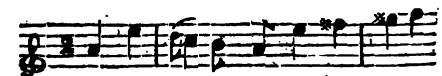


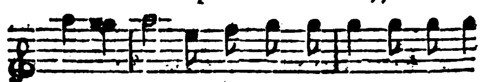


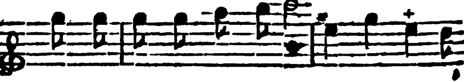
MAUVAISE PLAISANTERIE
Sur le Quartier du Marais,

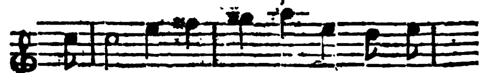
VAUDEVILLE.

M. S.... est au moins de moitié pour ce Vaudeville.



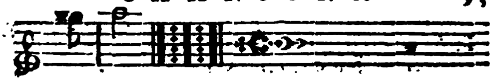












Marais,

Dans toutes leurs façons, les Messieurs du
Marais
Des gens polis offrent l'élite,
Et leurs civilités ne finissent jamais.
Ils ont, quand on leur rend visite,
De beaux complimens toujours prêts.
Vive, vive, &c.

L'abondance, aux festins, regne avec les
aprêts;
Toujours quelque voix agréable
Vous entonne un grand air, même avant l'en-
tremets;
Lorsque l'on va sortir de table,
Vîte on met du champagne au frais.
Vive, vive, &c.

Les soirs on y tient cercle; ... Amour, avec
succès,
Sur le tapis met quelque these,
Où le cœur & l'esprit sont toujours en procès;
Puis, en beau style d'antithese,
Iris prononce ses arrêts.
Vive, vive, &c.

Sitôt qu'on les connoît, la mode & le bon air
Y sont suivis jusqu'au scrupule;
L'on y goûte en été les plaisirs de l'hiver,
Dans le fort de la canicule, *
L'on y danse la nuit au frais.
Vive, vive, &c.

On y ferme l'oreille à tous nos damerets;
Ce n'est que pour les bonnes-têtes
Que l'amour adoucit la rigueur de ses traits;
Tous nos Ducs y font des conquêtes,
Et ce sont des amants discrets.
Vive, vive, &c.

On n'est plus de Paris, quand on est du *Marais*,
Mais aussi n'est-on pas de *Vienne*.
La critique a beau dire, on y vient sans relais,
Il faut même que l'on convienne
Qu'on n'en sauroit être plus près.
Vive, vive le quartier du Marais.



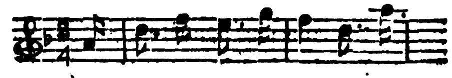
---

* Dans le temps que cette chanson fut faite, il y avoit Bal toute la nuit à la place Royale, dans le fort de la canicule.

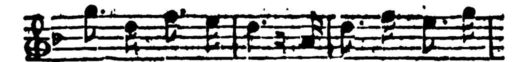
LES ACCIDENS.

VAUDEVILLE,

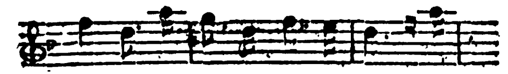
Air ; Je ne suis pas si diable que je suis noir.



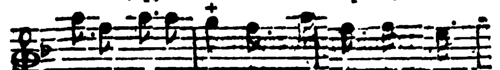
Des Galants I- sa - bel - le, croi-



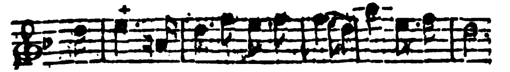
yoit a-voir le choix ; Et vouloit, disoit-



el-le, prendre la fleur des pois, Ce-



pendant cette Belle Prend Monsieur l'In-



tendant : Voilà ce qui s'appelle un accident.

La malheureuse Hortense
Vient de perdre à Paphos
Un procès d'importance

Qu'on jugeoit à huis-clos ;
Son Avocat, dit-elle,
Resta court en plaidant ;
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

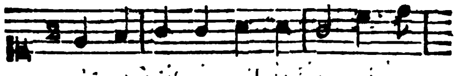
Iris croit plus honnête
De n'avoir qu'un amant ;
Mais dans le tête-à-tête,
Son bon cœur la dément ;
Hélas ! c'est plus fort qu'elle,
Dit-elle en se rendant,
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

Une fille cruelle
D'abord me refusa
D'une façon cruelle,
Puis elle s'appaisa ;
Elle fut plus cruelle
En me tout accordant ;
Voilà ce que j'appelle
Un accident.

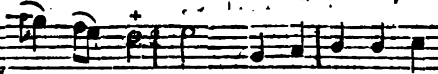


LA SURPRISE NOCTURNE.

Air : *J'aime mieux ma mie, ô gué.*



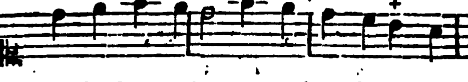
Un soir revenoit Cadet, ce n'est



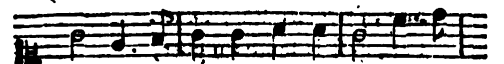
pas sa fai-te, Tenant sa femme



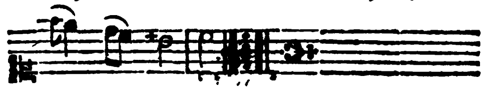
Ba-bet, la fille à notre Hôte : Un Vo-



leur sai-sit Ca-det, un Voleur saisit Ba-



bet, C'est bien la fau-te du Guet, Ce n'est



pas leur fau-te.

Un voleur rossoit Cadet,
Ce n'est pas sa faute ;

Un voleur baisoit Babet,
La fille à notre hôte ;
Ça fit du mal à Cadet,
Ça fit plaisir à Babet
C'est bien, &c.

Ah ! quels coups, disoit Cadet !
Ce n'est pas sa faute,
Ah quels coups, disoit Babet,
La fille à notre hôte !
Je me meurs, disoit Cadet !
Je me meurs, disoit Babet !
C'est bien, &c.

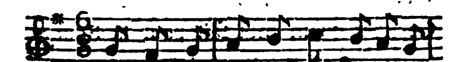
Au voleur, crioit Cadet ;
Ce n'est pas ma faute :
Cher voleur, disoit Babet,
La fille à notre hôte ;
Je n'y reviens plus, Babet,
Moi, j'y reviendrai, Cadet,
Car, c'est la faute du guet,
Ce n'est pas ma faute.



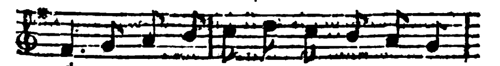
LE TON DE LA BONNE COMPAGNIE.

Vaudeville.

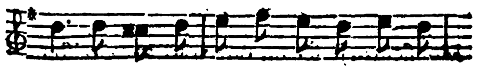
Air : *En verité, févere Margoton* : ou bien, *c'est le ton, c'est le ton qu'il faut prendre.*



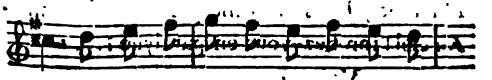
Un homme de votre conditi-



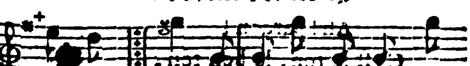
on, Le prendre fur un auffi mauvais



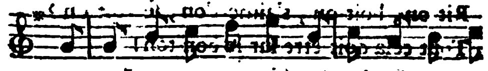
ton ; Vous allez droit à la con-clufi-



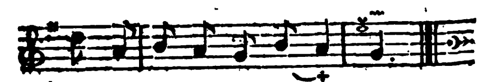
on, Madame, ma façon eft toute u-



ni - e. Mais, Baron, comment donc, fur



quel ton ! c'eft le ton, le bon ton, le ton de



Confultez-vous l'honneur & la raifon,
Quand vous appellez cela le bon ton ?...—
Eh bien l'honneur !... on n'entend que ce nom ;
Ce n'eft qu'un mot fait pour la Bourgeoifie !
Mais, Baron ! &c.

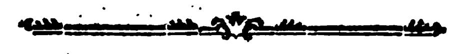
Se défendre auffi long-tems, vous dit-on,
Eft bien bourgeois ; eft bien du mauvais ton !
Epargnez-nous la petite façon ;
Et que ce foit une affaire finie.
Mais, Baron, &c.

Monfieur... je fens... que vous avez raifon...—
Je ne veux pas être du mauvais ton.
Madame, hélas !... il me prend un friffon...—
Ah ciel ! tombez-vous en paralyfie ?...—
Mais, Baron,
Qu'eft-ce donc ?...—
Ah ! pardon !
C'eft le ton, le bon ton,
Le ton de la bonne Compagnie.

Rit-on, boit-on, s'aime-t'on, fe voit-on ?
Tout cela doit être fur le bon-ton ;
L'on n'a plus à préfent que ce dicton.

Du Bourgeois même c'est-là la manie ;
Comment donc,
Vous dit-on !
C'est le ton,
Le grand ton,
Le ſeul ton,
Le ton de la bonne Compagnie.





COMPLAINTE

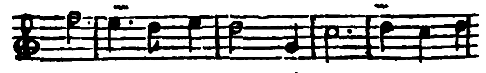
D'une femme à ſentimens.

ROMANCE, OU JÉRÉMIADE.

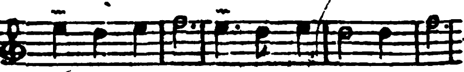
Air : *De mon Berger volage.*



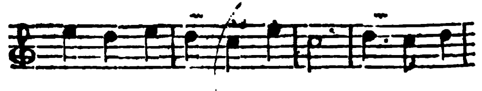
DANS le ſiecle où nous ſommes, Qu'on



s'aime foiblement ! L'on ne peut chez les



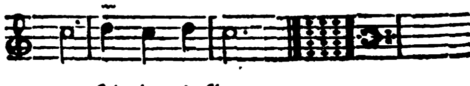
hommes, trouver de ſen-ti-ment, Tir-cis



n'eſt point vola-ge, Mais ſon cœur eſt u-



ſé : Se peut-il qu'à ſon â-ge un



cœur ſoit é-pui-ſé ?

Tu jures que tu m'aimes ;
 Mais c'est si froidement !
Tircis, tes sermens mêmes
 Redoublent mon tourment !
Laisse le vain langage
 Des sermens superflus ;
Aime moi davantage
 Et ne le jures plus.

Quels destins sont les nôtres !
 Pourquoi suis-tu mes pas ?
Tu n'en aimes point d'autres,
 Mais tu ne m'aimes pas !
Quand ton cœur létargique
 N'est plus sensible à rien,
Ingrat, ce qui me pique,
 C'est que je sens le mien.

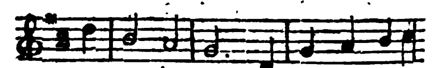
Comment ! rien ne ranime
 Tes désirs languissans !....
(Ce n'est pas que j'estime
 Les vains plaisirs *des sens* ;)
Mais que ton cœur s'enflâme
 Du moins par mes transports !...
Eh quoi ! même *ton âme*
 A perdu ses ressorts ?



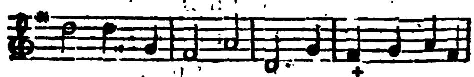
L'AGREABLESSE & L'AGREABLE.

VAUDEVILLE.

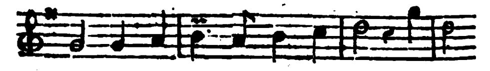
Air : *Nanon dormoit* : ou bien, *l'aiguille au cadran du Berger.*



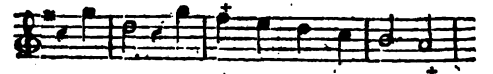
Au rendez-vous me voici la pre-



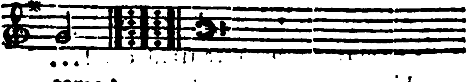
miere, dit en cour-roux Zulmis la Minau-



diere ; quoi, dit-elle, j'attens ; j'attens ;



j'attens ; Mais attendrai-je encor long-



tems ?

Ah ! vous voila !...
Je retiens ma colere....
Laissons cela ;

Nassès, parlons d'affaire ;
Ne perdons pas de tems !
J'attens, j'attens....
Mais attendrai-je encor long-tems ?

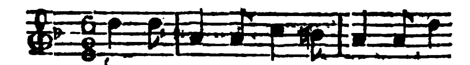
Zulmis, pardon ;
Mais qui est-ce qui nous presse ?
Attendez donc
Que l'on se reconnoisse !
Eh mais, Monsieur, j'attens
J'attens ; j'attens ;
Mais attendrai-je encor long-tems ?

Vous m'excedez !
Quels airs insoutenables !
Vos procédés,
Monsieur, sont détestables !
Encore un peu de tems !
J'attens ; j'attens ;
Mais &c.

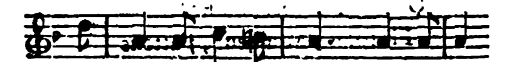
A vos amis,
Pour une bagatelle,
Faut-il, Zulmis,
Aller chercher querelle ?....
Accordez moi du tems
J'attens ; j'attens ;
J'attens le retour du printems.

LA GRANDE PARLEUSE.

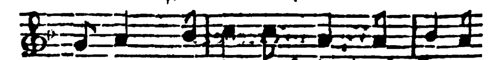
BRANLE A DANSER.



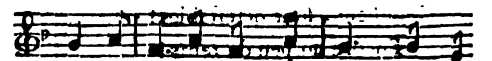
Mon amour en vaut la peine, C'eſt



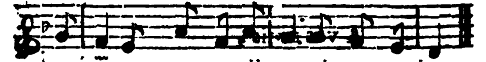
l'amour d'un bon Bourgeois. Permettez,



Madame He-le-ne, Qu'on vous en parle



u-ne fois, nôtre Bourgeois, C'n'eſt pas



la peine, Pour une fois, Notre Bourgeois.

Vous avez la courte haleine
Parler d'amour une fois.
C'eſt me donner la migraine :
Monſieur n'a donc point de voix ?
Notre Bourgeois, &c.

V 5

Ce n'est pas çà qui me mene ;
Mais qu'est-ce enfin qu'une fois ?
Voyez donc la belle étrenne,
Quand j'attends depuis un mois !
Notre Bourgeois, &c.

Mon cousin le Capitaine,
Par jour en parle trois fois ;
C'est plus de vingt par semaine,
C'est quatre-vingt-dix par mois.
Notre Bourgeois, &c.

Je sais mon histoire ancienne ;
Mahomet, cet Albigeois,
En parloit à sa chrétienne,
Par jour, onze ou douze fois.
Notre Bourgeois, &c.

Une nuit, le fils d'Alcmene
En parla cinquante fois,
Sans faire, à chaque dixaine,
Comme Martin, une Croix.
Notre Bourgeois, &c.

Doucement, Madame Helene,
Commençons, par une fois.
Il faut bien que l'on engraine, ...
Monsieur, engrainez par trois.

Notre Bourgeois,
C'n'est pas la peine
Pour une fois,
Notre Bourgeois.

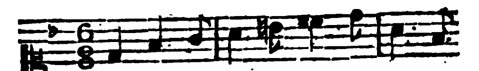
LA DAME APPAISÉE.

VAUDEVILLE.

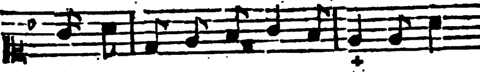
Air : *Il l'attrapra, il l'attrapra.*



TENEZ, disoit l'ardent Phi-le-ne,



Mais Daphné, voyez donc cela, Là, se



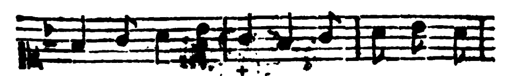
peut-il que je con-tien-ne un amour



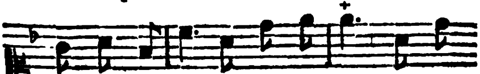
comme ce-lui-là ? là. Par-lez, que



faut-il qu'il devienne ? Monsieur, tout ce



qu'il vous plaira. J'aime assez ça, j'aime



bien ça.

Philene en disant je l'adore,
De cette Infante triompha ;
Et *Daphné* disant, je l'abhorre,
S'arrangeoit dessus son sopha,
Sa colere duroit encore,
Et pour tant elle répéta :
J'aime assez çà ; j'aim'beaucoup çà.

Mon jeune homme, plein de mérite,
Pénétré de ce courroux-là,
Pour réparer ses torts plus vite,
Dans le moment recommença.
Par avoir deux torts tout de suite....
Cette indignité l'appaisa.
J'aime assez çà ; j'aim'beaucoup çà.

COUPLETS DÉTACHÉS.

Air : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*



(1) La mode étoit, il y a quelques années,

Je choisis d'abord une rose,
Mais vive, mais à peine éclose,
Jasmin, œillets & romarin,
Qu'avec adresse je compasse ;
Mais sur-tout le maître brin
Que je sais placer avec grace.



AUTRE

SUR LE MÊME AIR:

Dit par un Acteur de société à ses spectateurs.

Nous ne voulons point d'indulgence ;
Que chacun dise ce qu'il pense :
Loin de gehenner nos spectateurs,
Ils peuvent nous siffler d'emblée ;
Et s'ils disent, foin des Acteurs,
Nous dirons foin de l'assemblée.

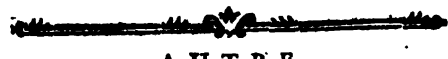
---

d'avoir, pendant l'hiver, des jacinthes qui croissoient dans le cul d'un navet, sur des cheminées.

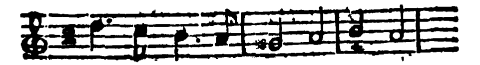


AUTRE.

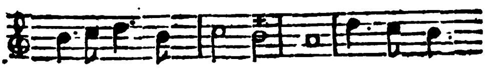
Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*



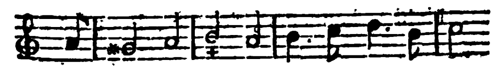
LE tems le plus a - gré - a - ble ,



Pas-se le pl s promptement. Percez-vous



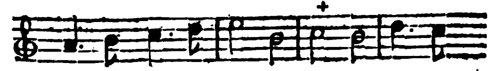
la nuit à ta-ble, La nuit paroît un



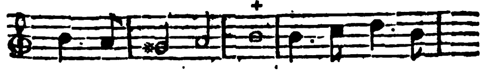
moment. Auprès d'un Objet ai-ma-ble,



Le tems fuit comme le diable , L'on croit



vivre, On a vé-cu, Le tems a le



feu au cû.

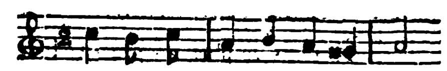




LE PÉCHÉ DE PARESSE.

VAUDEVILLE.

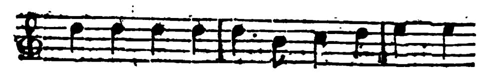
Air : *Du Curé de Pompone.*



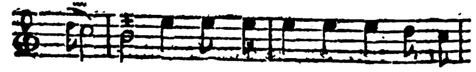
TANT que l'homme de - fi - re - ra



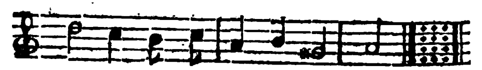
Plaifirs, honneurs, richeffe, Pour les a-



voir il em-ploi-ra courage, efprit, a-



dref- fe, Tout le re- le- ve- - ra, La-ri-

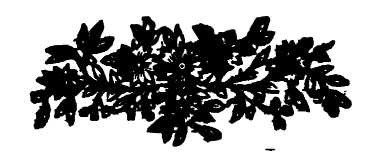


ra, Du péché de pa-ref- fe.

Une indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéreffe,
Quand fon moment d'aimer viendra,
Le Dieu de la tendreffe
Vous la relevera, &c.

Un jeune époux qui ne dira
Qu'un mot de politesse
Un Amant plus poli viendra,
Qui parlera sans cesse,
Et le relevera, &c.

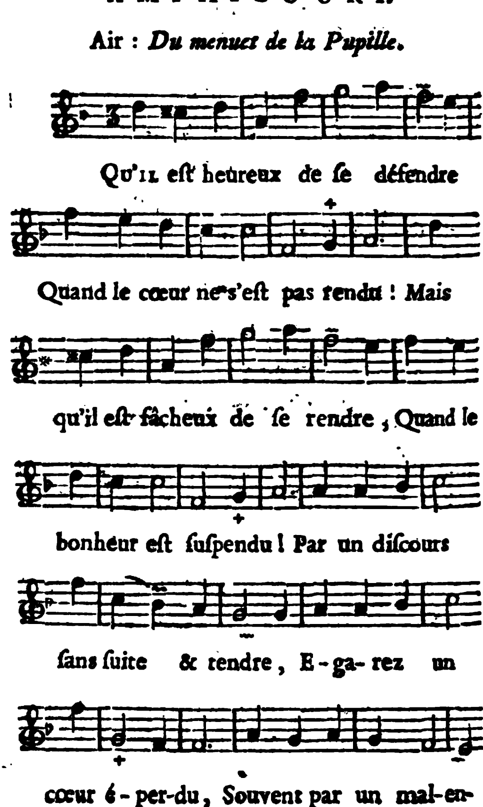
Une Veuve qui comblera
D'un Amant la tendresse,
Et qui se tranquillisera
Dans ces momens d'ivresse,
On la relevera, &c.

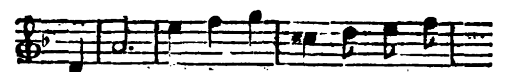


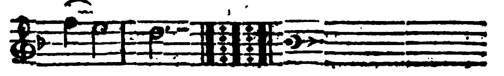


AMPHIGOURI.

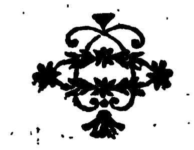
Air : *Du menuet de la Pupille.*







L'amphigouri, comme l'on sait, n'est qu'un galimathias rimé très richement. J'ai fait beaucoup trop de couplets dans ce genre méprisable. Je les regarde comme mes *Delicta juventutis*. Je me permets de donner celui-ci, parce qu'il a tant d'apparence d'avoir quelque sens, que le célebre Fontenelle l'entendant chanter chez Madame de Tencin, crut le comprendre un peu, & voulut le faire recommencer pour le comprendre mieux. Mad. de Tencin interrompit le chanteur, & dit à Fontenelle: *eh! grosse bête! ne vois-tu point que ce couplet n'est que du galimathias.*





VAUDEVILLE

Chanté dans une Fête, par un Gille qui montroit aux Spectateurs, le Grand-Seigneur dans son Sérail, au milieu de ses Sultanes.

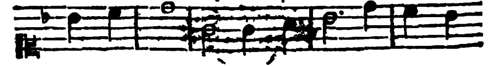
Le Grand-Seigneur étoit habillé magnifiquement ; il étoit assis sur un coussin très-riche, les Sultanes debout. C'étoit six têtes à perruques, coeffées & habillées aussi avec la plus grande magnificence, & couvertes de diamans.

Air : *Ton relon, ton, ton, ton, tontaine, la tontaine, ton relon, ton tontaine la tonton.*

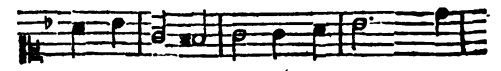
GILLE montrant les Sultanes.



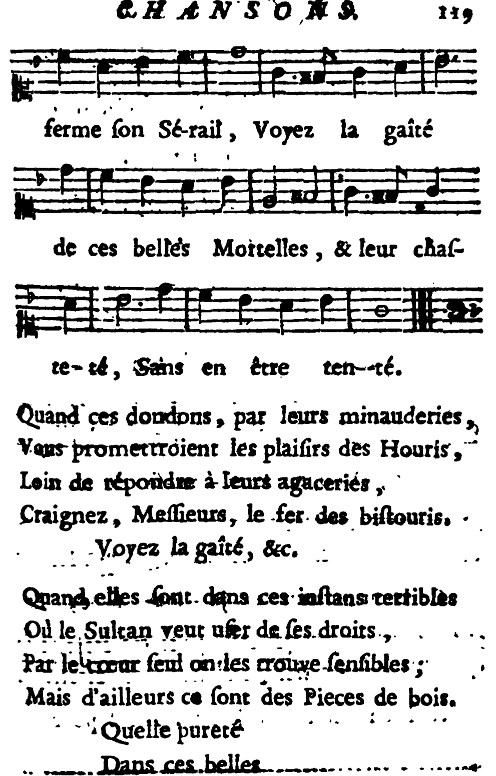
Sul-ta-nes, veut prendre seul le soin de



son Ber-cail. Ne lancez pas des oeilla-



des pro--fa-nes, Sur ces Tendrons qu'en-



Quand ces dondons, par leurs minauderies,
Vous promettroient les plaisirs des Houris,
Loin de répondre à leurs agaceries,
Craignez, Messieurs, le fer des bistouris.
Voyez la gaîté, &c.

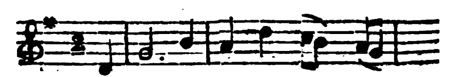
Quand elles sont dans ces instans terribles
Où le Sultan veut user de ses droits,
Par le cœur seul on les trouve sensibles;
Mais d'ailleurs ce sont des Pieces de bois.
Quelle pureté
Dans ces belles
Mortelles!
Exemple cité,
Et jamais imité!



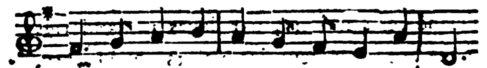
LES BIZARRERIES DE L'AMOUR

VAUDEVILLE (*).

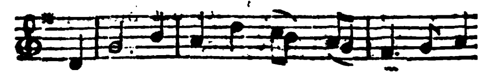
Air : *C'est un enfant, c'est un enfant*, du Vaudeville du DEVIN DU VILLAGE.



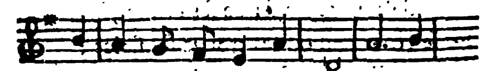
L'AMOUR, suivant sa fan- tai-



si - e, Ordonne & dis- po - se de nous ;



Ce Dieu permet la ja - lou- si- e, Et

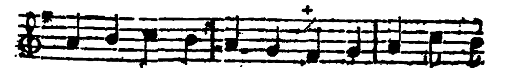


ce Dieu punit les jaloux. Ah ! pour

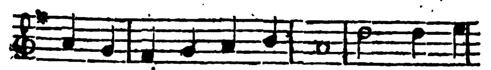
(*) J'avois donné le refrain & la mesure des vers de ces couplets à M. *Rousseau*, qui en a fait le Vaudeville de son charmant *Devin du Village*.

Ceux-ci étoient celui d'une parade ; on les avoit trouvés trop nobles pour ce genre ignoble.

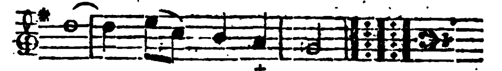
l'ordinaire,



l'or-di-nai-re, L'Amour ne ſçait guere ce



qu'il permet, ce qu'il défend, C'eſt un En-



fant, c'eſt un En-fant.

L'Amour ordonne que, pour plaire,
L'on ſoit ſenſible & délicat;
Il fait réuſſir au contraire,
En étant inſenſible & fat,
Ah! pour l'ordinaire, &c.

Un jour, ce Dieu veut qu'on ſoit tendre,
Et donne tout au ſentiment.
Un autre jour il fait entendre
Que c'eſt s'y prendre gauchement.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

L'Amour veut de la réſiſtance,
Pour nous rendre plus amoureux;
Et quelquefois ce Dieu diſpenſe
De réſiſter un jour ou deux.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

C'est un petit Dieu sans cervelle ;
L'on ne sait comment il l'entend ;
Il ordonne d'être fidelle,
Mais il permet d'être inconstant.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

L'Amour veut que l'on soit modeste ;
Il permet d'être avantageux.
Souvent il s'offense d'un geste ;
Un geste souvent rend heureux.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.





VAUDEVILLE NOUVEAU.

Niaisement.



BELLE Hortense, disoit un fat, Quand



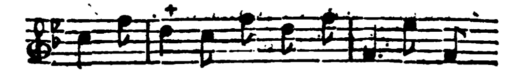
votre cœur pour moi combat, Y résis-



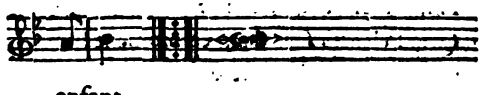
ter est un scan - da - le. Qui diable,



aujourd'hui se défend, Mais c'est être Pro-



vin - ci - a - le. C'est être enfant, c'est être



enfant.

Qu'un petit Duc ait, tour à tour,
Toutes les femmes de la Cour,
Il eſt tout ſimple qu'il s'en vante:
Mais qu'il ait cet air triomphant,
Pour vivre avec une Intendante,
C'eſt bien enfant!
C'eſt bien enfant!

Dans ſon temps, ce bon Commandeur
Étoit un aimable vainqueur,
Qui ſe plaiſoit à nous réduire;
Mais, quand ſon âge lui défend,
Qu'il tente encor de nous ſéduire;
Le vieux enfant!
Le vieux enfant!

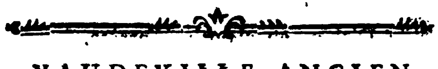
Climène, à certain Magiſtrat
Grave, & qui vouloit fuir l'éclat,
Faiſoit cette Mercuriale:
» Quoi! mon Préſident ſe défend
» De cauſer un peu de ſcandale!
C'eſt bien enfant!
C'eſt bien enfant!

Philis diſoit à ſon amant;
Quoi! chacun ſort dans ce moment!
Ciel! on nous laiſſe tête à tête!

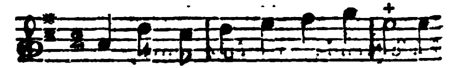
Damis prend un air triomphant ;
Mais le Diable, en chemin, l'arrête.
La pauvre enfant !
La pauvre enfant !

Zaïde prend, en même tems,
Des Bourgeois, des Ducs, des Traitants ;
Elle se vend, elle se donne ;
Jamais elle ne se défend,
Elle ne refuse personne ;
La bonne enfant !
La bonne enfant !

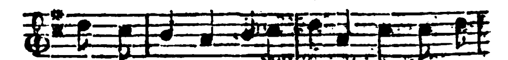




VAUDEVILLE ANCIEN.



Qui veut ſe porter toujours bien, mé-



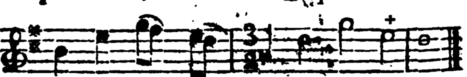
pri-ſe la ſcien-ce in-gra-te de Senac,



& de Ga-lien, de Dumoulin & d'Hy-



po-cra-te, Le Mé-de-cin qu'il faut choi-



ſir, C'eſt le plai-ſir, c'eſt le plaiſir.

Trois Médecins ſont en ce jour
Que l'on doit diſtinguer des autres ;
Ce ſont Momus, Bacchus, l'Amour !
Tâchez qu'ils ſoient toujours les vôtres ;
Ils offrent toujours le plaiſir,
On peut choiſir.

Les Vieillards choisiront Bacchus ;
Sa liqueur n'est pas une drogue :
Les jeunes seront pour Momus.
L'Amour chez eux aura la vogue ;
Chacun, suivant son bon plaisir,
Pourra choisir.

Entre les mains du tendre Amour ;
Une malade est bien soignée,
Que de filles en un seul jour
Il guérit par une saignée !
Ce Docteur-là sait les guérir
Par le plaisir.

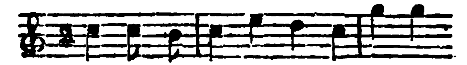




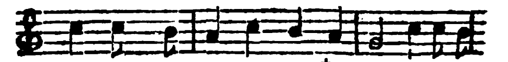
CHANSON

A une Dame dont le nom de société étoit *Mignon* ; & à laquelle on avoit oublié de faire quelques couplets, dans une Terre, où se trouvoient des Chansonniers très-agréables. Elle s'en étoit plainte.

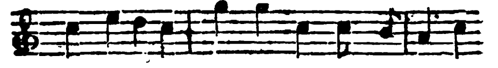
Air : *J'te prêtrai mon manchon, petit mignon*



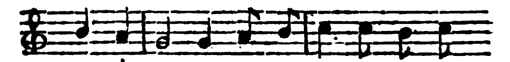
Plus j'y songe & plus je m'embrouille ;



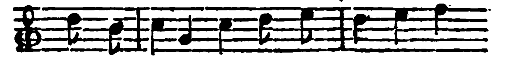
Comment ! ils ont vu tes ap-pas , Et tu re-



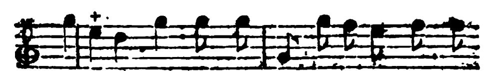
viens ici bre-douille ! Ces gens ne t'ont rien



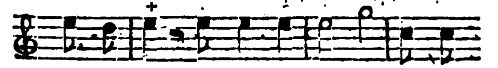
fait là-bas ? Après t'avoir si long-tems



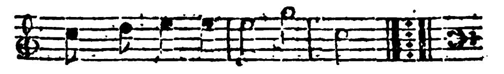
sou-hai-té-e, Ces Messieurs ne t'ont point



chan-tée! Pas un couplet! Mà foi, le malheur



eſt complet, C'eſt avoir du guignon, *Mi-*



gnon! C'eſt avoir du gui- gnon!

Ces gens là n'ont point de Minerve,
On leur envoye une Vénus;
Que faut il, pour les mettre en verve?
Quoi! ne rien faire là-deſſus?
Après t'avoir, &c.

Te laiſſer partir, ſans rien faire,
Ces Meſſieurs ne ſont pas galants!
Nous ferons bien mieux ton affaire,
Nous ſommes tous, gens à talens:
Après, &c.

Pour te compoſer vers ou proſe,
Il ne faut qu'écouter ſon cœur.
Oui, pour te faire quelque choſe,
Il n'eſt pas beſoin d'être Auteur.
Après t'avoir, &c.

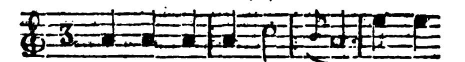
Sans être favori des Muses;
En un jour, je t'en ferois six;
Et je te ferois mes excuses
De ne t'en avoir pas fait dix!
Après t'avoir si long-temps souhaitée,
Comment! ils ne t'ont pas chantée?
Pas un couplet?
Ma foi, le malheur est complet!
C'est avoir du guignon,
Mignon!
C'est avoir du guignon!



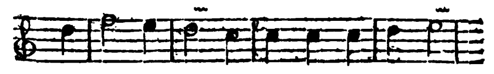
VAUDEVILLE DE PARADE.

Air : *Boire à son tire, lire, lire.*

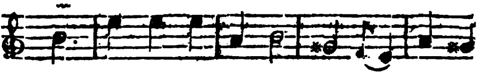
GILLES.



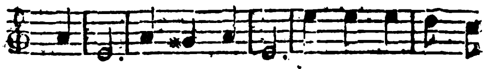
Il faut s'aimer toujours, Et ne



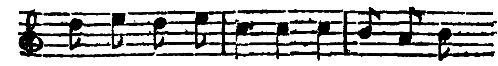
s'épouser gueres ; Qu'ont besoin les A-



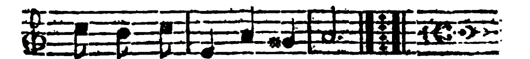
mours De ces chiens de Notai - res, Cessez,



Messieurs, d'être Epouseurs, N'visez qu'au tire,



li-re, li-re, N'visez qu'au toure, lou-



re, loure, N'visez qu'aux cœurs.

Dans ce ſiecle, l'on prend
Une Iris, qu'on marchande;
Eſt il un bien plus grand?
Commodité plus grande?
Ceſſez, Meſſieurs, &c.

Pourquoi ſe marier,
Quand les femmes des autres
Ne ſe font pas prier
Pour devenir les nôtres.
Ceſſez, Meſſieurs,
Quand leurs ardeurs,
Quand leurs faveurs
Cherchent nos tire, lire, lire
Cherchent nos toure, loure, loure,
Cherchent nos cœurs.



LES DINDONS DE CYTHÈRE.

VAUDEVILLE DE PARADE.

Air : *Chansons, chansons* Noté *page* 16.

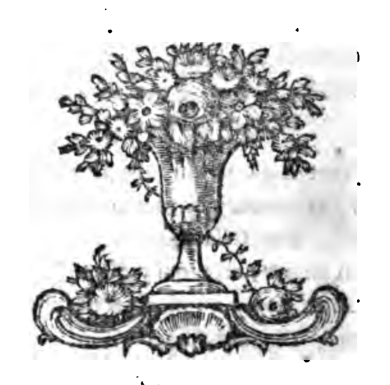
QU'ON voit de Dindons sur la terre !
Les plus beaux sont ceux qu'à Cythère
Nous vous gardons.
Ce seroit une liste à faire !
Abbés, Robins, & gens d'affaire,
Dindons, dindons.

Jeune Amant, qui reste à rien faire ;
Vieux Amant qui veut contrefaire
Nos Céladons ;
En amour, celui qui préfere
D'être dupe, au plaisir d'en faire.
Dindons, dindons.

L'Amant, présentant son offrande,
Qui, timide après, en demande
Bien des pardons ;
Cet autre, qu'une ardeur trop grande
Consume, avant que l'on se rende.
Dindons, dindons.

Sur nos amusemens comiques
Nous ne craignons pas les critiques,

Ni les lardons ;
Nous nous mocquons des Satyriques ;
Et nous appellons les Caustiques,
Dindons, dindons.

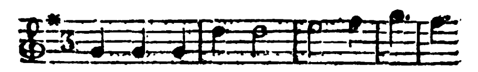




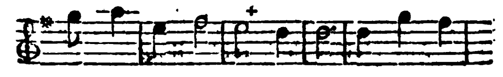
RONDE DE TABLE.

De feu Pannard, & rajusté par moi, pour un souper donné par un très-grand Prince.

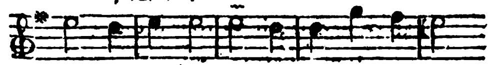
Air : *Du Prevôt des Marchands.*



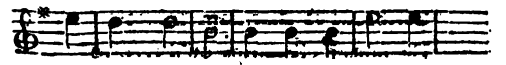
Messieurs, chantez tous avec moi Ce-



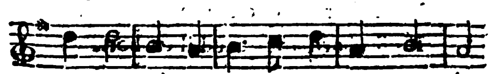
lui qui donne i- ci la loi; Quand il sert



de ce jus d'automne, Son plaisir dans



ses yeux se voit; Il est charmé quand



il en don-ne; Il est charmant quand il



en boit.

Quand il sable un nectar si doux,
Et qu'il nous en fait boire à tous,
A ce plaisir il s'abandonne;
Il en fait prendre, il en reçoit.
Il est charmé, &c.

Il verse de la même main
Ses bienfaits, ainsi que son vin;
Et sa bonté tendre assaisonne
Les biens, le vin qu'on en reçoit.
Il est charmé, &c.

Aux plaisirs de la table, il joint
Ceux dont je fais mon second point;
Au cœur d'une jeune personne,
Par ce nectar, il va tout droit.
Il est charmé, &c.

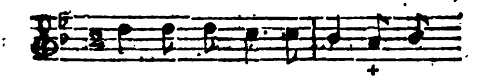
Par un salut universel,
Célébrons ce charmant mortel;
De nous il est temps qu'il reçoive
Le bacchique honneur qu'on lui doit.
Il est charmé que l'on en boive
Il est charmant quand il en boit.



COUPLET

Chanté à la suite de la Ronde précédente, le jour de la Saint-Philippe.

Air : *Connoissez-vous, Marotte la folle, la femme à Tretous.*



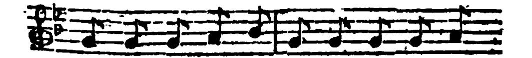
LE jour de Saint Philip-pe, Est



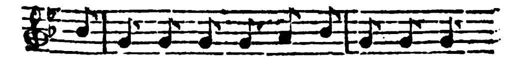
la Fête à tretin, treti. Que chacun par-



ti - ci - pe à cet - te Fê - te - ci ;



C'est la fête à tretin, c'est la fête à



treti, tretin, tretin, tretin, treti,

treri, tre-tous. Le Saint qu'on fête i-ci,

Le Patron que voici, différent de

Saint Pierre, Loin de pleurer, a toujours

ri; Sa gaî-té fa-mi-liè-re Est cel-le

de Hen-ri, Ce grand Roi si ché-ri, Dont

ce Phi-lip-pe-ci Descend droit comme

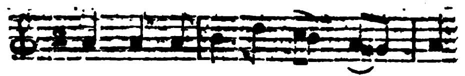
un I.



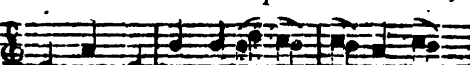


COUPLETS DU JALOUX CORRIGÉ.

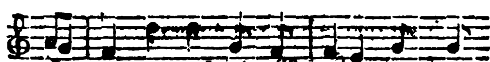
Opéra bouffon.



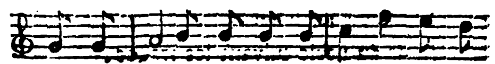
C'est un abus qui reſ - te - ra ;



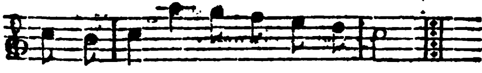
L'on a paſ-ſé l'Amant aux femmes ; Pauvre



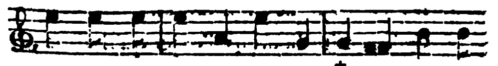
E-poux, en vain tu dé--cla-mes ; on te



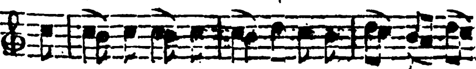
ſi--fle--ra, on te ſi-fle, fle, fle, on te



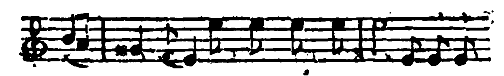
ſi - fle - ra, fle, on te ſi - fle - ra.



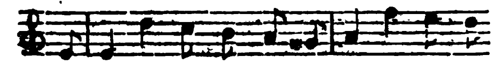
Mais ſi tu reſtes bouche cloſe comme un



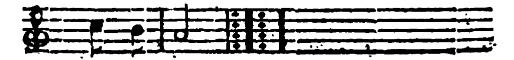
ga-lant homme ſe-ra, Et que tu prennes bien



la choſe, On te cla, cla, cla, On te cla-



quera, clac, on te claque- ra, clac, on te



claque- ra.

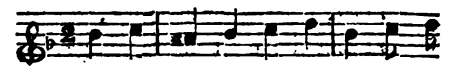
Tant que le bon ton durera,
A Paris, ſans aucun ſcrupule,
Pour le plus mince ridicule,
On vous ſifflera;
Mais du ſiecle ſuivant les traces,
Ayez, autant qu'il vous plaira,
De vices cachés ſous des graces,
On vous claquera.

Un Amant qui ne connoîtra
De plaiſir & de bien ſuprême
Qu'à rendre heureux l'objet qu'il aime,
On le ſifflera;
Mais un homme à bonne fortune
Qui, par fatuité, prendra
Vingt femmes, ſans en aimer une,
On le claquera.



LE SONGE D'UNE DEMOISELLE QUI RÊVE TROP.

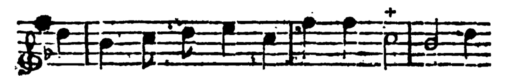
Air : *Allons la voir à Saint-Cloud.*



J'AI fait pendant cette nuit un rê-



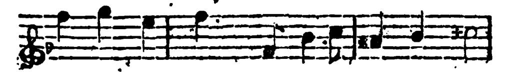
ve qui m'a char-mé-e, Je recueillois tout



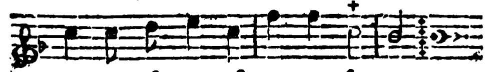
le fruit & d'ai-mer & d'être aimé---e. Je



voyois Daphnis mon amant ju-rer de m'ai-



mer constamment; mais hélas! c'est un son-



ge, & tout son-ge est un men-son-ge,

Par mille baiſers charmans
Il confirmoit ſes promeſſes ;
Quels tendres égaremens !
Que d'ardeur dans ſes careſſes !
Après ce prélude enchanteur,
Il devint encor plus flateur ;
Mais, helas ! c'eſt un ſonge,
Et tout ſonge eſt un menſonge.

Je crus alors, dans Daphnis,
Voir tous les feux dont je brûle ;
Sous les traits d'un Adonis,
Il paroiſſoit un Hercule.
Il me careſſoit vivement,
Je le lui rendois ardemment.
Mais helas ! c'eſt un ſonge,
Et tout ſonge eſt un menſonge.

Dans des momens raviſſants,
Qui n'étoient pas de durée,
A l'ivreſſe de mes ſens
Pluſieurs fois je fus livrée ;
Pluſieurs fois j'eus réellement
Ce bien qui me vint en dormant.
Et voilà dans mon ſonge
Ce qui n'eſt point un menſonge.

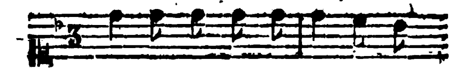




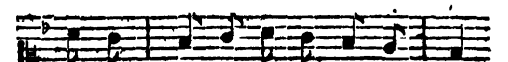
PARODIE

Du Menuet *Jupin dès le matin.*

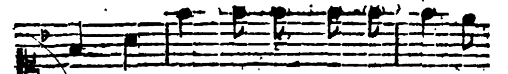
FADEUR.



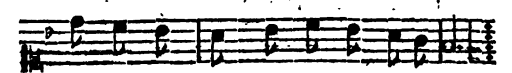
QUAND vous levez les yeux, Philis,



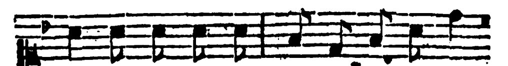
vers les cieux, vous embrâ-fez les Dieux!



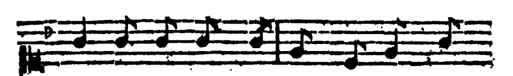
Mars fougueux de-vient langou-reux; Sa-



tur-ne le vieux fent re-naî-tre fes feux;



Vulcain, ce Dieu boiteux, brûle pour eux;



Phebus aux blonds cheveux, forme des



pauvres im-mor-tels.

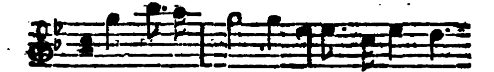


PARODIE

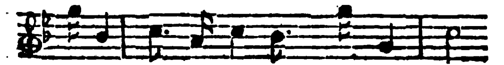


PARODIE

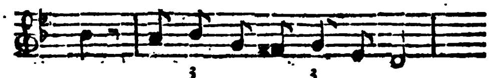
De l'Air Polonois *des Indes galantes.*



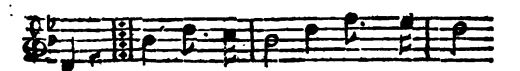
Fais comme moi, boi, ſois, Simon, mon



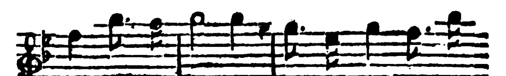
ſecond, verſe à nous tous. Fort bien, tien,



vien, re--çoi ce coup de ma main



plein. Sans être las, J'en ai mis bas,



Dans un banquet ſept. Quoique vieux & gou-



teux, Je bois mieux que jamais, Mais avec

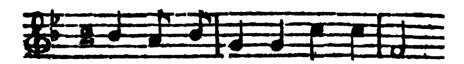

moi boi; Te-pe-toi; voi, mon Roi, voi
mon sang-froid. Etes-vous, amis, dé-jà
gris? L'un s'endort, l'autre sort, tout d'abord
est mort. Quelle honte! De mon tems, mes
en-fans, on te-noit ta-ble long-tems;
Moi qui compte soixante ans, pauvres gens,
Je me sens moins vieux qu'eux,



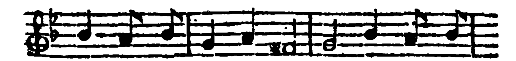
FAUTEVILLE ANGLOIS.

A l'entroit d'un Monsié lipertin Milord, qui l'est étonnant pour pratiquer la regle de la multiplication.

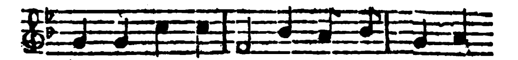
Air : *Vous vous coeffez, rapapillottez.*



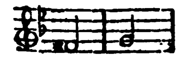
Il est un Anclois dans Pa-ris,



Qui moi met en co-le--re; Il fait un



mo-no-pol' d'I--ris, quel tiaple en veut-il



fai- rê !

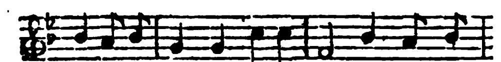
En parlant : » Il a toujours de fondation trois » ou quatre ménaches en ville ! eh ! mais » que fait-il de tout cela, dites-moi ?



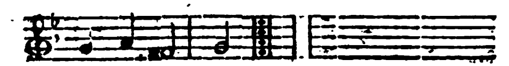
Que fait - il de Ma-dame Hu-



go? Et de Ma-ro-te & de Go-go,



Concevez-vous ſon verti-go? Mais il eſt



fou, j'eſ-pe-re.

J'entreprends, me dit-il un ſoir,
Et la tante & la mere.
Toutes deux je veux les afoir;
Les deux feront la paire,

En parlant: » Et il les eut toutes deux quoique
» vieilles; & pas moins

Que fait-il, &c, &c,

A l'Opéra, les Directeurs
Ein chour le virent faire.
Il prit tout ein coté des chœurs
Et ſut le ſatisfaire;

En parlant: » Et c'étoit point ein béſogne
» aiſée, il falloit toujours recommencer; &
» pas moins

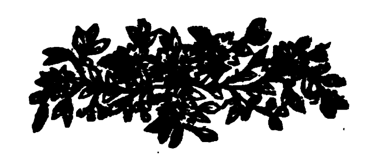
Que fait-il, &c, &c,

L'on n'a point pû donner certaines Parodies & Chanſons, parce que mon Cenſeur & moi, ne nous ſommes permis que les moins libres. Plus les mœurs ſe corrompent, & plus l'on devient décent. La décence n'eſt *ſouvent* pourtant que le maſque du vice. Quand je dis *ſouvent*, cela veut preſque dire *toujours*.

Cette fauſſe décence coupe la gorge à la gaieté; je ne m'en plains ici que parce qu'elle m'empêche de contenter *un galant homme dont je ſuis content*. J'euſſe déſiré rendre plus piquante cette ſeconde édition *que je lui abandonne*.

Pour ſuppléer aux joyeuſetés qui me ſont interdites, & completter ce troiſieme volume, je les remplace par les petites pieces fugitives qui ſuivent, & qui ne valent pas ce que j'euſſe pû donner.

Du temps de François premier, Rabelais & Marot eurent bien autrement leurs coudées franches. La corruption des mœurs n'étoit point encore perfectionnée, comme elle l'eſt de notre temps.



LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ PAR PIERROT.

Scènes détachées, en prose & en Vaudevilles.

Ces scenes sont partie d'une fête badine, donnée à Monseigneur L. D. D.

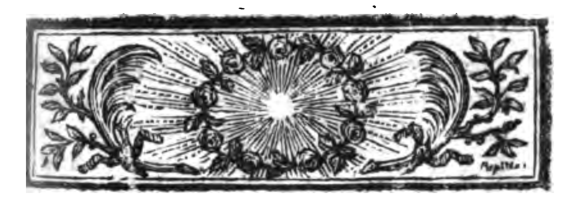
Noms des personnages,

SAINT-LÉON, *Lieutenant-Colonel de Hussards.*

PIERROT, *Valet.*

MEZZETIN, *autre Valet.*

La scene est où l'on veut.



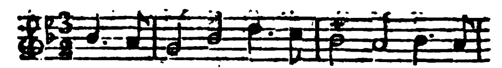
LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ PAR PIERROT.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, *seul.*

TÉTIGOI, c'est assez que l'en ait un rendez-vous d'amour avec une jolie fille, pour qu'il se trouve à chaque pas des contretems qui vous empêchent d'y aller, aussi-tôt que vous le desireriez ;... & qui vous tiennent le ... & qui vous tiennent le bec dans l'eau. — Mon Maître qui est un jeune Capitaine, épouse demain la fille de son Lieutenant-Colonel, qu'il avoit déja ... qu'il avoit déja commencée ; car, mordi, si le hazard le vouloit bien fort, son mariage & le baptême de son enfant, pour-

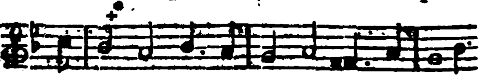
roient peut-être se disputer à qui passeroit le premier à l'Eglise. — Aussi, m'a-t-il plus fait valeter aujourd'hui, pour hâter les préparatifs de sa nôce.... Mais songeons à présent à la mienne, qui n'est qu'en détrempe. Pardi, cette jeune Suzon m'a bien juré que j'aurois ce soir l'étrenne de son cœur, que Monsieur de Lagarde, mon rival, vouloit me soufler, sous le prétexte qu'il est le premier Vinaigrier de la ville : voyez le beau titre ! ah ! par dieu, oui, c'est pour le nez de Monsieur de Lagarde ! allons, allons vîte la trouver dans sa petite chambrette, &... ah !... quel plaisir !



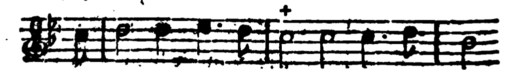
QUE cet-te Beauté mignarde, que j'ai-



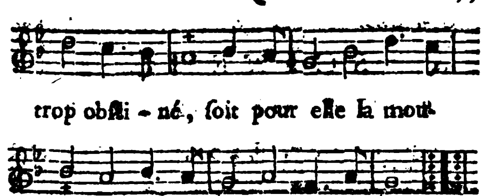
mois en Dauphiné, me donne ce que



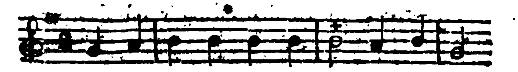
l'on garde pour l'Amant pré-des-ti-né, &



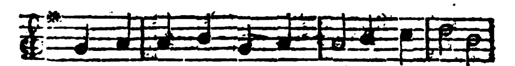
que Monsieur de Lagarde, mon Rival,



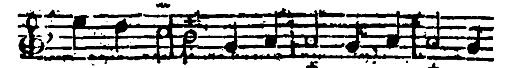
Mais que vois-je ? Le Lieutenant-Colonel de mon Maître ? Je suis perdu, s'il m'apperçoit, il me fera manquer l'heure du rendez-vous.



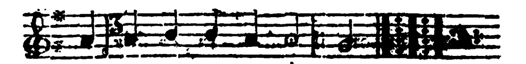
E-vi-tons ce vieux renard, ce vieillard



est ba - bil - lard, est bavard. Filons le long



des murailles ; dé-ri-vons, es-qui-vons le



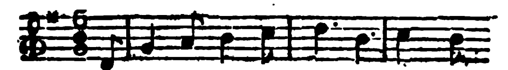
re - eil de ses ba-tail - les.

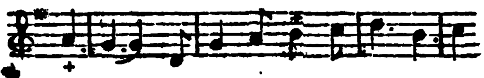
à part se trouvant saisi par le bras.
Miséricorde ! me voilà pris.

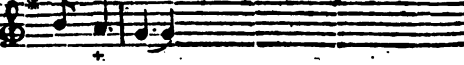
SCENE II.

SAINT LÉON, PIERROT.

St. Léon.

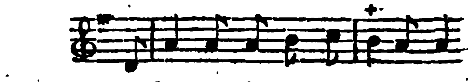


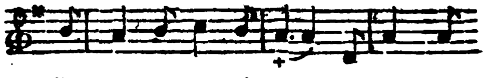


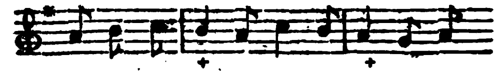


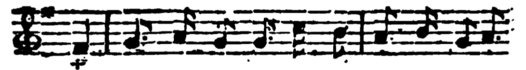
Pierrot, *à part.*

J'enrage.

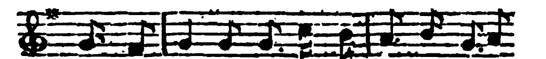




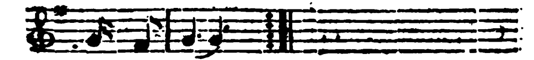




pé — ra, il i-ra; à la fois il se-ra



par-tout, là, là, là; à la fois il se-ra



par-tout là.

SAINT-LÉON.

C'est-à-dire, qu'il sera par-tout où il ne faut pas qu'il soit; corbieu! Mais, va t'en lui dire....

PIERROT.

Oui, oui, Monsieur, je vais lui dire....

SAINT-LÉON.

Eh quoi, maraut! tu ne me laisses pas achever.

PIERROT.

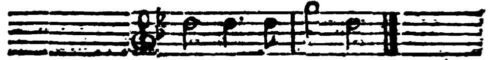
C'est que je suis pressé, Monsieur.

SAINT-LÉON.

Ah! Monsieur est pressé! Et moi, je donnerai vingt coups de canne à Monsieur, si Monsieur ne m'écoute pas sans se presser; celà est il clair?

SAINT-LEON *l'arrêtant.*

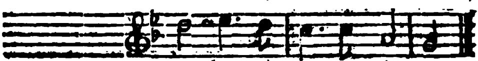
Non, non :



Je vais é--cri--re.

PIERROT, *avec dépit.*

Eh, non, non,



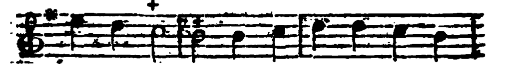
Monsieur, je vais lui di--re.

SAINT-LEON.

Mais, de par tous les diables, n'oublie donc rien ; & sur-tout sa chere Tante Duprat, qui lui assure tout son bien après sa mort ; elle a, dit-on, ses petits quatre-vingt-sept ans. Cela est joli ; Elle n'attend que le moment de mourir.



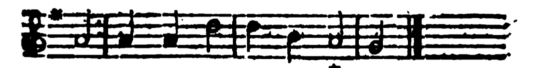
Dis, grivois, ne sais-tu pas, de cet--te



Tante augus-te l'heure, à-peu-près, du tré-

PIERROT.

pas ? Monsieur, je ne la sçai pas au



Mais je lui demanderai, si vous voulez.

SAINT-LÉON.

Ce n'est pas la peine. Cours vite le chercher.

PIERROT, à part.

Ah ! ouiche ! Je te cherche ! *Haut en s'en allant.* Adieu, Monsieur; Mademoiselle votre fille va épouser le Dieu de la bravoure.

SAINT-LÉON.

A qui dis-tu qu'il est brave ! Etois-tu avec nous quand ce parti de Pandoures....

PIERROT.

Moi ! Monsieur ! Je suis poltron comme un liévre. *A part.* Ah ! le voilà dans ses batailles, je n'en sortirai pas.

SAINT-LÉON.

Ecoute-donc que je te conte : quand ce parti de Pandoures voulut m'enlever ce convoi de deux cent charettes, je commandois, moi, le petit détachement de Houssards & de troupes

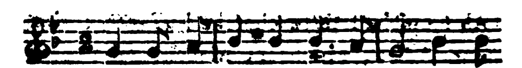
légeres qui escortoit ce convoi; ton Maître étoit là, précisément où tu es . . .

PIERROT.

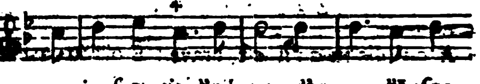
Mais, Monsieur, il faut que j'aille . . .

SAINT-LÉON.

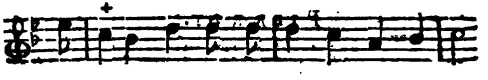
Eh ! non, non, que je t'acheve. Tu vas voir comme je m'y pris, moi :



Je m'appuyai d'abord, morbleu, d'un bois



que je far-cis d'un peu, d'un peu d'Infan-



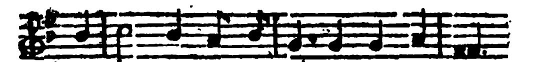
te-ri-e, qui, bien à couvert dans ce lieu,



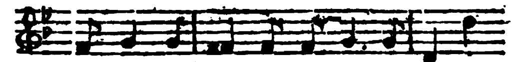
vous chauffoit l'ennemi du feu de sa



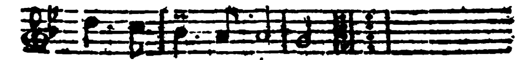
mous-que-te-ri-e; & puis criant, à moi,



Gaillards, je les sabre avec mes Houssards,



&c, sac, flic, flac, sac de toutes parts, c'est



u - ne bouche-ri--e.

Et voilà mon convoi qui passe.

PIERROT.

Eh! Laissez moi passer aussi, Monsieur, & m'en aller suivre le convoi. *A part.* Le chien!

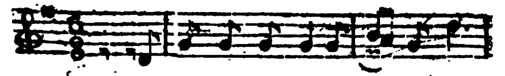
SAINT-LÉON.

Comment! Maraut, quand je te fais l'honneur..... imbécile, ne vois tu pas que c'est pour en revenir à ton Maître, à qui je vis tuer, à lui seul, dix-sept hommes de sa main blanche.

PIERROT, *se tenant le ventre.*

Haïe, haïe, haïe, haïe!

SAINT-LEON.



Pourquoi fais-tu la gri - mace, quand


je dis qu'il les tu- a qu'il les tu-a
sur la pla--ce, & si bien sur la
pla--ce, que pas un ne re--mu--a.
Pierrot.
Ex- cu- sez- moi, de grace,
si j'o - se di - re pourquoi je fais
quelque gri - ma-ce; c'est que, ma foi...
Saint-Leon.
c'est que, ma foi... Dis, quelle

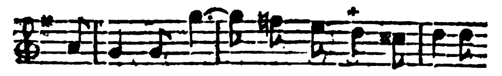


mouche te pique? Quoi! te trouves-tu

PIERROT.

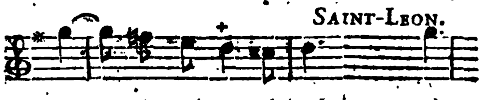


mal, dis-moi? La co - lique, la



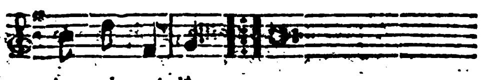
co - li - que, ah! souffrez que j'applique

SAINT-LEON.



un re - mé - de à cela. Le

re - mé - de, tiens, le voi-là; le re-méde,



tiens, le voi-là.

Prens ce soir, mon garçon, un lavement composé de trois onces d'huile, trois onces de sucre brut, & du lait; & cela t'ôtera la colique, si elle dure. Mais auparavant va faire ma commission, morbieu. *Il sort.*

SCENE III.

PIERROT, *seul.*

Eh oui, je te ferai le diable qui t'emporte. Courons à notre rendez-vous.

SCENE IV.

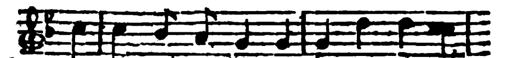
MEZZETIN, PIERROT.

MEZZETIN, *à demi ivre.*

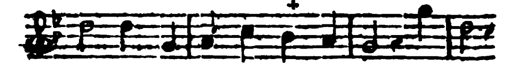
Ah! Mon cher Pierrot! Je te tiens, tu ne méchapperas pas, toi, comme cet animal de Pasquin.



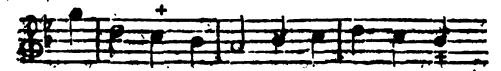
A-près une bouteille, Pasquin m'a plan-



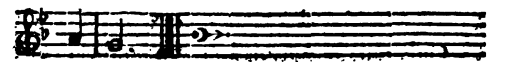
té-là, me voilà? O la belle mer-



veille? ne boire que cela d'un vin



di-vin ! le fa-quin ! Feras-tu comme



Pasquin ?

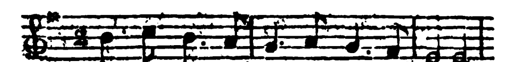
Oh, non ; tu es honnête homme, toi. Allons, viens, viens.

PIERROT.

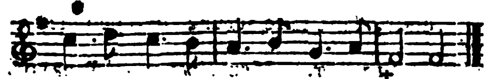
Je ne sçaurois, mon cher Mezzetin, &...

MEZZETIN.

Oh ! tu sçauras, mon ami... que je suis le plus heureux des hommes.

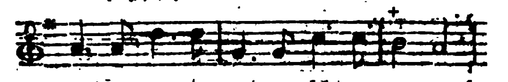


Du soir au ma-tin je puis être ivre,

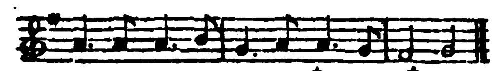


& c'est sans payer que je m'en-i-vre.

Ce n'est pas tout encore....



Les a-mis avec qui je veux vi-vre,



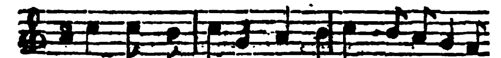
gra-tis, de même je les en-i-vre,

PIERROT.

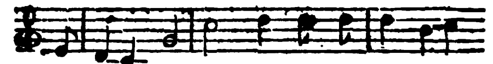
Oui, oui; je conçois tout ton bonheur; mais j'ai affaire, &c...

MEZZETIN.

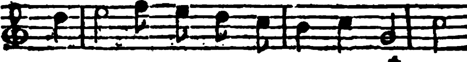
Affaire?... Mais que tu es bête!... Tu ne me demandes seulement pas



Par quel secrét je me suis mis en état de



fai-re bombance, & d'en-i-vrer tous mes



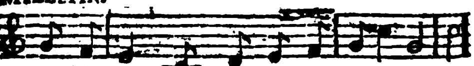
amis, sans faire aucune dé-pen-se?

PIERROT. MEZZETIN. PIERROT.



Par où? C'est par mon.... Dis donc?

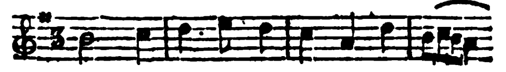
MEZZETIN.



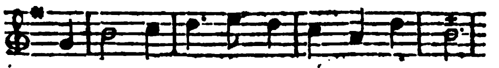
C'est par mon...C'est par mon intelligence.

Oh!

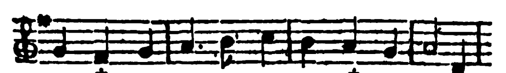
Oh ! tu ne t'en iras pas ; tiens, voici comme je fais.



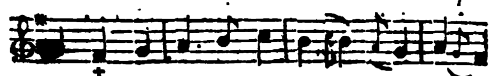
J'aime & je suis aimé de la Da-



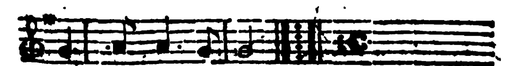
me qui tient Cabaret dans ce quartier ;



El-le me livre & sa cave.... & son ame,



& sans payer j'ai le vin & la femme



du Ca-ba-re-tier.

PIERROT.

Eh bien, mon cher Mezzetin, confidence pour confidence. Laisse moi aller ; j'ai dans l'instant, moi, un premier rendez-vous avec la plus jolie créature....

MEZZETIN, *l'arrêtant.*

Oh ! Monsieur, la jolie créature attendra,

il se débat. Tiens ; si tu fais un mouvement, je t'assomme.

PIERROT, *à part.*

Jarni ! pourquoi suis-je si poltron ? *haut.* Tiens, Mezzetin, nous nous brouillerons...

MEZZETIN.

Oui pardieu, nous nous brouillerons... Ecoute : tu sçais que je t'ai déjà étrillé deux fois d'importance, pour de moindres sujets... Je ne suis pas tendre, moi.

PIERROT.

Mais, si tu voulois m'entendre...

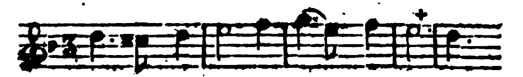
MEZZETIN.

Mais je ne veux point t'entendre,... & pour m'assurer de toi. *Il lui passe sa ceinture qu'il défait, dans la sienne.* Oh ! à-présent, tout ce que je puis faire pour toi,... c'est de ne te conter qu'au cabaret, par quels lazzis ma Cabaretiere..., qui est honnête femme dà... pas moins montra tout d'abord son amour. *Il le tire.* Allons, suis-moi ; viens-t'en à la Galere, à la Galere.

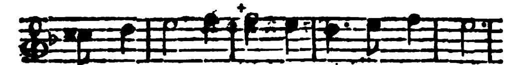
PIERROT.

A la Galere ! Mais tu es perdu, mon ami. Je le connois, moi, le Maître de la Galere ;

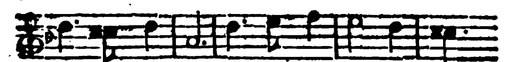
il a été soldat dans Navarre, le mari de la Galere; il est brave & jaloux.



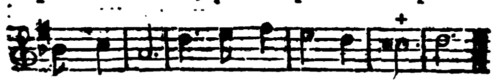
A te battre, s'il sçavoit tout, il



faudroit te résoudre. Ah! pour le coup,



pour le coucou, quel coup de foudre pour



le coucou, pour lui, quel coup de foudre!

MEZZETIN.

Eh mais, il est absent Mons de la Galere; il est allé me faire ma provision de vin, à moi.

PIERROT.

Mais, au nom de Dieu, laisse-moi aller; pour Dieu, laisse-moi aller.

MEZZETIN. *Il le bat.*

Ah! il faut donc te réduire?

PIERROT.

Ah grace ! grace !

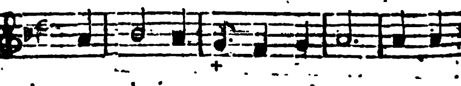
MEZZETIN.

A la bonne heure. Mais tu boiras gratis ; je veux que tu boives gratis, moi.

PIERROT.

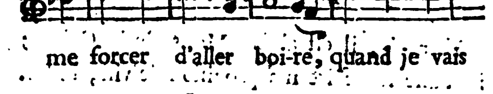
Mais, quelle rage as-tu ?

Je n'ai pas soif, tu peux m'en croire,

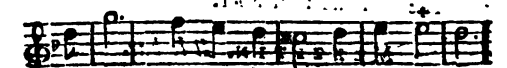


tiens, nous boirons un autre jour ; peux-tu

me forcer d'aller boi-re, quand je vais



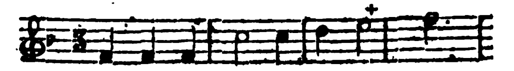
tou-re lou-re ; lou-re, lou-re, lou-re, lou-



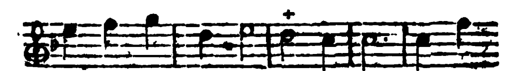
re, lour ; quand je vais pour faire l'amour.

MEZZETIN.

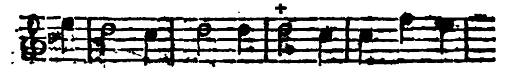
Eh ! mais ; je me moque.... de l'amour ; moi.... je me ris de ta maîtreſſe & de tous ſes petits beſoins ; je veux que tu boives, moi.



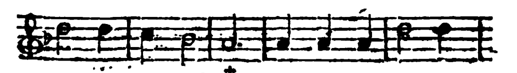
Et tu boi-ras , oui tu boi-ras ,



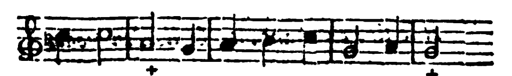
du ſoir je ne te quit-te pas que tu



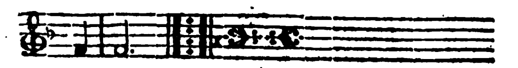
ne ſois bien dans l'i- vres-se. Je veux te



voir ſaou..mais bien ſaou, & pendant ce tems,



ta Prin-ces - se ſe-ra baou... baou,



baou.

PIERROT, *presque en pleurant.*

Pardi! il faut être bien endiablé!

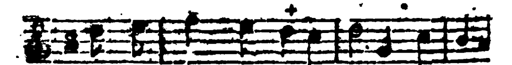
MEZZETIN, *le traînant avec sa ceinture.*

Allons, marche, marche. Viens boire, viens.

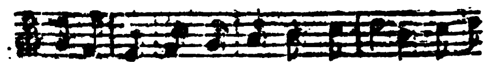
PIERROT, *pleurant.*

Mais je n'ai pas soif.

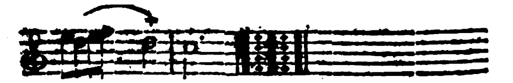
MEZZETIN, *le tirant davantage.*



Eh! tant mieux, j'aurai la gloire qu'un âne



comme toi & sans soif vienne boire, vienne



boi- -- -- -- re.

Il le tire en chantant, & ils s'en vont.





POESIES DIVERSES,

ESPECE D'ODE
CONTRE LE GENRE LARMOYANT.

ATTAQUONS ce siecle insipide,
Dont le mauvais goût fait horreur;
Dans le bourbier Aganippide
Allons répandre la terreur;
Détruisons ce genre hérétique,
Ce mauvais genre dramatique,
Du bon sens aveugle ennemi;
Et faisons de la populace
Qui croasse au bas du Parnasse,
Une autre Saint-Barthelemi.

Quel est-ce poëme fantasque,
Dont le mélange mal-adroit
Tient du tragique le plus flasque
Et du comique le plus froid?
C'est toi, bâtarde Comédie,
Avorton de la Tragédie,

Qu'on voit triompher aujourd'hui;
Toi dont le larmoyant comique
N'a pris de la Muse tragique
Que le ton pleureur & l'ennui.

Ni la chaleur, ni l'élégance,
Ni les mœurs, ni les passions,
Ne rachetent l'extravagance
De leurs folles créations.
Un nom caché dans la naissance,
Quelque froide reconnoissance,
Voilà leur éternel refrein!
De cette comédie étrange,
Les plans semblent faits par *la Grange*;
Les vers par l'Abbé *Pellegrin*.

Des caracteres romanesques,
Des incidens miraculeux,
De grandes vertus gigantesques,
Un fonds d'intrigues fabuleux;
Un intérêt mince & pénible,
Qui sort d'un roman impossible,
Que peignent ces foibles pastels.
Moliere connoissoit les hommes;
Il nous a peints tels que nous sommes:
Ses tableaux seront immortels.

Sors des enfers, vole au Parnasse,

Ombre de Moliere, arme-toi;
Sors, viens exterminer la race
De ces déserteurs de ta loi.
Tel que le soleil sur nos plages
Devant soi fait fuir les nuages,
Marche, avance à pas de géant;
Aux traits pressants de ta lumiere
Ils rentreront dans la poussiere,
Épouvantés de leur néant.

Révérend Pere *la Chaussée*
Prédicateur du Saint-Vallon,
Porte ta morale glacée
Loin des neuf Sœurs & d'Apollon;
Ne crois pas, *Cotin dramatique*,
A la Muse du vrai comique
Devoir tes passagers succès;
Non; la véritable Thalie
S'endormit à chaque Homélie
Que tu fis prêcher aux français.



ETRENNES

Données en 1741 à Madame de M..... une Femme des plus estimables que j'aie connues.

Au lieu d'un beau compliment fade
Que prescrit en ce jour un usage maussade
Par votre bon esprit, M..... vous méritez
Qu'on vous dise vos vérités.

Par un motif aussi louable,
Souffrez qu'un ami véritable
Et qui sur vos défauts s'étoit trop endormi,
Vous parle comme un Ennemi;
Qu'il en trace à vos yeux la naïve peinture;
Et vous tirant d'après nature,
Qu'il ait le courage nouveau
De vous en présenter le critique tableau.

D'abord, est-il du bel usage
De descendre aux soins d'un ménage?
Une belle qui veut être un peu du bon ton;
Doit avoir le souverain don
De laisser tout à l'abandon;
Et de cet élégant désordre
L'on ne doit penser à démordre

Que dans ſon arriere-ſaiſon.
Allez, vous devriez mourir de pure honte
De ſavoir d'un coup-d'œil régler votre maiſon,
Et, dans votre printems, de faire auſſi grand
compte
De l'eſprit d'ordre & de raiſon !

De quel air penſez-vous que les gens du beau
monde
Traitent l'ignorance profonde
Où vous êtes de vos appas ?
» Elle eſt belle, & ne le ſait pas,
» Se récrioit *un agréable* ;
» Meſſieurs, je tombe de mon haut !
» Cette femme, en ce ſiecle, eſt elle vraiſem-
blable ?
» Ne pas ſavoir ce que l'on vaut !
» Dans ſon ſexe jamais connut-on ce défaut ?
» Eh ! ne voyons-nous pas au contraire nos
» Belles
» Sans ceſſe admiratrices d'elles,
» Montrer plus de ſcience en cela qu'il ne faut ?

Autre grief : vous êtes ſage,
Et vous l'êtes ſans étalage ;
Quand on l'eſt par haſard, on le dit, le redit ;
On s'en fait compliment, & l'on en étourdit
Ses amis, ſon mari, ſa famille ; on l'affiche ;

Des autres femmes l'on médit ;
On s'en amuse, on leur fait niche ;
Voila les mœurs du temps ; & voila comme on vit.
Mais vous ne voulez pas faire comme les autres ;
Leurs façons ne sont pas les vôtres
Et l'air singulier vous ravit.

Sentez-vous à présent M..... que je me vange ?
J'en ai cherché long-temps mille moyens divers
Pourquoi m'avoir donné, dites-moi, l'ordre étrange
De ne vous pas offrir mon encens dans mes vers ?
C'est encor chez vous un travers
De mériter sans cesse & de fuir la louange !
Mais à vos volontés il faut que je me vange :
Vous m'avez défendu de vous louer..... Aussi
Vous disant ces vérités dures,
Je vous attrape bien ici :
Vous ne m'avez jamais défendu les injures ;
Et nous verrons comment vous prendrez celles-ci.

ODE DRAMATIQUE.

J'entends par Ode dramatique, *une Ode dans laquelle, comme dans celle-ci, l'on feroit parler les personnages qu'on y introduiroit, chacun suivant leurs caracteres.*

Je n'ai point encore vu d'Ode de cette espece; mais il faudroit une main plus habile que la mienne & une touche plus forte, pour en faire un ouvrage qui auroit son coin de singularité. Je n'en donne ici que quelques strophes pour essai: les plus passables sont celles que le Censeur ne m'eût pas passées.

EXPOSITION DU SUJET.

LES temps prédits par la folie,
Marqués par le Dieu des travers,
Sont arrivés,.... que l'on publie
Qu'on ne va plus parler qu'en vers.
Le vieux pédant & la Bourgeoise,
La Princesse & la Villageoise;
Un Prélat, un Comte galant
Malborough, Bourvalais, Erasme
Vont entrer en enthousiasme,
Et tous vont rimer en parlant.

Feu Monsieur TURCARET.

Ce Commis n'est pas assez ferme,
Qu'il soit promptement révoqué !
Le sot a fait baisser la ferme
Du contrôle & papier marqué.
Que l'on nomme vîte à sa place
Quelqu'un qui n'ait jamais fait grace,
Qui ne dorme ni jours ni nuits,
Et dont l'activité vorace
D'autre chose ne s'embarrasse,
Que de centupler nos produits.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE.

Je suis le rival du tonnerre,
Je ne connois de Dieu que Mars ;
Grands Rois, faites toujours la guerre,
Mais sans pitié, mais sans égards.
Retenez bien cet apophtegme
Qu'un grand Prince dit avec flegme
Au milieu des pleurs & des cris,
» Au champ de bataille où nous sommes,
» Que perdons-nous ? douze mille hommes !
» Ce n'est qu'une nuit de Paris.

Le COMTE & la BOURGEOISE.

A vous aimer je suis trop prompte ;
Mais, malgré moi, vous me charmez !

Je voudrois bien, Monsieur le Comte
Etre sûre que vous m'aimez.—
Ah! ma reine, je vous adore!
Que je baise! ... que je dévore
Cette main que vous m'accordez! ....—
Finissez-donc, Monsieur le Comte!
Ciel! je crains que ma mere monte!
Dépêchez-vous; vous me perdez.

Le PÉDANT ou le SAVANT en *us* & en *ès*.

Horace, & vous divin Homere,
Je vous lis toujours à genoux!
Rome, Athènes! ma double mere,
Quel mortel eût pensé *sans vous*!
O mon Sophocle! O mon Virgile!
Se peut-il qu'un siecle imbécile,
Dans un parallele insensé,
Ose comparer vos merveilles
A des Miltons, à des Corneilles,
Qui, par eux-mêmes, ont pensé.

Le petit DUC.

L'on ne peut plus, dans le commerce,
Etre civil; on n'y tient pas!
Comment! tout tombe à la renverse
L'on a vingt femmes sur les bras!
Sur une simple politesse,

Je vois notre bonne Comtesse
Croire qu'on en est amoureux.
D'honneur, l'usage est trop bisarre,
Que l'instant où l'on se déclare,
Soit l'instant où l'on est heureux.



GENTIL RONDEAU,

Par le Comte de Beziers, ancien & gentil Troubadour.

EN fait d'amour, en vain me vante-ton
L'obscur systême & l'esprit de Platon;
Dans l'ame seule, Amour, il met ta flâme:
Contre les sens le déloyal déclame!
Son amour pur, c'est.... c'est du Bas-Breton!
D'antiquité c'est un vieux rogaton!
Et de ma sœur, j'aime mieux ce dicton:
» Qu'ayant le corps, l'on est plus sûr de l'ame
» En fait d'amour.

Mais supposant, moult Eunuque Platon,
Ton amour pur... comment s'y prendroit-on;
Tu ne veux pas qu'on couche avec sa Dame.
Eh! dans ce siecle, est-il d'honnête femme
Qui nous aimât, le prenant sur ce ton,
En fait d'amour?



GAILLARD SONNET GAULOIS,

Mis en lumiere par la Dame de Clumane, pour servir de pendant au tableau où est blazonné l'Amour, *qui n'est* point Amour.

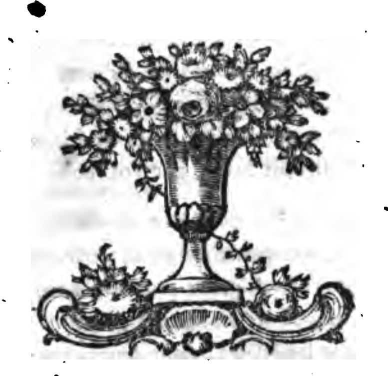
Ne passons à l'amant pieçà de fantaisie,
L'ombre, le seul penser d'une infidélité!
L'indulgence, en amour, est damnable hérésie;
L'on n'y peut apporter trop de rigidité.

L'amour tendre va-t-il sans tendre jalousie?
Je croirois mon Amant plein de déloyauté,
Si son geste, un regard, la moindre courtoisie
Décéloient pour une autre, un air de privauté!

Si je rends à l'Amour, je veux qu'amour me rende:
Bref, à mon doux ami, jalouse, je demande
Tout son bien amoureux!. . . & sens, & sentiment.
(Ce n'est du premier point que je sois moult friande)

Mais tenez, bonnes gens, n'ai point l'ame
assez grande,
Pour me contenter, moi, de son cœur
seulement !

Le Rondeau & le Sonnet précédens faisoient partie d'un Prologue de M. Laujon, intitulé *Clemence Isaure*, ou les *Jeux floraux*.



C'eſt le cri de chaque cabale
Des amours-propres oppoſés,
Bien violents, bien diviſés ! —

» Quoi ! dit leur troupe martiale,
» A nous, la paix !... quoi ! vous oſez
» La prêcher ?... vous nous propoſez
» Cette jouiſſance idéale ?
» Bon homme, vous vous amuſez
» A la pierre philoſophale.

Fin du troiſieme & dernier Volume.





